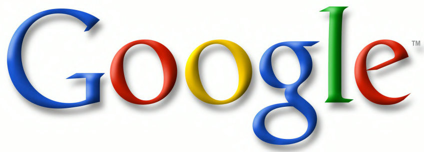





BRIS A KUHNHOLTZ
del. & sculp


TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

Suran

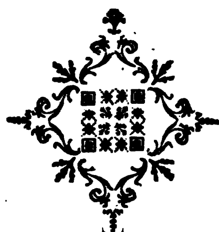
[illegible]

٨٥

HISTOIRE
DE
CHRISTINE,
REINE DE SUEDE.

HISTOIRE
DE
CHRISTINE,
REINE
DE SUEDE.

Par M. LACOMBE, *Avocat.*



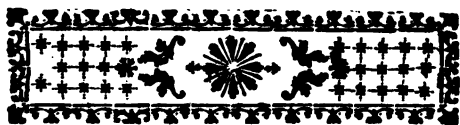
A STOCKHOLM,

Et se trouve,

A PARIS,

Chez La Vᵉ. DAMONNEVILLE & MUSIER, FILS, Quai des Augustins, près de la rue pavée.
DE HANSY, Pont au Change, à Saint Nicolas.

M. DCC. LXII.



AVERTISSEMENT.

L'HISTOIRE a pour but d'intéresser, d'amuser & d'instruire. C'est ce qui en rend la lecture propre à toutes sortes de personnes, & convenable à tous les genres d'esprit & de caractere. Le Solitaire, qui cherche à s'éviter dans sa retraite, & à passer des heures trop lentes au gré de ses desirs, s'oubliera bientôt, & se croira transporté au milieu du tumulte & de l'agitation, s'il fixe ses regards sur le spectacle mobile & varié des actions humaines : le Savant

Surân

HISTOIRE
DE
CHRISTINE,
REINE DE SUEDE.

Héroïne. Ses immenſes recherches forment quatre gros volumes *in* 4°. dont ce petit Ouvrage eſt le réſultat. Cependant je n'ai omis aucune circonſtance remarquable, & je me ſuis principalement attaché à faire connoître la Reine de Suede par les traits répandus dans ſes lettres & dans ſes autres écrits. J'ai emprunté, autant qu'il m'a été poſſible, ſes couleurs & ſes pinceaux.

Un Ecrivain célebre a donné dans ſes *Mêlanges de Littérature*, quelques Anedotes du regne & de la vie de Chriſtine ; mais, comme il ſemble que ſon objet a été ſeulement de nous faire part de ſes réflexions ſur le caractere de cette Princeſſe, j'ai cru que

ces Anecdotes, loin de ſuppléer à une Hiſtoire particuliere, devoient au contraire la faire deſirer.

Je dois encore avertir que l'on trouvera des différences eſſentielles entre les Lettres originales de Chriſtine, citées ou rapportées dans cette Hiſtoire, & les prétendues Lettres de cette Reine que M. *Lacombe d'Avignon* a publiées en 1759. Je prie le Lecteur de diſtinguer mon ouvrage de celui de cet Editeur; n'y ayant de conformité entre nous, que la reſſemblance des noms.



HISTOIRE



HISTOIRE DE CHRISTINE, REINE DE SUEDE.

LA Suede est cette partie septentrionale de l'Europe, nommée par les Anciens *la Scandinavie*. Elle est située entre la Russie, la Laponie, le golphe de Finlande, la Mer Baltique & la Norwege. C'est un climat rigoureux, où le long froid de l'hiver, & la chaleur d'un été court, mais vif, se succedent rapidement, sans printems & sans automne. Cependant les habitans y jouissent d'un

ciel ſerein, d'un air pur & d'une égalité de ſaiſons, qui les rendent ſains & vigoureux. Ce Royaume a été pluſieurs fois uni au Danemarck & à la Norwege. Un même Souverain n'a pu retenir longtems ces trois couronnes. La Suede eſt gouvernée actuellement par un Roi, par un Sénat & par des Etats: les différens Ordres qui ſont convoqués en certains tems, pour délibérer des affaires les plus importantes, ſont la Nobleſſe, le Clergé, les Bourgeois & les Payſans. Cette Monarchie eſt la ſeule où l'on accorde à cette derniere portion de Citoyens la conſidération qui lui eſt dûe à tant de titres. La Nation Suédoiſe a toujours été fort belliqueuſe; elle dérive de ces Goths qui ſe rendirent autrefois ſi redoutables dans la décadence de l'Empire Romain. Les Suédois parlent une Langue qui participe de la Teutone & de la Da-

noiſe. Le Chriſtianiſme s'introduiſit en Suede vers le commencement du neuvieme Siecle ; & la réformation y fut reçue auſſitôt que les pays voiſins d'Allemagne eurent embraſſé les ſentimens de Luther. La Suede, toujours malheureuſe dans ſon union avec le Danemarck, combattit longtems pour s'affranchir d'un joug étranger, pour rétablir l'ancienne forme de ſon gouvernement, & pour recouvrer le droit d'élire ſes Souverains : elle dépoſa pluſieurs de ſes Rois ; elle créa, dans les tems de trouble, des Adminiſtrateurs pareils aux Dictateurs de l'ancienne Rome : ainſi elle ſe donna ſouvent des tyrans domeſtiques, plus cruels que les deſpotes dont elle vouloit ſe délivrer.

La célebre Marguerite, f[illegible] de 1395.
Waldemar, mérita d'être appellée *la Sémiramis* du Nord : elle réunit, au-

tant par sa politique, que par ses armes, la Suede aux Royaumes de Danemarck & de Norwege, dont elle avoit hérité. Elle gouverna sans doute avec éclat ; mais elle traita la Suede comme un pays conquis, & la retint dans la dépendance du Danemarck. L'union des trois Couronnes, qu'elle avoit fait ratifier dans la fameuse assemblée des Députés des trois Nations à Calmar, devint une source de discorde, & ne put subsister.

1415. Eric, neveu & successeur de Marguerite, se conduisit imprudemment, & fut déposé.

1448. Charles Canutson, Citoyen ambitieux, se fit élire Roi, & ne sut pas régner.

1471. Les Steen-sture opprimerent leur Patrie sous le titre d'*Administrateurs*.

1520. Christiern, Souverain de Danemarck, devint le Néron de la Suede,

& en horreur à tous ses sujets, qui le rejetterent comme un monstre souillé de crimes, & couvert de sang.

Gustave Vasa, jeune Gentilhomme Suédois, proscrit par le Tyran, échappé de ses fers, ayant à venger le meurtre de sa famille & la honte de ses concitoyens, se fit chef de parti. Il eut le bonheur de vaincre & de chasser l'oppresseur de son pays. Les Suédois reconnoissans le nommerent leur libérateur, leur Roi. Gustave fut digne de ce titre; il régna longtems & avec gloire. Les Etats consentirent à rendre héréditaire, dans la famille de ce héros, la Couronne qui étoit auparavant élective. Ce fut lui qui introduisit la Religion Luthérienne en Suede, pour dépouiller le Clergé de ses richesses & de son pouvoir. 1523.

Eric XIV ne méritoit point d'hériter du trône de Gustave, son pere. 1560.

Les injuſtices & les cruautés de ce Prince ſouleverent contre lui ſa famille & ſa Nation.

1568. Jean, Duc de Finlande, ſon frere, l'aſſiégea dans Stockholm, le fit priſonnier, lui arracha la Couronne, & lui ôta la vie.

1592. Le Roi Jean eut pour ſucceſſeur Sigiſmond, ſon fils, qui régnoit en Pologne. Sigiſmond confia la Régence de la Suede à Charles de Sudermanie, ſon oncle, frere de ſon pere. Il voulut rétablir avec trop de précipitation & de violence la Religion Catholique Romaine dans ce Royaume: il traita les Suédois ſans ménagement; il les ſouleva par la fierté & l'inflexibilité de ſon caractere.

1604. Enfin les Etats le dépoſerent, & donnerent la Couronne au Régent de Suede, à Charles IX, qui s'étoit rendu agréable à tout le peuple par ſon affa-

bilité & par ſon attachement aux uſages & à la Religion de ſon pays. Ce Roi ſe conduiſit en bon politique ; il gouverna avec ſageſſe, avec modération : les Etats ne purent lui refuſer d'aſſurer la couronne dans ſa famille, & de la rendre même héréditaire, au défaut d'enfans mâles, en faveur des filles qui naîtroient de lui & de ſes ſucceſſeurs.

Guſtave Adolphe monta ſur le trône de Suede après la mort de ſon pere. Ses travaux, ſes victoires, ſon talent pour la guerre, ſon génie pour l'adminiſtration, les vertus de ſon cœur, les qualités de ſon eſprit, lui firent accorder par toutes les Nations de l'Europe, le nom de *Grand*. Guſtave parvint à la Couronne, n'ayant pas encore dix-huit ans accomplis, qui eſt l'âge de majorité des Rois de Suede. Cependant le Conſeil de tu- 1611.

telle, la Régence & les Etats remirent entre ſes mains les rênes du gouvernement. Ce Prince eut au commencement de ſon regne, trois guerres à ſoutenir contre le Danemarck, la Pologne & la Moſcovie : ſes premieres armes ne furent pas heureuſes ; mais ce Roi ne fit point de grandes pertes, & il apprit à combattre.

1613. Les Danois conſentirent à la paix, & à céder leurs conquêtes, moyennant un million d'écus. Il y eut une treve avec la Pologne. La guerre continua contre les Moſcovites, qui ne voulurent point recevoir le Prince Charles Philippe, frere du Roi, après l'avoir demandé pour leur Souverain.

1615. Le Monarque Suédois porta ſes armes dans la Ruſſie, au-delà de Narva. Il ſe fit céder la ville de Kexholm & la province d'Ingermanie : il éleva dès-lors un rempart entre la Moſco-

vie & les Provinces frontieres de son royaume. Ce fut tout le prix que Gustave mit au traité d'union conclu avec le Grand Duc Michel Fœderowitz Romanow, qui venoit d'être élu.

Le Roi avoit été couronné à Upsal, on desiroit encore de le voir se marier. Il donna cette satisfaction à ses Sujets, en choisissant Marie Eléonore, fille aînée de Jean Sigismond, Electeur de Brandebourg. Elle étoit le parti le plus digne de ce Souverain parmi les Princesses protestantes auxquelles la Religion attachoit son choix: la politique avoit aussi conseillé une telle union. Ces noces furent le préliminaire & le signal de la guerre contre les Polonois. La treve étoit expirée : Gustave vouloit forcer Sigismond, Roi de Pologne, de renoncer à ses prétentions sur la couronne de Suede. Il étoit sur-tout animé par l'es-

1617.

1620.

prit de conquête & par la passion des armes. Il força la Pologne, après une multitude de combats & de victoires, à demander la paix & à lui abandonner la Livonie, avec une partie considérable de la Prusse.

Marie-Eléonore de Brandebourg, que Gustave épousa, avoit toutes les vertus & les bonnes qualités de son sexe : elle joignoit à une figure aimable & assez belle, un caractere doux, tendre & complaisant. Elle eut toujours beaucoup d'attachement pour le Roi, & ne témoigna jamais aucun mécontentement, quoiqu'il lui fût souvent infidele : elle mit au monde une Princesse du nom de Christine,
1624. qui mourut en 1624.

Elle devint enceinte d'un fils qui périt par un accident arrivé à sa mere, avant que de voir le jour. On craignoit que la Reine ne devînt stérile,

& que le Roi ne laissât aucune postérité ; mais cette appréhension cessa dans un voyage que ces époux firent en Finlande. Comme ils ne désiroient rien tant que d'avoir un successeur, tout sembloit leur annoncer l'accomplissement de leurs souhaits : le Roi & la Reine eurent des songes qu'ils crurent mystérieux, & qu'ils interpréterent suivant leur espérance : l'esprit aime à être *séduit* dans ce qui l'intéresse beaucoup ; le génie même le plus éclairé devient quelquefois crédule sur des apparences légeres, & se plaît à prendre pour un bon augure les signes les plus indifférens & les plus trompeurs. Les Astrologues, espece de flateurs qui lisent dans les astres tout ce que leur prescrivent l'intérêt & le préjugé, prédirent la naissance d'un Prince destiné à soutenir la gloire de Gustave. Alors le

Roi étoit dangereusement malade; on faisoit appréhender pour sa vie, pour celle de la Reine & de l'enfant; la conjonction des planetes le marquoit ainsi : enfin la Reine accoucha
1626. le 18 de Décembre 1626, & elle accoucha d'une fille. Gustave recouvra promptement la santé, la Reine se rétablit heureusement, & l'enfant vécut. Jamais l'Astrologie ne fut plus en défaut. Christine naquit coeffée depuis la tête jusqu'aux genoux, n'ayant que le visage, les bras & les jambes de libres : elle étoit toute velue; elle avoit une voix forte & sombre; on y fut trompé. Les femmes répandirent dans le palais que c'étoit un garçon, & remplirent ainsi le Roi d'une fausse joie. L'erreur ne fut pas de longue durée. La Princesse Catherine se chargea du soin de désabuser le Roi son frere : il ne témoigna au-

cune surprise ni aucune tristesse ; il dit tranquillement : *Remercions Dieu, ma sœur ; j'espere que cette fille me vaudra bien un garçon : je prie le ciel qu'il me la conserve, puisqu'il me l'a donnée.* Il ajouta, en riant : *Cette fille sera habile ; car elle nous a tous trompés.* Il ordonna des réjouissances publiques, & les fêtes accoutumées à la naissance de l'héritier présomptif de la couronne. Gustave parut toujours très satisfait ; au contraire, la Reine fut inconsolable de n'avoir pas eu un fils : elle trouva sa fille laide, ayant un teint basanné, des traits mâles & durs : elle rebuta cet enfant. Christine, dans la suite, ne rendit que trop à sa mere l'indifférence qu'elle lui avoit témoignée, mais elle conserva durant toute sa vie un tendre souvenir de son pere.

Quelques jours après la naissance de cette Princesse, une poutre tomba

près du lit où elle dormoit, ſans lui donner aucune atteinte : ſes femmes lui firent faire pluſieurs chûtes dangereuſes, ſoit par imprudence, ſoit peut-être par des attentats contre ſa vie, comme Chriſtine le certifie dans ſes Mémoires; mais il ne lui reſta de tous ces accidens qu'un peu d'irrégularité dans la taille; elle avoit une épaule plus haute que l'autre, défaut qu'elle ſut cacher par la maniere de s'habiller.

Les Etats Généraux furent convoqués, & vinrent rendre leurs hommages à la fille de Guſtave, qui repoſoit, ainſi que Chriſtine le dit elle-même, ſur les palmes & les lauriers, au milieu de la fortune & de la victoire, badinant avec elle dans ſon berceau.

Le Roi avoit un attachement très-vif pour le ſeul rejetton dans lequel il

ſe voyoit reproduit. La jeune Chriſtine étant attaquée d'une maladie mortelle, dans le tems qu'il étoit aux mines, loin de Stokholm, il partit auſſitôt qu'il fut informé de cette triſte nouvelle, & vint tout allarmé, avec plus de diligence que ne fit jamais aucun courier. Cet auguſte enfant recouvra bientôt la ſanté, & Guſtave ordonna une fête ſolemnelle, à cauſe de ſon *rétabliſſement*. Il promenoit ſa fille avec lui dans ſes voyages; elle n'avoit pas encore deux ans qu'il la conduiſit à Calmar. Le Gouverneur de la place demanda s'il falloit faire à l'arrivée de Sa Majeſté les ſalvès accoutumées de la garniſon & des canons de la forteresse, parceque l'on craignoit d'effrayer la jeune Chriſtine, dont la ſanté étoit ſi précieuſe au Roi & à l'Etat. Guſtave héſita d'abord ſur ſa réponſe; mais après un moment

de ſilence, *faites*; *tirez*, dit-il, *elle eſt fille d'un ſoldat, il faut qu'elle s'y accoutume.* L'enfant, loin de s'épouvanter de ce bruit militaire, rioit, battoit des mains, & demandoit par ſes geſtes & par ſa joie, qu'on redoublât. Ces circonſtances ſont peu importantes ſans doute ; mais elles peuvent ſervir à caractériſer l'inſtinct de l'enfance de cette Princeſſe. Guſtave, qui étoit pere, ne s'y méprit pas ; il recueillit avec complaiſance les marques de l'intrépidité naturelle de ſa fille. Depuis ce moment, il la mena voir faire la revue de ſes troupes; & remarquant le plaiſir qu'elle prenoit à cet appareil martial, il lui diſoit : *Allez, laiſſez-moi faire, je vous menerai un jour en des lieux où vous aurez contentement.* » Mais pour mon » malheur, s'écrie cette Princeſſe » en rapportant ce fait, la mort l'em-

» pêcha de me tenir parole, & je n'eus
» pas le bonheur de faire mon ap-
» prentissage sous un si bon maître ! »
En effet, Christine témoigna, tout le tems de sa vie, du regret de ne s'être point trouvée dans une bataille, à la tête d'une armée. Elle avoit le cœur & les sentimens d'une Amazone.

L'Allemagne étoit entrée comme auxiliaire *dans la guerre* de Pologne : La Suede avoit à se venger de l'Empire, & à défendre les Princes Protestans qui l'appelloient à leur secours, contre l'oppression de la Maison d'Autriche : les Catholiques desiroient aussi d'arrêter dans son cours cette puissance formidable qui menaçoit l'Europe. Tous les Souverains confédérés jetterent les yeux sur Gustave, promettant de lui fournir des troupes & de l'argent. Il ne falloit pas

tant de motifs pour faire reprendre les armes à ce Roi guerrier.

Cette guerre devoit être longue, & avoir néceſſairement de grandes ſuites : le Roi prévit tous les événemens avec ſageſſe, & n'enviſagea que trop véritablement le malheur même qui l'attendoit dans cette expédition. Il ordonna, il diſpoſa tout comme ne devant plus revenir dans ſa capitale. La Princeſſe Catherine, ſa ſœur, & le Prince Palatin, ſon beau-frere, furent chargés de la direction des finances, ſur-tout de la conſervation & de l'éducation de ſa chere Chriſtine. Ce Monarque fit reconnoître ſa fille par les Etats & par les armées, pour ſon unique héritiere & pour Reine de Suede, s'il venoit à mourir. Il mit les cinq grands Officiers du Royaume à la tête des Conſeils de Tutelle & de Régence durant ſon abſence, ou pen-

dant la minorité de Christine. Il en exclut expressément la Reine, ayant remarqué l'aversion de cette Princesse contre la Suede, & l'inclination qu'elle avoit à favoriser les Etrangers, & à les introduire dans les affaires du Gouvernement. Il laissa le soin aux Etats de fixer le tems de la majorité de leur jeune Souveraine, suivant la prématurité & la capacité de son génie. Le Grand Chancelier Axel Oxenstiern, le favori & le premier Ministre de Gustave, étoit regardé comme l'oracle de la Suede, & l'étoit en effet. Ce Roi lui écrivit une fois que, *s'il ne connoissoit point la supériorité des lumieres de son Chancelier, il aimeroit mieux résigner la couronne, que de continuer à régner.* Ce fut dans le cœur de ce grand homme, que le Souverain déposa ses secrets, ses desseins, ses craintes & ses

eſpérances : il lui donna des inſtructions particulieres pour maintenir le bon ordre, & ſoutenir la gloire du Gouvernement. Le Sénat s'aſſembla : Guſtave vint y préſider ; il preſcrivit le plan d'adminiſtration que l'on devoit ſuivre, & lui recommanda ſa fille, la tenant par la main ; il fit en même tems un diſcours pathétique, dicté par la tendreſſe paternelle & par l'amour du bien public : enfin il ſe diſpoſa pour ſon grand voyage, dans lequel la Reine l'accompagna. On avoit appris à la petite Chriſtine un compliment qu'elle récitoit pour ſes adieux : le Roi, diſtrait par ſes affaires, marquoit peu d'attention ; mais l'enfant le tira par ſon habit, & fit tourner vers elle ce pere qui, attendri & pénétré de chagrin, la prit entre ſes bras, & l'arroſa de ſes larmes : c'étoit Hector quittant Aſtia-

taux. On aime à voir ces héros & ces guerriers d'un ordre supérieur, donner l'exemple de l'humanité la plus sensible. Christine fut inconsolable de l'absence de son pere; elle pleura plusieurs jours au point que l'on appréhendoit pour sa vue qui étoit très foible, comme celle du Roi. Ces larmes parurent d'un mauvais présage; & la crainte du peuple toujours crédule, souvent superstitieux, consulta d'autres augures, qui annoncerent un grand malheur trop confirmé par l'événement.

Gustave surpassa les espérances que 1630
l'on avoit conçues de sa valeur & de son habileté : il combattit les Impériaux avec avantage; il les força d'évacuer la Poméranie; il s'empara de plusieurs places fortes, où les ennemis avoient leurs magasins. L'Empereur rappella ses Généraux, pour op-

poser aux progrès de ce Roi conquérant, le célebre Tilly, Bavarois, homme âgé, d'une expérience consommée, d'un bonheur sans égal, & qui n'avoit jamais été vaincu. La fortune de Tilly ne put tenir devant celle du Roi de Suede, qui prit sur lui un ascendant continuel, prévoyant les projets les plus cachés de ce Général, le devançant par une activité presqu'incroyable, & opposant à ses efforts une intrépidité invincible. Enfin la bataille de Léipsic éleva Gustave au comble de la gloire : Tilly fut obligé de fuir, après un grand carnage & une déroute de ses troupes. Cette action fortifia le parti du vainqueur, de tous les Princes qui vouloient auparavant conserver la neutralité.

L'Empereur Ferdinand II, tremblant dans Vienne, rendit sa con-

ſtance à Walenſtein, vieux Général, homme magnifique, aſſez riche pour lever une armée à ſes frais, aimé des ſoldats, le ſeul en un mot qui pouvoit ranimer le courage des Impériaux. Walenſtein mit bientôt ſur pied des troupes nombreuſes. Cependant les Suédois pourſuivoient l'ennemi; ils ſe rendirent maîtres des places fortes qui ſont des deux côtés du Danube, jusqu'aux environs d'*Ulm*. Tilly reçut dans un combat, des bleſſures dont il mourut peu de jours après. Guſtave pénétra dans la Baviere, il s'empara d'Auſbourg & de pluſieurs villes importantes de la haute *Suabe*.

Walenſtein ouvrit la campagne par 1632.
quelques avantages qui lui firent eſpérer de rétablir les affaires de l'Empereur: il diſoit hautement qu'il forceroit les Princes Proteſtans à rentrer

sous le joug. Dans ce dessein, il vouloit assiéger la ville de Nuremberg, & la punir d'avoir favorisé le parti de Gustave; mais ce Roi avoit placé son camp aux environs, dans un lieu très fortifié. Le Général de l'Empire vint le bloquer: le Roi lui présenta le combat, & l'alla forcer jusques dans ses retranchemens. L'action dura dix heures, sans être décisive, parceque les Impériaux ne voulurent jamais sortir de leurs lignes. Le Roi s'éloigna de Nuremberg, après avoir fortifié cette ville: Walenstein quitta en même tems son poste, & prit sa route vers la Misnie, pour aller attaquer les Saxons. Gustave ne voulut point laisser son allié en péril, quelques plaintes qu'il eut à faire contre l'Electeur, & quelqu'intérêt qu'il eut personnellement de ne point abandonner les Provinces héréditaires de l'Empereur;

l'Empereur. Ce fut alors que se donna la bataille de Lutzen, dans la haute Saxe, le 16 de Novembre. Gustave, ayant mis en désordre les ennemis, s'étant emparé de toute leur artillerie, & se préparant à poursuivre les fuyards, fut tué, à la fleur de son âge, au milieu des siens, sans qu'on ait jamais sû d'où partoit le coup qui lui donna la mort. Les Suédois devinrent furieux à la vue du cadavre sanglant de leur Roi : ils poursuivirent les Impériaux avec acharnement, & en firent un grand carnage.

Gustave fut un Roi bienfaisant, juste, affable, généreux, connoissant ses devoirs, & en remplissant toute l'étendue : il donna de bonnes loix à son peuple, & les fit exécuter ; il corrigea beaucoup d'abus dans la forme du Gouvernement ; il anima, il éclaira l'industrie de ses Sujets ; il ac-

cueillit le mérite & les talens utiles ; il cultiva & honora les Belles Lettres, les Sciences & les Arts : l'étude de l'Histoire, de la Tactique & de l'Art Militaire, formoit son plus cher amusement ; il se plaisoit sur-tout à méditer le *Traité du Droit de la Guerre & de la Paix* de Grotius : Ce Prince étoit éloquent, aimoit à haranguer, & parloit avec facilité plusieurs Langues. Qui mieux que lui eut le talent de commander & de se faire obéir, de s'attacher ses Officiers & ses troupes, d'encourager une armée, de présider à tous les mouvemens de ce grand corps, d'en être l'ame & le chef ! Il apprécioit le caractere, les vices & les talens de ses ennemis ; il étudioit les intérêts & les projets de ses alliés. Ce coup d'œil du génie lui donnoit un ascendant auquel rien ne pouvoit résister. Personne n'eut dans un plus

haut degré la science des hommes, & l'art de les employer. La gloire étoit sa passion dominante, & c'étoit dans les combats qu'il la cherchoit avec une ivresse de courage & une témérité blamable sans doute dans un Général & dans un Roi. Il avoit le corps couvert de blessures, comme un soldat exposé à tout le feu de l'action; c'est qu'il étoit soldat lui-même, & il en prenoit le nom. Ses campagnes & ses victoires le placent au rang des plus fameux guerriers. On nous représente ce Héros ayant une physionomie majestueuse & martiale, de grands traits sans être durs, un air riant & familier. Il étoit d'une taille moyenne, mais d'une grosseur prodigieuse; il étoit cependant très vif & très agile. Il aimoit à railler, & il avoit ce malheureux talent. On lui a reproché de se livrer trop à son pen-

chant pour les femmes, de ſe mettre facilement en colere, & de ſacrifier au défaut de ſon tems & de ſon pays pour le vin, ſans en avoir pourtant la paſſion. Lorſque ſon corps fut ouvert, on lui trouva un cœur beaucoup plus grand (1) qu'il ne devoit l'être ſuivant les loix ordinaires de la nature. Ce Prince avoit preſſenti ſon malheur avant que de livrer la bataille de Lutzen : il écrivit une lettre au grand Chancelier, dans laquelle il traça ſes dernieres volontés, ſe regardant, quoiqu'en parfaite ſanté, près du terme fatal de ſa vie. Guſtave recommandoit à ſon Miniſtre de veiller aux intérêts de Chriſtine, de faire rendre à la Reine ſon épouſe, tous les honneurs & les égards qui lui étoient dûs, mais de l'écarter des af-

(1) Son cœur fut peſé, & ſe trouva être du poids d'une livre & dix onces.

faires, & de l'empêcher sur-tout de prendre aucune part à l'éducation de sa fille.

On rendit au Roi les derniers devoirs, avec une pompe digne de son rang. Il fut embaumé, malgré l'ordre qu'il avoit donné de ne point ouvrir son corps après son trépas. C'étoit un peu de foiblesse de la part de ce grand Homme : elle lui étoit alors commune avec toute sa Nation, & l'effet d'un respect superstitieux pour les morts. Gustave fut transporté en Suede. La Reine Mere ne quitta point le cercueil de son mari : jamais Veuve ne donna des preuves plus grandes & plus sinceres de son amour & de sa douleur. Le tems aigrissoit encore ses maux : elle étoit toujours renfermée dans une chambre ardente, nourrissant son chagrin du spectacle le plus lugubre. Elle montra, depuis la mort

de Gustave, beaucoup plus d'affection pour Christine, parcequ'elle la regardoit comme l'image vivante de son mari, dont cet enfant avoit en effet beaucoup de traits. Cette mere, dans les transports de sa tendresse & de sa douleur, serroit sa fille entre ses bras, & l'arrosoit de ses larmes. Elle retint pendant l'espace de deux ans cette jeune Reine dans sa triste solitude. *Je veux être*, disoit-elle, *sa gouvernante, & former son enfance.* Quelquefois, pour la divertir, on lui donnoit la compagnie des bouffons & des nains que les Cours de l'Europe, & sur-tout celles d'Allemagne, entretenoient autrefois; le goût n'étant pas encore alors assez perfectionné, pour s'intéresser aux spectacles préparés par le génie & les beaux-Arts. Mais Christine détestoit & fuyoit ces vils & insipides amuse-

mens, & se déroboit, autant qu'elle le pouvoit, à tant de contrainte, sous prétexte de se livrer à l'étude. Ce fut là l'origine & la cause de la passion qu'elle prit pour le travail & pour la lecture.

Le Roi défunt laissoit un fils naturel nommé Gustave Gustaf-son, qu'il avoit eu de Marguerite, fille d'Abraham Cabélian, Directeur général du commerce de Suede. Ce Prince, âgé de 16 ans, apprenant la mort de Gustave, accourut, se fit ouvrir, par ses instances, le tombeau de son pere, & voyant son cadavre, il s'écria, les larmes aux yeux » Hélas! » c'en est donc fait! il faut que je » tâche de parvenir, avec l'aide de » Dieu..., ou de perdre la vie! » Il entra dès-lors dans l'armée de Weimar, où il se distingua par sa valeur. Christine lui donna dans la suite la

dignité de Comte de Wasaborg, pour désigner qu'il tiroit son origine de la maison de Wasa.

1633. Les ennemis de la Suede avoient fait des réjouissances publiques de la mort du grand Gustave; ils reprenoient courage, ils espéroient qu'aucun obstacle ne pourroit désormais les arrêter dans le cours de leurs entreprises. La gloire & la fortune des Suédois, si brillantes sous les auspices de ce Héros, étoient sur le point de s'éclipser avec lui; la ligue des Princes Protestans, dont il étoit l'ame & le chef, tendoit à se diviser; chacun ne consultoit plus que ses intérêts particuliers; les méfiances & les mésintelligences rompoient toute union; tout annonçoit les malheurs de l'anarchie, & les horreurs des guerres civiles & étrangeres. Au milieu de ces allarmes publiques, Christine,

âgée de six ans, étoit l'unique espérance de la Patrie, & le seul rejetton subsistant du mariage de Gustave avec Marie Eléonore de Brandebourg.

Cependant les Etats de Suede s'assemblerent. Le Maréchal de la Diete fit valoir le Decret qui avoit déclaré les filles de la postérité de Charles IX, ayeul de Christine, capables de succéder au trône. *En* conséquence il proposa de couronner Christine. Aussi-tôt un Membre de l'Ordre des Paysans, nommé Larsson, l'interrompant, lui demanda : » Quelle est cette » fille de Gustave ? Nous ne la con» noissons pas, qu'on nous la mon» tre ! » Toute la Communauté se mit en même tems à murmurer & à répéter la même chose. Le Land-Maréchal, pour appaiser ces plaintes, va chercher Christine, l'apporte entre

ses bras, la produit au milieu de l'assemblée; alors le paysan s'approche, la considere attentivement, & s'écrie: » Oui, c'est elle-même! Voilà le nez, » les yeux, le front de Gustave Adolphe; nous la voulons pour notre » Souveraine! Elle fut aussi-tôt installée sur le trône, & proclamée » *Roi.* »

Les Etats s'empresserent de nommer l'héritiere du Royaume, pour ôter toute espérance au Roi de Pologne & à sa famille, qui avoient des droits apparens sur la succession de Gustave, en vertu des sermens par lesquels la Nation s'étoit engagée autrefois de décerner la couronne aux enfans mâles de Gustave Wasa, grand-pere de Sigismond. On déclara en même tems criminels de leze-Majesté les Suedois qui voudroient parler ou agir en faveur des Princes Etrangers.

Le nom de Christine étoit devenu le cri de guerre dans les armées Suédoises ; & les Chefs lui avoient déja prêté serment de fidélité. L'on vint déposer à ses pieds les trophées remportés sur les ennemis à la fatale journée de Lutzen. Cet auguste enfant aimoit à représenter. La Russie, ayant envoyé des Ambassadeurs pour faire ratifier son alliance avec la Suede, on craignoit que ces *Moscovites*, qui étoient en grand nombre, & qui avoient de longues barbes, de grands habits, un cérémonial singulier, & quelque chose de barbare, même dans leur politesse, n'effrayassent Christine ; mais elle se fit au contraire une fête de cette entrevue, qu'on lui représentoit comme bien terrible. Christine, élevée sur un trône, soutint son personnage avec beaucoup de fermeté & de dignité, & elle en imposa à ces

Ambassadeurs, qui ne purent méconnoître la fille d'un Roi & d'un Héros. C'est elle-même qui rappelle avec complaisance cette anecdote dans ses Mémoires.

La vigilance du Sénat, l'union de tous les Ordres, & les conseils du Chancelier Oxenstiern, sauverent l'Etat dans les tems toujours orageux d'une minorité, & lorsque l'Allemagne, la Pologne, le Danemarck & d'autres Puissances jalouses de l'agrandissement & de la gloire de la Suede, cherchoient l'occasion d'y exciter les haines domestiques, & de lui susciter des ennemis au dehors. La Russie rendit sur-tout un service important à la Suede son alliée, en occupant alors toutes les forces de la Pologne par une guerre très vive, qu'elle lui déclara, quand Sigismond se préparoit déja à faire valoir ses

prétentions les armes à la main.

Les Etats, conformément aux vues de Gustave, nommerent un Conseil de Régence & de Tutelle, composé de cinq Sénateurs, grands Officiers du Royaume, qui étoient le Grand Bailli, le Maréchal, l'Amiral, le Chancelier & le Trésorier de la Couronne. Toutes les voix se réunirent pour déférer la direction générale des affaires étrangeres, & principalement celles d'Allemagne au Chancelier Oxenstiern, avec un pouvoir illimité de régler ce qui concernoit la paix & la guerre. La Nation devoit cette entiere confiance au génie patriotique & à l'habileté de cet homme célebre.

Le Grand Chancelier convoqua, au nom de la jeune Reine, une assemblée générale à Hailbron, où les Princes intéressés se trouverent en

personnes, ou par leurs députés. Ce Ministre Suédois, comme chef de la confédération, stipula les intérêts de sa Souveraine & du parti protestant. Il renouvella les alliances de la France, de l'Angleterre, de la Hollande avec la Suede, & fit confirmer l'union de tous les Etats de l'Empire ligués pour la même cause, jusqu'à la fin de la guerre. Les alliés s'engagerent d'entretenir à leurs dépens, sous le commandement des Généraux Suédois, une armée de soixante mille hommes, & de l'augmenter suivant les occurrences & les intérêts de la confédération. En même temps que les alliés d'accord avec la Suede, donnerent au Grand Chancelier la conduite des affaires qui regardoient la cause commune, on nomma, pour l'aider, un comité appellé *Consilium formatum*. Oxenstiern fit un

coup d'autorité dans l'assemblée de Hailbron, en rétablissant les enfans de Frédéric, Comte Palatin, dans leurs terres & dans la dignité Electorale. Il vouloit, par cette conduite, attacher d'autant plus à la confédération le Brandebourg & la Maison Palatine; & contenir l'Electeur de Saxe, qui traitoit en secret avec l'Empereur, pour abandonner le parti des alliés. Il falloit tout le zele & l'art politique de ce grand homme pour se charger ainsi de négocier avec les Electeurs d'Allemagne, dont les intérêts & les caracteres étoient si différens, & pour concilier les Généraux étrangers, malgré leurs vues opposées, & malgré leur jalousie & leur rivalité. Oxenstiern parvint pourtant à sortir avec honneur de ce labyrinthe; il sut ranimer le courage & fortifier l'union des anciens amis de la Suede, il

rompit les mesures de ses ennemis; il conserva à sa Patrie la principale direction des affaires, & presque la même faveur & la même autorité dont elle jouissoit durant la vie de Gustave. Toute l'Europe s'accorda à louer la sagesse & l'adresse de ce Ministre.

Le Prince Palatin remit au Conseil de Tutelle la direction des Finances dont il avoit été chargé par le feu Roi; mais la Princesse Catherine, son épouse, tante de Christine, resta auprès de sa niece, pour veiller particulierement à sa conservation. Le Sénat ne bornoit point son attention à assurer le repos du Royaume, à conserver ses conquêtes, à défendre les places prises en Allemagne sur les bords de la Mer Baltique, à combiner les moyens de continuer la guerre, & de parvenir à une paix ho-

notable : il sentoit encore l'avantage inestimable de former l'enfance de sa Souveraine, & de remplir son esprit & son cœur des vertus & des qualités propres à relever l'éclat de la Couronne, & à rendre son regne heureux & florissant. » Un enfant qui » naît pour le trône, est un bien universel, d'où dépendent la gloire de » l'Etat & la félicité des particuliers. » Ceux qui croient que l'unique » tems, dans lequel la vérité approche des Princes, est leur enfance, » se trompent; car on les craint & » on les flatte jusques dans leur berceau. Les hommes redoutent autant la mémoire des Princes, que » leur pouvoir; ils les manient comme » de petits lions qui égratignent toujours, quoiqu'ils ne dévorent pas » encore «. Ce sont les réflexions de Christine même. Le Sénat plaça au-

tour de cette Princeſſe des modeles de toutes les vertus, & des précepteurs de toutes les connoiſſances utiles & agréables. Les Etats eurent ſoin de tracer eux-mêmes le plan de ſon éducation, & de la faire inſtruire du grand art de régner. Chriſtine montra, dès ſa plus tendre jeuneſſe, une conception aiſée & une ardeur incroyable pour l'étude de la Politique, des Sciences & des Langues. Elle apprenoit l'Hiſtoire ancienne dans les originaux ; elle faiſoit particulierement ſa lecture de Polybe & de Thucydide.

Guſtave Adolphe avoit donné pour Gouverneur à ſa fille Axel Banier, Sénateur & Grand-Maître de la Maiſon royale. C'étoit un favori de ce Monarque, le confident de ſes amours & le compagnon de ſes plaiſirs. Il étoit bon courtiſan, peu inſtruit,

aimant les exercices d'un Gentil-homme, dominé par ses passions, mais plein d'honneur. Le sous-Gouverneur, choisi pareillement par le Roi, étoit Gustave Horn, Sénateur, neveu du Maréchal de ce nom. Ce Seigneur avoit voyagé dans les Cours les plus policées de l'Europe, & s'étoit instruit à l'école des Nations. Il aimoit les Belles-Lettres, il parloit facilement plusieurs Langues ; il étoit bon politique & très propre à former l'enfance d'un Souverain. Mais Christine s'attacha principalement à Jean Matthiæ, que son pere lui avoit nommé pour précepteur : elle s'en loue en plusieurs endroits de ses Mémoires : elle lui rend la justice d'aimer la vertu, de l'inspirer & de la pratiquer. L'étude des Sciences & de la Littérature lui étoit familiere : il avoit beaucoup de dif-

crétion, de douceur, une profonde érudition ; & l'art d'enſeigner ſans pédanterie.

Le Roi avoit recommandé que l'on inſpirât à ſa fille l'honnêteté & la modeſtie, comme les principales vertus de ſon ſexe ; mais que d'ailleurs on lui donnât une éducation toute virile, non ſeulement pour les exercices d'eſprit, mais encore pour ceux du corps. Elle ſeconda merveilleuſement les intentions de ce Prince. Chriſtine fit voir dès ſon enfance, *une antipathie invincible pour tout ce que font & diſent les femmes* (ce ſont ſes termes). Elle étoit d'une maladreſſe étonnante dans les petits ouvrages de main. Au contraire elle montroit des diſpoſitions ſingulieres, non ſeulement pour les études les plus abſtraites, mais encore de l'inclination pour les travaux & les exer-

cices les plus fatigants d'une éducation mâle & vigoureuse. Le Grand Chancelier Oxenstiern prit aussi un soin particulier d'éclairer cette jeune Princesse des lumieres de son génie & de son expérience ; il la forma au grand art de régner, & l'informa de ses hautes destinées, & des moyens de les remplir avec gloire.

Tandis que Christine croissoit & se formoit sous la direction de ces hommes recommandables, les Suédois & leurs alliés soutenoient encore la supériorité de leurs armes : le Général Horn avoit réduit l'Alsace & battu la Cavalerie de Baviere, près de Kempten. Le Duc Georges de Lunebourg s'étoit rendu maître de plusieurs places dans la Westphalie, après une victoire remportée contre le Comte de Mansfeld. Une grande partie du pays de Munster reconnoissoit

la domination du Landgrave Guillaume. Mais en Siléſie, la jalouſie diviſa les Généraux Suédois & Saxons, & arrêta leurs progrès. On eut à craindre de plus grands malheurs par la ſédition des Officiers Suédois, qui vouloient ſe faire payer de leurs appointemens, & exiger des récompenſes de leurs ſervices. Le Duc Bernard excitoit en ſecret ces troubles, pour s'attribuer le commandement abſolu des armées alliées, & afin de ſe faire céder le Duché de Franconie, de Wurtzbourg & de Bamberg. Oxenſtiern, pénétrant ſes vues, lui abandonna la Franconie, & le fit déſiſter de ſes autres prétentions.

Les Alliés formoient pluſieurs corps d'armée, qui agiſſoient en différens endroits : les Impériaux, ſupérieurs en nombre, chaſſerent de Saxe les Suédois, mais ces derniers eurent l'a-

vantage en Franconie & dans le Palatinat. Le Landgrave Guillaume s'empara de Paderborn. Le Duc Georges de Lunebourg fit le siege de Hamelen, & prit cette place, après avoir défait quinze mille hommes, qui étoient venus au secours des assiégés. La ville d'Osnabruck ne put resister aux efforts des Alliés. Dans le même temps Christian, de la branche Palatine des Comtes de Birkenfeld, défit les Lorrains dans la Basse Alsace, & s'ouvrit le passage de la Suabe. Alors arriva d'Italie le Duc Feria, avec quatorze mille hommes qu'il joignit à l'armée d'Altringer, un des Généraux de l'Empire. Gustave Horn, Suédois, serra de si près ce corps de troupes, qu'il le força de se sauver en Baviere, après lui avoir causé plusieurs pertes. Le Duc Feria, avide de succès,

animé par la passion de la gloire, & vantant déja l'éclat de ses exploits, la supériorité ses armes, ses ressources & son expérience, ne put survivre à la honte de ses disgraces; il mourut de chagrin & de désespoir. Le Duc Bernard sut donner le change à Jean de Wert, célebre Officier des Impériaux, en feignant de vouloir attaquer Munich, & marcha en effet avec diligence vers Ratisbonne; il s'empara de cette place importante, & de plusieurs autres, & fit beaucoup de dégât dans la Baviere: mais il fut forcé de rebrousser chemin, vers le Danube, parceque Walenstein, Général de l'Empire, venoit pour l'attaquer. Les Suédois, le plus souvent vainqueurs des Impériaux, recevoient aussi quelques échecs. Cette alternative continuelle de succès & de disgraces, la mauvaise union des

Chefs

Chefs d'un même parti, le défaut d'harmonie entre tous les membres du corps d'alliance, ne faisoient que compenser de part & d'autre les avantages & les pertes, & rendre incertains l'objet & le succès de la guerre.

Walenstein, à la tête des Impé- 1634.
riaux, venoit de les faire triompher des Suédois, près de Steinau. Ce Général rappelloit la victoire sous ses étendarts: il avoit la confiance des soldats; mais son faste, son caractere dur & fier, son amour de l'indépendance lui attirerent beaucoup d'ennemis & d'envieux, qui le perdirent auprès de l'Empereur dont il avoit été l'ami, le conseil & l'appui. On le soupçonna de trahison & de projets ambitieux, qu'il tenta en effet de réaliser. Il proposa à la France, & aux autres Puissances ennemies de l'Empire, de passer de leur côté avec

ſon armée, ſi l'on vouloit le ſeconder dans la conquête du Royaume de Bohême. On craignit que ces promeſſes ne fuſſent un piege, concerté entre l'Empereur & ſon Général pour anéantir plus ſûrement le parti des Alliés. Walenſtein vit avorter tous ſes projets d'agrandiſſement, ſoit réels, ſoit fictifs, & ſuccomba enfin ſous le crédit de ſes rivaux. Il fut rappellé. L'Empereur donna le commandement de ſes armées à ſon fils aîné l'Archiduc Ferdinand, Roi de Hongrie & de Bohême. Peu de jours après ſa diſgrace, Walenſtein fut aſſaſſiné à Egra, par trois Officiers Ecoſſois.

Les forces des Impériaux & des Alliés ſe balancerent encore quelque tems ſans aucun avantage déciſif. Cependant le Roi de Hongrie cherchoit l'occaſion de ſignaler ſes armes. Il aſſiégea Ratiſbonne, & s'empara

de cette place forte. Les Alliés étoient venus trop tard au secours de la Ville, ils se retirerent aux environs de Ropsingen, dans un poste avantageux. L'impatience, qui est si souvent imprudente, porta les Officiers Généraux Suédois à combattre les Impériaux fortifiés alors par un corps de troupes Espagnoles. Ce n'étoit point l'avis du Général Horn : sa prévoyance fut traitée de foiblesse ; il fallut céder. La bataille se donna près de Nordlingen. La plus grande partie de l'Infanterie Suédoise fut massacrée : il y eut grand nombre de prisonniers Suédois, parmi lesquels étoit Gustave Horn, qui avoit fait des prodiges de valeur, & qui étoit bien plus recommandable encore par son expérience, malheureusement trop peu consultée. La Ligue protestante fut accablée par ce coup dont les suites ne

pouvoient être que très funestes. L'Electeur de Saxe ne suivit jamais que son intérêt personnel dans la cause commune, il rompit le premier l'union des Alliés, & se rangea du côté qui reprenoit l'ascendant. Cependant les Impériaux profitoient de leur victoire, ils s'étoient rendu maîtres de plusieurs places importantes, & poursuivoient leurs ennemis. Dans cette extrêmité les Suédois eurent recours à la France, & lui céderent Philisbourg & la province d'Alsace, pour prix des services qu'ils en attendoient.

Le Grand Chancelier vint lui-même à Paris, pour obtenir un traité qui le mît en état de soutenir les affaires chancelantes de la Suede. Ce Ministre reçut, du Roi & de tous les Grands du Royaume, les honneurs dûs à son rang & plus encore à son mérite. Il s'en loue lui-même en plus d'une

occasion. Ce fameux Jean de Wert, qui avoit fait beaucoup de mal à la France par ses incursions, & dont le nom étoit devenu si terrible aux habitans de Paris, & depuis si familier qu'il étoit passé en quelque sorte en proverbe ; ce Jean de Wert fut pris enfin par les Suédois, & remis entre les mains des François. Lorsque le Général Horn fut au pouvoir des ennemis Impériaux, le Chancelier Oxenstiern, beau-frere du malheureux Suédois, proposa de l'échanger avec l'Officier des Impériaux ; mais il éprouva beaucoup de difficulté & de lenteur de la part d'une Nation qui ne vouloit point rendre la liberté à son redoutable ennemi. Les sollicitations de la Reine, de la Régence & du Grand Chancelier, ne purent empêcher que le Feld-Maréchal Horn ne demeurât près de huit ans de suite dans la captivité.

1635. Les Impériaux surprirent Philisbourg, où les François avoient de grands magasins; ils s'emparerent d'autres villes, & mirent la Suede dans la nécessité d'offrir une partie de ses conquêtes, afin de gagner du tems, & de n'être point tout d'un coup accablée. Elle fut obligée d'abandonner la Prusse à la Pologne, pour désarmer cette puissance, & obtenir d'elle que la treve, qui étoit près d'expirer, fût continuée. C'étoit de l'Electeur de Saxe que les Suédois avoient en effet le plus à craindre. Rien ne pouvoit l'arrêter, il poursuivoit ses anciens Alliés avec acharnement, & il employoit, pour les perdre, autant l'artifice que la force ouverte. Ses présens & ses promesses avoient déja débauché une partie des Officiers Suédois, dont les mauvais succès & le défaut de paiement af-

foibliſſoient le zele & l'attachement pour l'Etat.

Deux hommes faiſoient alors les deſtins & tout le ſalut de la Suede. Le Chancelier Oxenſtiern, le plus adroit & le plus actif des politiques, négocioit ; le Général Banier, le plus courageux & le plus habile des Guerriers de ſon tems, agiſſoit. Banier avoit été obligé de paſſer dans le pays de Brunſwick, afin de rompre les intelligences que l'Electeur de Saxe entretenoit dans ſon armée. Les Saxons profiterent de ſa retraite, pour s'étendre ſur les deux côtés de l'Elbe. A la nouvelle de leur arrivée, le Général Suédois ordonne une marche forcée, ſurprend l'armée ennemie, en maſſacre une partie, & fait beaucoup de priſonniers. Cette victoire fut ſuivie de pluſieurs autres avantages, dont le principal fut de ranimer le

courage des troupes, & de retenir dans l'obéissance les Suédois mécontens.

1636. 1637. La Ligue protestante s'étoit entiérement divisée. Les Suédois n'avoient pu retenir de tous leurs confédérés en Allemagne que le Landgrave de Hesse : mais ce Prince, environné d'ennemis, étoit dans l'impuissance d'agir. La Hollande, l'Angleterre, la France, refusoient de se déclarer ouvertement contre l'Allemagne, & se contentoient de faire des vœux secrets pour la Suede. Cependant, réduite à ses propres forces, mais commandée par des Généraux habiles & pleins de zele, cette Nation remportoit des avantages fréquens sur les Saxons & les Impériaux.

Les Suédois ne vouloient que se défendre, & n'envisagoient la victoire que comme un moyen plus sûr

pour parvenir à une paix honorable. Ils touchoient à leur but, lorsqu'un Gentilhomme de Poméranie conduisit dans cette Province Gallas, Général de l'Empire, & son armée, par un chemin détourné. Les affaires changerent aussi-tôt de face. Cette irruption mit les Impériaux en possession de plusieurs places considérables, & leur rendit la supériorité des armes en Poméranie, en Saxe, dans la Haute Allemagne, en Westphalie.

Une telle alternative de succès & de défaites prolongeoit les maux de la guerre, & rendoit les négociations d'autant plus difficiles, que chaque parti vouloit trop se prévaloir de ses avantages, ou trop attendre du tems & de la fortune. Le Duc Bernard remit sur pied une armée, il défit en plusieurs occasions les Impériaux, & leur enleva quelques places. Il vint 1638. 1639.

ensuite trouver le Général Banier, afin de combiner ensemble leurs opérations. Ces deux grands hommes agirent de concert pour porter tous les feux de la guerre dans le sein même des Etats héréditaires de l'Empereur. C'est souvent le seul moyen de réduire un ennemi puissant, que de le forcer de trembler pour son propre pays, lorsqu'il fait sentir au loin la terreur de ses armes. Banier suivit ce projet dans toute son étendue. Il se multiplioit par une activité incroyable, il trouvoit à chaque pas à combattre, & tous ses combats étoient autant de victoires.

Les Suédois reprirent leur supériorité : leurs Généraux triompherent en tous lieux. L'Empire s'allarma, & crut ne pouvoir jamais opposer assez de troupes pour arrêter ses ennemis. Déja le Duc Bernard s'étoit frayé le

chemin de ſa Baviere, il alloit y faire une invaſion ; mais la mort l'arrêta au milieu de ſa courſe, & remit la confuſion dans les affaires.

L'armée du Duc Bernard, qu'on appelloit auſſi l'armée de Weimar, ſe trouva ſans chef & ſans Souverain. Pluſieurs Puiſſances prétendirent avoir des droits ſur ces troupes. L'Electeur Palatin leur envoya des Députés pour traiter avec elles, & lui-même il partit d'Angleterre, prenant ſa route par la France, pour ſe rendre en Allemagne ; mais quand il fut à Moulins, on l'arrêta priſonnier : on le conduiſit au Château de Vincennes, parcequ'il n'avoit pas donné connoiſſance de ſon voyage au Roi, avant que de paſſer par ſes Etats. C'eſt que les François vouloient empêcher ce Prince d'agir, ayant eux-mêmes des vues ſur l'armée vacante : en effet ils

réussirent à gagner par promesses & & par argent Erlac, le premier Officier du Duc Bernard, & parvinrent à disposer de cette armée & de ses conquêtes, principalement de la ville de Brisac. Le Comte de Guebriant eut le commandement de ces troupes.

1640. Les Suédois remporterent plusieurs nouveaux avantages contre les Impériaux; mais ils ne purent encore les forcer d'accepter la paix. Il falloit frapper de plus grands coups. Le Général Banier réveilla le zele des Alliés, il joignit son armée à celle de Weimar, de Hesse, de Lunebourg. Il forma un corps redoutable, & capable de donner la loi aux ennemis, s'il eût été mis en mouvement par un chef habile. L'orgueil des Généraux, qui prétendirent alors à l'honneur du commandement, devint le

plus grand obstacle que cette armée eut à surmonter, &, comme il arrive toujours en pareille occasion, l'intérêt particulier nuisit à l'intérêt commun; on fut obligé de se diviser & d'agir séparément.

Les Chefs de la Régence éloignés des opérations des armées, lents dans leurs décisions, ayant souvent des sentimens opposés, apportoient un nouvel embarras dans les affaires. Jaloux de leur autorité, ils écartoient ceux qui pouvoient la balancer: la Reine Douairiere, mere de Christine, ne put obtenir aucune part au gouvernement, & se vit en quelque sorte contrainte de faire son séjour au château de Gripsholm, dans la province de Sudermanie; de plus elle se détermina à quitter la Suede, dont elle étoit mécontente: elle entretint des liaisons secrettes dans le Dane-

marck, & trouvant le Roi de cet Etat disposé à favoriser son évasion, elle se sauva sur un esquif qui la transporta dans l'isle de Gothland, où deux vaisseaux de guerre vinrent à sa rencontre. Cette Reine monta sur l'un d'eux, & fut conduite en triomphe en Danemarck. La Suede témoigna son ressentiment, & fit bientôt éclater sa vengeance.

Le Comte Davaux & le P. Bougeant ont traité cette évasion d'aventure galante. Le premier, en apprenant cet événement à la Duchesse de Savoie, le raconte en ces termes : » Un Roi & une Reine du Septentrion, séparés par un bras de mer » qui sert de frontiere à leurs Royau» mes, ont souhaité se rapprocher » davantage. Leur bonne intelligence » a commencé par de secrettes am» bassades, qui ont été commises à

» la dextérité d'une femme d'esprit,
» qui en sait assurément plus que
» tous nous autres Ambassadeurs....
» Un beau matin, avant jour, la belle
» Princesse, suivie seulement d'une
» Dame & d'un Cavalier, monte à
» cheval; & par des bois & des ro-
» chers inconnus, se rend au bord
» de la mer, & passe le détroit dans
» une méchante chaloupe, plus cou-
» rageusement que ne fit Léandre.
» Mais au milieu de sa course, elle
» est rencontrée par un Amiral, qui
» la reçoit à son bord, au bruit de
» toute son artillerie, faisant ainsi
» retentir de tous côtés un mystere
» qu'on avoit jusqu'alors caché avec
» tant de soin. Les vaisseaux destinés
» à recevoir la Reine étoient ma-
» gnifiquement ornés & chargés de
» mets les plus exquis. On y avoit
» fait monter des Musiciens, afin

» que rien ne manquât à une fête si
» galante. Dans cet appareil, la Reine
» veuve de Gustave a été conduite
» dans une isle de Danemarck, où
» Christian IV, qui se peut dire à
» présent heureusement régnant, est
» allé la recevoir. «

Il est à croire que le Roi de Danemarck se flattoit de pouvoir faire épouser à son fils Frédéric la Reine Christine, & que c'étoit dans cette vue qu'il avoit favorisé l'évasion de la Reine mere. Cette Princesse se retira ensuite dans les Etats de l'Electeur de Brandebourg, & y demeura jusqu'à ce que la Reine sa fille fût en âge de prendre les rênes du gouvernement. Cependant le Sénat lui fit tenir une pension pour soutenir la dignité de son rang. Cette Reine fugitive revint en Suede en 1648, & fit une entrée à Stokholm, avec beau-

coup de magnificence. Christine, étant allée au devant d'elle, pour la recevoir à Dahleroen, fut surprise par une tempête qui lui permit à peine de gagner le rivage sur une petite chaloupe.

Un des principaux Chefs de la Régence mourut au commencement de cette année : les Sénateurs déféreren la nomination de son successeur à la jeune Reine, qui approchoit de l'âge de majorité. On eut lieu de louer, dans cette occasion délicate, sa prudence, pour ne point marquer de prédilection, & pour prévenir les plaintes de la jalousie. Elle écrivit au Prince Palatin Jean Casimir, son oncle, les raisons qui la déterminoient à ne point appeller nommément à la Régence Charles Gustave, fils de ce Prince, malgré la liaison du sang & de l'amitié, & parcequ'en effet il étoit 1641.

à craindre de l'approcher trop près du Trône sur lequel il pouvoit avoir des vues. Christine se fit désigner tous ceux qui avoient droit de prétendre à la dignité vacante, & elle en laissa la décision au sort, qui se déclara en faveur du Comte de Brahé. Peu de temps après, le Sénat invita la jeune Reine à venir présider à ses assemblées : elle y fut très assidue. Elle quittoit avec joie ses amusemens, pour se livrer à la discussion des affaires les plus graves & les plus épineuses, avec de vieux & sages Conseillers & des politiques profonds, qu'elle ravissoit par la vivacité de son esprit, & la pénétration de son jugement.

Cependant Banier tenta une entreprise aussi hardie que difficile. Il se mit à la tête de l'avant-garde de son armée, & s'approcha de Ratisbonne, où l'Empereur & les Etats de l'Em-

pire étoient assemblés. Il vouloit les surprendre, & finir cette guerre par un coup d'éclat. Les troupes Impériales étoient dispersées & en quartier d'hyver, le Danube étoit glacé; tout concouroit en apparence pour faciliter ce grand dessein. Mais un dégel subit arrêta le Général Suédois, lorsqu'il étoit sur le point de traverser le fleuve; & la grande quantité des glaçons empêcha de construire un pont de bateaux. Le Comte de Guébriant se sépara en même tems avec ses troupes, de l'armée Suédoise, & se retira vers le Mein, quelques instances que lui fit Banier de ne point l'abandonner. L'alarme se répandit dans Ratisbonne. On eut le temps de rassembler les troupes. Les Suédois furent dans un pressant danger, environnés d'ennemis, & menacés d'être accablés par le nombre. Banier

prit la fuite par la forêt de Bohême. Les Impériaux s'amuserent imprudemment au siege de Ratisbonne, & laisserent ainsi échapper l'occasion de se venger. L'Armée Suédoise prévint heureusement d'une demi-heure Picolomini qui, à la tête de l'infanterie des Impériaux, accouroit pour surprendre les Suédois au passage de Priesnitz : il fut arrêté lui-même, & forcé de se retirer.

La Suede perdit un puissant allié par la mort de Georges de Lunebourg. Les Ministres de sa maison ne suivirent point son plan, ils consulterent plus leurs intérêts particuliers, que ceux de la cause commune.

Le Landgrave de Hesse, le Comte de Schaumbourg, périrent vers le même tems ; mais aucune perte ne se fit sentir plus vivement que celle du Général Banier. Ce grand homme,

l'éleve de Gustave, son ami & son confident, lui ressembloit parfaitement pour l'extérieur de la personne, & plus encore par les qualités du cœur, & par l'étendue & la vivacité du génie. Il avoit perfectionné l'art de la guerre ; il réunissoit la prudence avec la valeur, & la sagesse du conseil avec l'activité de l'exécution. On admiroit le plan de ses campagnes ; il sembloit lire dans *l'avenir* ; il savoit amener & préparer les événemens. Il n'y eut jamais de citoyen plus zélé pour la gloire de sa patrie. Christine, toute jeune qu'elle étoit, connoissoit mieux que sa cour, combien son trône pouvoit être ébranlé par la chûte de ce Général. Elle écrivit au Prince Charles Gustave :
» Je viens d'apprendre la triste &
» accablante nouvelle de la maladie
» de Banier. On m'assure qu'il n'en

» réchappera pas. Ici on ne se soucie
» guere de cette nouvelle, & l'on
» s'imagine de trouver dans peu un
» pareil homme. Mais de tels per-
» sonnages sont rares ; si Banier
» meurt, les affaires iront toujours en
» décadence. «

Les malheurs que cette Reine avoit prévus arriverent. Le désordre se mit dans l'armée Suédoise. Les alliés se diviserent ; les Impériaux profiterent de l'alarme de leurs ennemis, ils remporterent un avantage considérable près de Quedlinbourg ; ils rentrerent en possession des principales places de la Silésie. Léonard Torstenson, successeur de Banier dans le commandement des troupes, tomba malade, & fut contraint de rester longtems dans l'inaction.

1642. Mais ce Général, ayant recouvré la santé, ouvrit la campagne avec éclat,

& se signala par son activité & par la rapidité de ses succès. Il traversa toutes les démarches des Impériaux, & les surprit dans leurs propres pieges. Les Suédois, animés par un chef vif & entreprenant, reprirent leur ancienne supériorité : leur courage, dirigé par la prudence, fixa la victoire sous leurs étendarts. Ils triompherent en Westphalie ; ils reprirent leur revanche près de Quedlinbourg. Torstenson les conduisit vainqueurs en Silésie, & reprit d'assaut les principales places. Il défit la cavalerie de François Albert, Duc de Saxe Lawenbourg, qui voloit au secours des Impériaux. Ce Prince fut lui-même obligé de se rendre prisonnier, & mourut peu de tems après de ses blessures. La Westphalie, la Moravie, la Saxe, devinrent successivement les théatres des exploits des Suédois.

Les Impériaux rassemblerent toutes leurs forces, pour arrêter ce torrent qui ne connoissoit plus de digue. L'Archiduc Léopold Guillaume & le Général Picolomini ayant confondu leurs armées, firent une marche forcée, se fiant sur le nombre supérieur de leurs troupes. Les deux nations ennemies se trouverent en présence, dans une plaine, près de Breitenfeld, déja fameuse par une victoire du Grand Gustave. L'action commença par une décharge de la grosse artillerie. On remarqua alors qu'un même boulet de canon tua les chevaux sur lesquels Torstenson & deux autres Officiers étoient montés, sans qu'aucun des cavaliers fût blessé. Les Suédois firent des prodiges de valeur, ils combattoient dans les champs déja témoins de leur gloire : ils laisserent sur la place cinq mille Impériaux,

ils firent deux mille cinq cens prisonniers, & ne perdirent que deux mille hommes. Cette journée, si glorieuse pour la Suede, fut suivie de la prise de Léipsic & de plusieurs avantages considérables remportés par les troupes de Hesse & de Weimar, qui s'ouvrirent un passage dans le pays de Cologne & de Juliers.

Souveraine d'un Royaume florissant & d'une nation belliqueuse, Christine, à peine sortie de l'enfance, réunissoit aux graces délicates de son sexe la mâle vigueur du génie & toutes les qualités d'une ame forte & sublime. La fille de Gustave ajoutoit encore à la gloire de son origine; son mérite étoit supérieur à sa naissance. Tant d'avantages étoient relevés par l'éclat d'une couronne dont elle pouvoit disposer avec le don de sa main. Les jeunes Souverains de l'Europe &

plusieurs Princes devinrent ses amans; ils ambitionnerent tous la gloire de captiver ce cœur superbe. Les deux Princes Frédéric & Ulric, fils du Roi de Danemarck, & rivaux d'amour, aspirerent des premiers au mariage de la jeune Reine de Suede. La Reine mere favorisoit principalement le Prince Ulric : mais le Sénat rejetta le projet de cette alliance, craignant de voir renaître un jour les maux dont la Suede avoit été accablée, lorsqu'elle étoit sous une même domination avec le Danemarck.

L'Electeur Palatin se mit aussi sur les rangs ; mais celui de tous les prétendans, qui pouvoit se flatter le plus du succès, étoit le jeune Electeur Frédéric Guillaume de Brandebourg. Le grand Gustave l'avoit lui-même désigné pour époux à sa fille ; il vouloit, par cette union

politique, augmenter la puiſſance de la Suede dans l'Allemagne, en joignant les conquêtes de la Nation aux Etats de l'Electeur. Ce mariage, qui pouvoit mettre la Suede dans un tel degré de force & de grandeur, étoit enviſagé avec jalouſie & même avec crainte par les différentes Cours de l'Europe. Le Danemarck & la Pologne voyoient dans l'Electeur un voiſin redoutable : la maiſon d'Autriche ſentoit que ſes forces pourroient être balancées & diminuées par l'Electeur de Brandebourg, devenu Roi de Suede. La France & l'Italie avoient lieu d'appréhender qu'un Prince Proteſtant fût ſi puiſſant. Ce mariage auroit ſans doute été formé, ſi Guſtave Adolphe eût aſſez vécu. Les premieres propoſitions qui furent faites de ſon vivant, avoient excité la joie de l'armée Suédoiſe & du peu-

ple ; mais les Régens du Royaume & le Sénat éloignerent les demandes de l'Electeur : ils avoient des droits & des privileges à conserver ; & ils les auroient crus en péril sous l'autorité d'un Prince étranger. Le grand Chancelier Oxenstiern traversa principalement les desirs de l'Electeur, en faisant considérer que ce Prince rempliroit la Suede d'Allemands, & qu'il leur donneroit les dignités & les principales charges du Royaume : il y avoit d'autres motifs dans la conduite du Grand Chancelier, il se flattoit en secret de pouvoir faire agréer son fils Elric pour époux de la Reine ; mais la faveur de ce Ministre diminua, & il ne crut point devoir faire connoître son dessein.

On compte aussi parmi les partis qui furent proposés à Christine, le Roi Jean de Portugal, & Philippe,

Roi d'Eſpagne, La différence des Religions mettoit un trop grand obſtacle dans ces projets ; d'ailleurs quelle apparence que la Suede pût être gouvernée par un Souverain d'Eſpagne & de Portugal.

Il y avoit encore quelque raiſon de croire que l'Empereur faiſoit ſolliciter en ſecret le mariage du Roi des Romains, ſon fils, avec Chriſtine. Cette Princeſſe, *avide d'honneurs*, & digne des plus grands, pouvoit être flattée d'ajouter un jour à ſa qualité de Reine le titre d'Impératrice. L'Agent d'Eſpagne Dom Pimentel, négociateur adroit, inſinuant, & qui étoit dans le plus grand crédit auprès de la Reine, tâchoit de faire réuſſir cette affaire, pour donner un nouvel accroiſſement à la Maiſon d'Autriche, pour rétablir l'Empereur dans les Etats conquis en Allemagne

par les Suédois, & pour élever un nouveau rempart contre la puiſſance de la France. Il y avoit auſſi à préſumer que le Comte de Montécuculi, Italien, Général de l'Empire, qui étoit venu à la Cour de Suede, étoit chargé de s'aſſurer en ſecret du conſentement de la Reine, avant que de faire connoître au Sénat l'objet principal de ſes négociations.

Dom Jean d'Autriche ſe mit au nombre des aſpirans, ainſi que Sigiſmond Rakocci, Comte & Général de Caſſovie. La Reine Mere & le Roi de France chargerent M. Chanut, Ambaſſadeur en Suede, de propoſer à la Reine le Prince Jean Caſimir, qui, après avoir été Jéſuite & Cardinal, parvint au trône de Pologne. Ladiſlas, Roi, frere aîné de Caſimir, eût pareillement deſiré cette union recherchée par tant de Princes,

& toujours rejettée ; mais il ne fut pas plus heureux que ses concurrens.

La Politique, la diversité & l'opposition de Religion, de mœurs, d'intérêts, étoient les prétextes dont la Reine se servoit pour motiver ses refus ; mais c'est qu'en effet elle avoit, dès sa plus grande jeunesse, conçu de l'aversion pour le mariage. On verra bientôt un nouveau prétendant se mettre sur les rangs, & c'étoit celui qui sembloit avoir le plus de droit & d'espérance d'obtenir le consentement de la Reine de Suede.

Les Suédois firent une irruption 1643.
subite dans le Holstein ; ils trouverent 1644.
les Danois sans défense ; ils se rendirent maîtres en peu de tems des principales places de ce Duché, & pénétrerent jusque dans la presqu'isle de Jutland. L'infanterie Danoise, forte d'environ quatre mille cinq cens hom-

mes, fut obligée de se rendre à discrétion. La guerre s'alluma de plus en plus entre les deux Nations rivales. Il y eut de part & d'autre des actions très vives sur terre & sur mer. Les Suédois, ayant reçu un secours de vaisseaux Hollandois, eurent l'avantage dans ces combats, sans pourtant avoir fait aucun coup décisif. Torstenson poursuivit avec plus de succès les Impériaux; il parvint à détruire les troupes commandées par Gallas, & à les réduire à mille hommes de pied: tristes restes d'une armée florissante, que ce Général eut beaucoup de peine à ramener avec lui en Bohême, à la fin de la campagne.

Christine, ayant eu dix-huit ans accomplis le 18 de Décembre 1644, prit les rênes du Gouvernement avec les cérémonies usitées en pareille occasion. Elle se mit, dès ce moment,

à la tête des affaires : elle fut à elle-même son premier Ministre ; elle expédioit ses ordres, & donnoit des instructions détaillées à ses Ministres. » Il est incroyable [dit M. Chanut, Ambassadeur de France] combien Christine est puissante dans » son conseil ; car elle ajoute à la qualité de Reine, la grace, le crédit, » les bienfaits, & la force de persuader : jusques-là que les Sénateurs » même s'étonnent du pouvoir qu'elle » a sur leurs sentimens, lorsqu'ils » sont assemblés. » Aucune Souveraine n'eut, dans l'âge des plaisirs & de la dissipation, plus de goût & de talent pour le travail du cabinet. Les soins du Gouvernement faisoient son occupation ; & elle varioit ses amusemens, comme elle le disoit elle-même, en variant ses études.

Les hostilités continuoient entre 1645.

la Suede & le Danemarck ; cependant il y avoit des négociations de paix entre ces deux Puissances. La Reine Christine pressa son Chancelier de terminer ce grand ouvrage ; cette jeune Souveraine lui écrivit à ce sujet plusieurs lettres qui ont été conservées comme des monumens de sa politique & de sa pudence consommées. Enfin cette paix tant desirée se termina au gré de Christine, par les soins d'Oxenstiern & par la médiation de la France & de la Hollande.

La Reine témoigna son contentement & sa reconnoissance à son Chancelier, en lui faisant don d'une terre considérable qu'elle érigea en Comté ; & pour répandre encore plus d'éclat sur la nouvelle dignité dont elle honoroit ce Ministre, elle composa & prononça elle-même l'éloge d'Oxenstiern,

au milieu des principaux citoyens de l'Etat. Chriſtine, parfaitement inſtruite de la langue, des mœurs, des uſages & de l'Hiſtoire des Grecs & des Romains, s'étoit laiſſé ſaiſir du génie de ces peuples fameux, & vouloit, en quelque ſorte, les imiter. Quel ſpectacle pour les Sénateurs de Suede, de voir au milieu d'eux une jeune Reine de dix-neuf ans, la fille du grand Guſtave, les haranguer avec majeſté, & rendre au mérite un témoignage ſolemnel!

Grotius, cet homme célebre par ſa vaſte érudition & par ſon traité du Droit de la Guerre & de la Paix, après s'être échappé en Hollande, des priſons où la faction des Gomariſtes l'avoit fait enfermer, après avoir éprouvé en France des bienfaits & des diſgraces de la part du Cardinal de Richelieu, étoit entré au ſervice

de Suede, attiré par la protection que Gustave Adolphe lui accorda. Grotius parvint aux plus grands honneurs sous le regne de Christine. Il fut envoyé à la Cour de France, où il traita d'égal avec le Cardinal Ministre, qui avoit fait éprouver ses hauteurs & ses mépris à l'homme de Lettres, & qui fut forcé, peu de tems après, de respecter en lui la qualité d'Ambassadeur, & de rendre hommage à sa profonde politique & à son talent pour la négociation. Le terme de l'Ambassade de ce Savant fut celui de sa vie. Il mourut au moment que Christine lui accordoit une retraite honorable, avec les récompenses dûes à son mérite. La Reine écrivit à la veuve de Grotius, pour l'assurer de sa protection généreuse, & pour lui demander les Ouvrages de son mari, marquant avec les plus

grands éloges l'estime qu'elle avoit toujours faite de sa personne & de ses écrits.

La paix conclue avec le Dannemarck permit à la Suede de tourner toutes ses forces contre les Impériaux. Torstenson couronna ses exploits par une nouvelle victoire qu'il remporta contre l'armée de l'Empire, & qui lui ouvrit le chemin de la Moravie & de l'Autriche. Ce grand Capitaine se vit arrêté dans la carriere de la gloire par la maladie. Il demanda à quitter le service. Christine, qui ne manquoit jamais l'occasion d'honorer le mérite, écrivit à cet illustre Guerrier une lettre où elle lui donna les témoignages les plus éclatans de sa reconnoissance & de son admiration. Le Comte de Torstenson étoit digne des éloges de sa Souveraine, par l'importance & le succès de ses ser-

vices. Jamais Général ne possédа dans un plus haut degré l'art de discipliner les troupes, de s'en faire obéir, & de leur commander: il étoit dans un camp, comme un pere de famille dans sa maison. C'est l'ordre & la subordination qui font, comme il l'observoit, la principale force des armées, le succès des campagnes, & l'honneur du commandement. Le Vicomte de Turenne étudia sous ce Suédois la science militaire. Le Héros François avouoit lui devoir cette belle discipline, qu'il sut dans la suite introduire & entretenir dans ses armées.

1646. 1647. Charles Gustave Wrangel, qui s'étoit déja beaucoup distingué, sur-tout dans la derniere expédition contre le Danemarck, fut nommé Généralissime des armées Suédoises. Wrangel soutint la gloire des armes de sa Na-

tion, il s'avança vers le Weser, & sur sa route, il se rendit maître de plusieurs places considérables. Il concerta ses campagnes avec le Vicomte de Turenne. Ces deux grands Capitaines agirent d'intelligence, & remporterent plusieurs avantages signalés contre les Impériaux & les Bavarois.

L'Empereur, allarmé des succès continuels des Suédois, vint animer ses troupes par sa présence. L'armée Impériale campa sur une hauteur dans le voisinage de la ville d'Eger, ensorte qu'elle n'étoit séparée des Suédois que par une riviere. Wrangel se met à la tête de quelques escadrons de cavalerie, il répand l'allarme dans le camp ennemi, il pénetre jusqu'à la tente de l'Empereur, & va pour s'emparer de sa personne. Le garde-du-corps, qui faisoit sentinelle, est tué; mais le détachement Suédois est

auſſi-tôt enveloppé : l'Empereur a le tems de ſe retirer, & Wrangel a lui-même beaucoup de peine à ſe retirer, après avoir perdu un grand nombre des ſiens. Les Impériaux, reſſerrés dans leur camp, & manquant de vivres, ſe replierent du côté du Haut Palatinat, toujours pourſuivis par les Suédois, qui les combattoient en détail, ne pouvant leur faire accepter une bataille générale, quoique ces premiers fuſſent bien ſupérieurs en nombre, & dans leur pays.

Chriſtine étant avec les principaux Seigneurs de ſa Cour, dans la Chapelle du Château de Stockolm, pour aſſiſter à l'Office divin & à la prédication, un furieux vint à elle dans le deſſein de l'aſſaſſiner. Cet homme, précepteur de college, & dans la force de l'âge, choiſit le moment que l'aſſemblée étoit dans le recueillement :

il s'élance au travers de la foule, & se jette dans une balustrade un peu élevée, où la Reine étoit à genoux. Le Comte Brahé, Drotset ou grand Juge de Suede, pousse un cri d'effroi; les gardes croisent leurs pertuisannes, pour arrêter ce forcené; mais il les heurte avec roideur, saute par-dessus la barriere qui lui est opposée, & dans un instant il se trouve auprès de la Reine, & va pour la frapper d'un couteau sans gaîne, qu'il tenoit caché dans sa manche. La Reine évite le coup, & pousse son Capitaine des Gardes, qui se précipite aussi-tôt sur l'assassin, & le saisit par les cheveux. Tout cela est l'ouvrage d'un moment. On reconnut que ce malheureux étoit un frénétique, & qu'il n'avoit point de complices. On se contenta de l'enfermer. Christine se mit en prieres. Le pressant danger

qu'elle venoit d'encourir ne lui causa qu'une émotion qui fut insensible aux yeux des spectateurs beaucoup plus effrayés qu'elle-même.

La jeune Reine, éprise de toutes les grandes réputations, étoit attentive à considérer ceux qui se distinguoient dans la carriere de l'honneur chez les Nations policées; & comme si elle en eût été établie juge, elle se faisoit un devoir de dispenser elle-même la gloire à ceux qu'elle en jugeoit dignes. La lecture échauffoit encore son imagination; elle y avoit puisé un certain goût de chevalerie qui la passionnoit au récit des hauts faits de bravoure. Le Grand Condé, qui, sous le nom de Duc d'Enguien, s'étoit déja rendu célebre par son intrépidité & par ses autres qualités guerrieres, fut toujours son héros, ou plutôt son Chevalier. Christine lui

fit tenir, par ſon Ambaſſadeur, une lettre où elle exalte ſes vertus & ſes victoires, principalement celle que ce Prince venoit de remporter près de Nordlinguen ſur l'armée de Baviere.

Le Comte Magnus de la Gardie fut envoyé en France en qualité d'Ambaſſadeur. Il étoit fils du Connétable de Suede, & allié à ſa Souveraine, ayant épouſé la *Princeſſe* Marie, couſine paternelle de Chriſtine. Son ayeul étoit François, & d'une médiocre naiſſance. » Le Comte de la Gardie, » dit Madame de Motteville dans » ſes Mémoires, étoit bien fait, il » avoit la mine haute, & reſſembloit » à un favori. Il parloit de ſa Reine » en des termes ſi paſſionnés & ſi » reſpectueux, qu'il étoit facile de » le ſoupçonner de quelque tendreſſe » plus grande que celle qu'il lui de-

» voit par la qualité de ſujet. » Cet Ambaſſadeur vint en France, pour travailler à l'union de cette Puiſſance avec la Suede. Il plût beaucoup, & il eut une réception très brillante. On n'ignoroit point le crédit qu'il avoit ſur l'eſprit de la Reine, & l'on vouloit obtenir par lui que la Suede ſacrifiât de ſes prétentions & ménageât lês intérêts de la France dans la négociation qui ſe faiſoit alors pour la paix. Le Cardinal Mazarin ne ſe trompoit point dans ſes vues; il agiſſoit en bon politique, qui connoiſſoit le reſſort ſecret des Cours, & les moyens ſûrs de faire réuſſir ſes négociations.

Chriſtine avoit encore élevé dans la plus haute faveur Adler Salvius, né de parens fort pauvres, mais qui avoit montré, dès ſa jeuneſſe, beaucoup de talent pour la Politique, &

de génie pour l'adminiſtration. Salvius étoit Chancelier de la Cour ; ce fut lui que la Reine nomma pour ſon ſecond Ambaſſadeur au Congrès de la Paix, & qu'elle oppoſa à Jean Oxenſtiern, fils du Grand Chancelier, & à cette famille puiſſante, qui vouloit dominer & trop ſe prévaloir de ſes ſervices paſſés. Elle écrivit à Salvius : » Je vous exhorte à tenir la » bride haute à ce cheval rétif, de » peur qu'il ne ſaute par-deſſus le timon. » Ces Miniſtres, rivaux de fortune, ne pouvoient point s'accorder. Salvius, ſuivant les intentions de la Reine, preſſoit la Paix : Oxenſtiern au contraire faiſoit naître mille difficultés ; il preſſentoit que ſon crédit finiroit avec la guerre. Chriſtine, jalouſe de gouverner par elle-même, affectoit d'humilier ceux qui avoient eu juſqu'alors le plus d'influence dans

les affaires, & donnoit sa confiance à de nouveaux Ministres, ses créatures, qu'elle étoit bien aise de trouver dociles à toutes ses volontés. Les intentions secrettes, que cette jeune Reine traçoit elle-même dans ses lettres à Salvius, annoncent un esprit fin & un caractere ferme & indépendant, qui se développerent de plus en plus dans tout le cours de sa vie.

La conclusion de la paix étoit encore retardée par le peu d'union qu'il y avoit entre les Comtes d'Avaux & Servien, Plénipotentiaires de la France. Le premier étoit soutenu par la Reine Mere, & le dernier par le Cardinal Mazarin. Christine avoit une estime particuliere pour le Comte d'Avaux, & s'adressa souvent à lui, pour le consulter sur ses projets & sur ses intérêts les plus secrets. Elle ménagea le Comte de Servien com-

me le favori du premier Miniſtre de la France. » Il faut, écrivoit cette » Princeſſe à Salvius, que j'entre- » tienne avec M. Servien une bonne » correſpondance; car vous devez » conſidérer qu'il eſt créature du » Cardinal. Je connois fort bien » d'ailleurs les manieres des Fran- » çois, & que la plus grande partie » de leurs mœurs conſiſte en com- » plimens. Cependant par la civilité » on ne perd rien, & on les paie de » la même monnoie qu'ils paient les » autres. » On voit combien cette jeune Souveraine étoit attentive à tous les devoirs de la Royauté; elle entroit dans les moindres détails, elle étudioit le caractere & les mœurs des Nations, & ſondoit le génie des Miniſtres étrangers, pour mettre en œuvre leurs défauts & leurs vertus. La paix faiſoit l'objet de ſes vœux. Cette

Princesse née au milieu des troubles de la guerre, toujours agitée par les vicissitudes journalieres & par le tumulte des armes, éprouvoit la difficulté de suivre dans des tems aussi orageux le plan d'une sage administration. Aussi toutes ses vues, toutes ses démarches, tendoient à rendre la tranquillité à l'Europe.

1648. Les Ambassadeurs de Suede, & ceux de la plûpart des Etats Protestans, tenoient leur conférence à Osnabrug; les Plénipotentaires de l'Empire, de France, d'Espagne, de Hollande, & le Nonce du Pape, avec les Ministres de la plûpart des Etats Catholiques, étoient à Munster. On avoit choisi deux lieux différens, pour éviter les difficultés que la présence auroit pu faire naître entre les Puissances contractantes : mais il fut arrêté en même tems que les Traités conclus dans ces

deux places seroient tenus pour un seul. Jamais il n'y eut une assemblée plus solemnelle & plus considérable. Les Ministres de presque tous les Potentats de l'Europe développerent, en cette occasion, toutes les ressources de la plus fine politique ; mais il y avoit tant d'intérêts divers à concilier, que ces négociations traînoient en longueur depuis plusieurs années, surtout par la désunion des principaux Ministres.

Cependant les François commandés par le Maréchal de Turenne, & les Suédois, soutenoient l'éclat de leurs armes contre les Impériaux. La Ville de Prague tomba au pouvoir des Suédois, par la trahison d'un Lieutenant Colonel disgracié de l'Empereur. Cette ville fut mise à contribution, & l'on y fit beaucoup de prisonniers de marque. Charles

Gustave, Duc de Deux Ponts, de la branche de Baviere Palatine, fils de la sœur du Grand Gustave, & cousin germain de Christine, étoit venu en Suede, dans l'espérance de plaire à la jeune Reine, & de l'épouser; mais il trouva en elle un goût décidé pour l'indépendance, & une aversion absolue pour le mariage: c'est pourquoi désespérant de la rendre sensible, il retourna en Allemagne, où il eut le commandement en chef des troupes de Suede, & où il se signala par son expérience & par sa valeur. Ce jeune Prince avoit appris le métier de la guerre avec le Vicomte de Turenne, sous le célébre Torstenson. Le succès constant des armes Suédoises rendit Christine l'arbitre de la paix. Cette paix tant désirée fut enfin terminée au mois d'Octobre 1648. On céda à perpétuité à la Couronne de Suede

toute la Poméranie citérieure, l'Isle de Rugen, Stettin & quelques autres places dans la Poméranie ultérieure, les embouchures de l'Oder, Wismar, l'Archevêché de Bremen, l'Evêché de Ferden, outre cinq millions d'écus pour les frais de la guerre. Les intérêts de la France ne furent point oubliés ; Christine étoit attachée d'inclination à cette Nation, & ne voulut rien conclure, que ses Alliés ne fussent satisfaits. Ces Traités négociés par les plus grands Ministres furent regardés comme le code politique d'une partie de l'Europe.

Christine attribua l'honneur de cette grande affaire à Salvius, son Chancelier & son favori. Elle crut ne pouvoir mieux le récompenser qu'en l'élevant au rang de Sénateur, dignité qui est, en Suede, la plus distinguée. » Quand il est question, dit la Reine

» au Sénat, de bons avis & de ſages
» conſeils, on ne demande point les
» ſeize quartiers; mais ce qu'il faut
» faire. Il ne manque à Salvius, que
» d'être d'une grande famille; & il
» peut compter pour un avantage
» qu'on n'ait autre choſe à lui repro-
» cher : il m'importe d'avoir des gens
» capables. »

Ce Miniſtre vint s'aſſeoir parmi la premiere Nobleſſe de la Suede, apportant pour ſes titres la protection de ſa Souveraine, & les ſervices qu'il venoit de rendre à ſa Patrie & à l'Europe.

L'éxécution ſuivit de près la concluſion du Traité de paix, par les ſoins du Prince Charles, Généraliſſime des troupes, qui ne voulut point quitter les armes avant que la Suede eût obtenu une entiere ſatisfaction, telle qu'elle l'avoit arrêtée.

1649. 1650. Les Etats, voyant le calme rétabli,

ſongerent à aſſurer leur bonheur, en priant la Reine de ſe choiſir un époux, & de nommer leur Roi. Ils lui préſenterent les vœux de la Nation en faveur de Charles Guſtave, Prince Palatin, pour qui la Reine paroiſſoit avoir le plus d'inclination, ou plutôt le moins d'éloignement. En effet Chriſtine, étant toute jeune & jouant avec ce Prince, lui avoit promis de l'épouſer; elle avoit toujours entretenu cette liaiſon intime, lui marquant une eſtime particuliere, qu'il méritoit par les qualités de l'eſprit & du cœur, par les graces de ſa perſonne, & par la réputation qu'il s'étoit acquiſe dans les armes. D'ailleurs Guſtave étoit né & avoit été élevé en Suede; il ſembloit devoir l'emporter ſur tous les Princes Etrangers qui avoient brigué l'honneur d'obtenir la couronne & la main de

Chriſtine. Mais trop fiere pour s'aſſujettir, cette Souveraine dédaigna conſtamment les hommages que l'ambition & l'amour purent lui offrir : elle étoit encore ſoutenue dans ces ſentimens par Magnus de la Gardie, ſon favori, qui plus d'une fois l'arrêta, lorſqu'elle étoit ſur le point de céder aux inſtances du Sénat, & ſurtout à l'inclination naturelle qu'elle avoit pour le Prince Charles Guſtave. Ce favori craignoit que le mariage de la Reine ne diminuât ſon crédit : il ſe flattoit de régner un jour ſous ſon nom ; mais il ne parvint jamais à ſon but : il tomba même dans la diſgrace, lorſqu'il voulut dominer.

Cependant Chriſtine de plus en plus ſollicitée, répondit aux Etats qui la preſſoient de ſe décider : » J'aime » mieux vous déſigner un bon Prince » & un ſucceſſeur capable de tenir

» avec gloire les rênes du Gouver-
» ment. Ne me forcez donc point
» de me marier ; il pourroit aussi fa-
» cilement naître de moi un Néron
» qu'un Auguste ». En conséquence
de cette résolution, le Sénat & les
Députés des Etats de Suede s'assemblerent, ils voulurent faire de nouvelles réprésentations à la Reine ; mais enfin, obligés d'acquiescer à ses volontés, ils confirmerent l'élection du Prince Palatin, pour succéder à la couronne de Suede. Ce Prince eut, dès ce moment, le titre d'Altesse Royale, & jura que lui & les siens rendroient une parfaite obéissance à la Reine, & la serviroient comme leur légitime Souveraine ; qu'il n'entreprendroit aucune affaire importante concernant l'administration, qu'au su & à la volonté de la Reine & du Sénat, & qu'avec ordre & pou-

voir de Sa Majesté; que dans le cas de son avénement à la couronne, il maintiendroit tous les Ordres du Royaume, & chaque Sujet en particulier dans leurs droits, privileges & libertés.

Cette élection fut suivie du Couronnement de la Reine, qui se fit à Stockholm, avec une magnificence extraordinaire, digne de l'éclat de ce regne, & de la gloire dont la Suede jouissoit. La Reine monta, en sortant de l'Eglise, dans un superbe char traîné par quatre chevaux blancs, & devant elle marchoit son Trésorier, jettant au peuple des médailles d'or & d'argent. Christine vouloit-elle se comparer aux Triomphateurs Romains, & retracer aux yeux de la Nation une pompe qui ne convenoit qu'à des Guerriers couronnés des lauriers de la victoire? Elle méritoit

ſans doute les honneurs du triomphe, après avoir rendu la paix à l'Europe, & après avoir imposé des loix aux Nations les plus belliqueuſes.

Le Chancelier Oxenſtiern obſerva, en cette occaſion, que Chriſtine, étant la premiere de ſon ſexe qui gouvernât la Suede, on devoit la regarder & la traiter comme Roi. C'eſt depuis cette époque, que les femmes régnantes en Suede ſont proclamées, à leur ſacre, *Rois* & non pas *Reines*.

La France étoit, dans ce temps, 1651.
agitée par des troubles, & expoſée 1652.
aux horreurs des guerres civiles. Le Cardinal Mazarin tenoit alors le timon des affaires ; il gouvernoit avec une autorité qui ſouleva tous les Ordres de l'Etat, les Parlemens & les Princes du Sang. Ce premier Miniſtre fut aſſez puiſſant & aſſez hardi pour faire enfermer le Prince de

Condé, le Prince de Conti & le Duc de Longueville. La Reine Christine prit part à ces événemens : elle écrivit au Roi de France, pour l'engager à rétablir le calme dans ses Etats ; & lorsque le Grand Condé, son Héros, recouvra la liberté, elle n'oublia point de l'en féliciter. » Monsieur mon Cousin, lui écrivit-elle » entr'autres choses, j'ose dire que, » parmi l'allegresse publique de la » France, & parmi tant de personnes qui vous sont attachées, peu » ont pris plus de part au bien de » votre liberté que moi. Je suis si intéressée dans ce qui touche les avan- » tages & le repos de votre pays, que » je n'ai pu m'empêcher de faire éclater ma joie, lorsque j'ai su qu'on » alloit ouvrir la prison & rompre » les chaînes au gagneur de batailles, » pour rendre à jamais la Régence

» de la Reine, ma sœur, glorieuse
» & triomphante ».

Les malheurs de la France continuerent, & Christine ne cessa d'offrir sa médiation pour les terminer. Son zele pour les intérêts d'une Nation qu'elle aimoit sincérement, ne lui permit de négliger aucun moyen capable d'y rétablir la tranquillité. Elle s'adressa à la Reine Mere, aux Princes du Sang, au Parlement, au Cardinal de Retz, au Duc de Longueville, à Mademoiselle de Montpensier. Elle chargea même son Résident de France de négocier de sa part auprès des Partis opposés, & de tâcher de les concilier; mais cette Souveraine ne faisoit que représenter les malheurs de la discorde, & exhorter à la paix; elle ne pouvoit découvrir ces haines cachées, ces ressorts secrets de l'envie & de l'ambition, & tous ces in-

térêts particuliers qui causoient les malheurs publics, & qu'il falloit détruire dans leur source. Cependant elle fit présent à la Reine d'un bon vaisseau de guerre appellé *Anne*, & d'un autre nommé *Jules*, au Cardinal Mazarin. On vit avec peine à la Cour de France une Princesse étrangere offrir ses secours dans ces querelles domestiques ; & les soins empressés qu'elle marquoit ne firent qu'aigrir davantage les esprits. Le Cardinal Mazarin s'apperçut qu'on vouloit le sacrifier : ce premier Ministre, fier de l'ascendant qu'il avoit sur l'esprit de la Reine Mere, ne se rendit que plus difficile pour un accommodement. Christine cessa donc ses négociations, & laissa au tems de remédier aux maux de la Nation son Alliée, qu'elle plaignit sans pouvoir la soulager.

Cette Reine devoit toute sa vigi-

lance aux diſſentions qui ſurvinrent entre les différens Ordres de ſon Royaume. La Nobleſſe ſe plaignoit hautement de la prodigalité de Chriſtine envers ſes favoris. Les Nobles regardoient les premiers emplois de l'Etat & les avantages qui y ſont attachés, comme leur patrimoine en quelque ſorte, dont on ne pouvoit les priver ſans injuſtice. Le Clergé n'étoit pas moins mécontent du peu de part qu'on lui laiſſoit au Gouvernement; le peuple ſurtout ſe récrioit contre le faſte de la Cour, & ſouffroit impatiemment qu'on l'accablât pour enrichir des particuliers. La Reine profita habilement de cette déſunion pour augmenter ſon autorité. Elle naturaliſa, elle ennoblit, elle enrichit un grand nombre de familles étrangeres, la plûpart Allemandes, qui s'étoient diſtinguées par les ſer-

vices qu'elles avoient rendus à la Suede. Cependant les finances & les ressources de l'Etat étoient épuisées; une grande partie des Domaines étoit aliénée, & la profusion augmentoit. Christine ne mettoit aucune borne à ses bienfaits; elle vouloit se faire des partisans & des créatures aux dépens de l'Etat, ayant déja formé le dessein de remettre incessamment le fardeau des affaires au Prince héréditaire. Chanut, Ambassadeur de France en Suede, fut le premier qui s'apperçut du projet que la Reine avoit formé d'abdiquer la couronne. Il lui répréfenta, avec beaucoup de liberté & de force, tous les inconvéniens de cette démarche. Il n'omit rien pour la détourner d'un parti aussi extraordinaire; mais Christine demeura ferme dans son dessein. Elle en fit part au Grand Maréchal, au Chancelier de

Suede, leur enjoignant de communiquer son projet au Prince Charles, & de l'engager à venir prendre possession du Gouvernement.

Charles Gustave, d'un caractere modéré, & cachant ses desirs pour la couronne sous le voile de la prudence, s'étoit retiré dans une maison de campagne, dans l'Isle d'Oeland. Il passoit son tems à la chasse; il évitoit de paroître prendre part aux affaires; & s'il se montroit quelquefois à Stockholm, il n'y faisoit qu'un séjour très court, évitant sur-tout aucune liaison avec les personnes chargées de l'administration. Cependant il ne négligeoit rien pour s'attirer l'affection des Grands & du Peuple. Lorsqu'il fut informé de la volonté de la Reine, il ne marqua aucun empressement pour monter sur le trône qu'elle lui offroit; il demeura dans

ſa retraite ; il écrivit au Sénat de faire ſes efforts pour perſuader à cette Souveraine de ne point quitter le Gouvernement qui avoit été ſi glorieux & ſi floriſſant durant ſon regne ; & il proteſta à Chriſtine qu'il vouloit avoir toujours pour elle une profonde ſoumiſſion, une entiere obéiſſance, & une fidélité inviolable, comme ſon Sujet, ſans deſirer jamais autre choſe.

Cette réſiſtance, ſoit ſincere, ſoit politique, ne fit qu'irriter d'autant plus le deſir que la Reine avoit conçu pour la vie privée. Elle fit aſſembler le Sénat, & lui dit, » qu'après avoir mûrement réfléchi ſur une affaire de » cette importance, elle n'avoit point » trouvé de meilleur moyen que ſon » abdication, afin de pourvoir à la ſûreté de l'Etat, & au repos des Peuples ; que comme elle étoit fermement réſolue à ne jamais ſe marier,

» le Prince, étant une fois déclaré
» Roi, il feroit obligé de prendre
» une femme, & que les enfans qui
» naîtroient, tireroient la Nation de
» la crainte qu'elle avoit des maux
» qui accompagnent ordinairement
» les élections des Rois. »

Les principaux Sénateurs firent tout ce qu'ils purent pour déterminer la Reine à changer de résolution; mais la trouvant toujours ferme dans ses sentimens, ils envoyerent leur délibération à l'assemblée des Etats. Cependant Christine, ayant reçu de nouvelles représentations de la part de la Noblesse & des Députés des différens Ordres, parut céder aux vœux & aux prieres de son peuple. Elle promit de retenir l'administration, mais à condition qu'on ne lui parleroit jamais de mariage. Sa proposition fut reçue avec acclamation, & le Prince

Charles ne manqua pas de témoigner sa satisfaction à la Reine, ajoutant, » qu'il prioit Dieu qu'elle lui survé- » cût, & l'assurant qu'il n'accepte- » roit jamais le Gouvernement de » son vivant. » Christine persistoit en secret dans son dessein, comme elle le confia à l'Ambassadeur de France : elle ne consentit intérieurement qu'à en différer l'exécution. Le peuple crut n'avoir plus à craindre la retraite d'une Reine qu'il aimoit & qu'il estimoit. Il se livra sans réserve au plaisir des fêtes qui furent célébrées pour l'anniversaire de la naissance de Christine. Toute la jeune Noblesse vint faire briller son adresse aux yeux de sa Souveraine, dans des tournois, des carrousels, des courses de bagues, des combats à la barriere. La Reine dispensoit elle-même les prix aux vainqueurs ; elle se plaisoit à renouveller

ces jeux guerriers avec toute la pompe décrite dans les Poetes & les Romanciers : on exécutoit aussi des ballets dans lesquels Christine représentoit & dansoit.

Un accident fâcheux troubla la joie publique. Christine s'étant rendue sur les quatre heures du matin, au port de Stockholm, pour visiter la flotte qu'elle faisoit construire, s'avança imprudemment, avec l'Amiral Flemming, sur une planche étroite. L'Amiral perdit pied, & entraîna avec lui la Reine dans l'eau, qui avoit en cet endroit plus de trente brasses de profondeur. Heureusement Antoine Steinberg, premier Ecuyer de cette Princesse, se jetta assez promptement dans la mer, pour saisir le bout de la robe de Sa Majesté ; & avec l'aide de plusieurs autres personnes, il prit la Reine par le bras, & lui sauva la

vie. Chriſtine eut encore aſſez de préſence d'eſprit, en ſortant de l'eau, pour faire ſecourir l'Amiral. Elle ne témoigna aucune émotion; & ce même jour, elle dîna en public, racontant avec une ſorte de ſatisfaction ſon aventure. Cette fermeté d'ame caractériſoit bien la fille de Guſtave; elle avoit quelque choſe de guerrier dans les mœurs & dans la figure. Son eſprit avoit auſſi une mâle vigueur, & les études les plus épineuſes faiſoïent ſes délices.

Le célebre Blaiſe Paſcal ambitionna l'approbation de cette Reine. Il lui envoya ſa machine de la Roulette, qu'on peut regarder comme un chef d'œuvre de génie. Il accompagna ſon préſent d'une lettre où il exalte prodigieuſement le mérite & la réputation de cette Souveraine. On ne peut rendre avec plus de force la haute

idée qu'il en avoit & qu'il en vouloit donner. Il lui disoit : » Régnez, in-
» comparable Princesse, d'une ma-
» niere toute nouvelle ; que votre
» génie vous assujettisse tout ce qui
» n'est pas soumis à vos armes. Ré-
» gnez par le droit de la naissance,
» pendant une longue suite d'années
» sur tant de triomphantes Provin-
» ces ; mais régnez toujours par la
» force de votre mérite, sur toute
» l'étendue de la terre. Pour moi,
» n'étant pas né sous le premier de
» vos Empires, je veux que tout le
» monde sache que je fais gloire de
» vivre sous le second ; & c'est pour
» le témoigner, que j'ose lever les
» yeux jusqu'à ma Reine, en lui don-
» nant cette premiere preuve de ma
» dépendance. » Ainsi elle étoit en correspondance avec les hommes célebres de l'Europe. Souvent elle les

prévenoit par des lettres & des préſents. Les Muſes ne furent pas ingrates. Jamais Souveraine ne fut autant célébrée dans preſque toutes les Langues anciennes & modernes. Les Hommes de Lettres preſque toujours exceſſifs dans leurs hommages & dans leurs louanges, épuiſerent pour elle la métaphore & l'hyperbole. Pluſieurs Etrangers des plus illuſtres, attirés par ſes bienfaits & par ſes invitations, ſe rendirent en Suede, non moins conſidérés à ſa Cour que les Philoſophes l'étoient autrefois dans le Palais de l'Empereur Julien. Chriſtine ne donnoit que cinq ou ſix heures au ſommeil. Elle paſſoit une partie du jour, & ſouvent des nuits entieres dans la lecture d'ouvrages profonds, & dans l'entretien des Savans qui l'environnoient. Tout ce qui portoit le ſceau de la docte antiquité

excitoit ses desirs. Elle avoit chargé plusieurs Savans de lui acheter d'anciens manuscrits, des livres rares en toutes les Langues, des bibliotheques renommées, des médailles curieuses, des antiques, des tableaux de prix. Elle dépensa des sommes immenses, & dérangea ses finances, pour satisfaire sa bibliomanie. Elle parvint en effet, à force d'argent & de soins, à se procurer en peu de tems la plus rare collection dans les Arts & dans les Sciences. Bochart, dans une Epigramme Latine, qu'il fit à l'honneur de cette Reine, la compare à la Reine de Saba. Il finit, en disant, » que » l'envie de s'instruire engagea l'an- » cienne Reine à quitter son pays » pour venir entendre Salomon; que » ce sont au contraire les Savans qui » se rendent de toutes parts auprès » de la nouvelle Reine, pour s'enri-

„ chir de ſes connoiſſances (1). „

Deſcartes, la gloire & la lumiere de ſon ſiecle, ſe laiſſa engager par l'appas des honneurs & des récompenſes; il quitta la vie paiſible d'un Philoſophe, pour ſe livrer à la vie inquiete & agitée d'un Courtiſan. Chriſtine lui donna rendez-vous tous les jours à cinq heures du matin, dans ſa bibliothèque, pour s'entretenir avec lui. Cette Reine, remarquant la profondeur de ſon génie, le conſulta ſur ſes propres intérêts & ſur les affaires du Gouvernement; mais elle témoigna peu d'inclination pour la Philoſophie, étant préoccupée par l'étude des Langues & des Auteurs anciens. Son goût dominant étoit celui d'un érudit & d'un ſcholiaſte. Elle aimoit beaucoup le Grec & les Auteurs qui en ont parlé. Elle voulut même faire

(1) Illa docenda ſuis Salomonem invisit ab oris;
Undique ad hanc Docti, quò doceantur, eunt.

repréſenter

représenter des Comédies en cette Langue. Cependant l'arrivée de Descartes causa beaucoup de jalousie aux Savans qui étoient à la Cour de Suede: ils formerent une ligue contre le grand homme dont ils [illegible]nt jaloux : ils tâcherent de le décrier dans l'esprit de la Reine, & parvinrent en effet à diminuer l'estime & la confiance qu'elle lui portoit. C'est à la honte de l'humanité, que, plus la raison est supérieure & éclairée par l'étude, plus elle semble être en proie à toutes les petites foiblesses qui agitent le vulgaire. Trop philosophe pour employer son génie à cabaler, mais trop sensible aux atteintes de l'envie, &, comme il le témoigna dans une de ses lettres, au froid accueil que la Reine fit à son nouveau systême & à ses préceptes, Descartes fut attaqué d'une inflammation de poumon, & d'une fievre

violente, qui l'emporterent dans le tombeau, au bout du troisieme jour de sa maladie. Il y avoit à peine deux mois que ce Philosophe étoit arrivé en Suede. On soupçonna qu'il avoit été empoisonn[illegible]véritable poison qui lui donna la mort fut le changement de vie & de climat, & principalement le chagrin. On a dit encore que le Philosophe fit sentir imprudemment que la Princesse Palatine, sa premiere disciple, avoit plus de sagacité & de profondeur dans l'esprit, que Christine, pour les Sciences abstraites & pour les mysteres de la Philosophie. La Reine fut vivement offensée de cette préférence, & ne put dissimuler son mécontentement & sa jalousie; ce qui devint un nouveau sujet de peine pour Descartes. Christine avoit eu dessein de fonder dans ses Etats une Académie des

Sciences, & d'en donner la direction à Descartes. Ce projet ne put avoir lieu; mais il s'établit en Suede & dans tout le monde policé une nouvelle Ecole de Philosophie, à laquelle le génie de ce grand homme présida en quelque sorte, & qui abolit les erreurs & les absurdités de l'ancienne Scholastique.

Saumaise, fameux Critique, fut dans la plus grande recommendation auprès de Christine. Cette Reine le logea dans son palais, afin d'être plus à portée de le voir & de s'entretenir de littérature. Elle lui rendit même de fréquentes visites dans une maladie qui le retint au lit. Elle le surprit un jour, cachant avec précipitation un livre qu'il ne vouloit pas laisser appercevoir par respect. Christine lui demanda ce que c'étoit; Saumaise avoua qu'il lisoit des contes un 1653.



peu libres, pour se réjouir. La Reine prit le livre, parcourut des yeux, en souriant, quelques endroits libertins; après quoi, pour s'amuser, adressant la parole à la Comtesse de Sparre, sa favorite, qui entendoit le François: « Viens, Sparre, s'écria-t-elle, viens » voir un beau livre de dévotion, » intitulé le Moyen de parvenir,... » tiens, lis-moi cette page tout » haut. » La belle Comtesse n'eut pas lu trois lignes, qu'arrêtée par la licence des expressions, elle se tut en rougissant; mais la Reine, qui éclatoit de rire, lui ayant ordonné de continuer, il n'y eut pudeur qui tînt, il fallut que cette Demoiselle lut tout ce qui amusoit sa Souveraine.

Saumaise sortit de Suede au bout d'une année, pour retourner à Leyde. La Reine le combla de présens; elle eut avec lui une correspondance de let-

tres, & l'honora encore après sa mort, par la protection qu'elle accorda à sa Veuve & à ses enfans. Saumaise employa l'ascendant qu'il avoit sur l'esprit de la Reine, pour mettre dans sa faveur un François, fils d'un Barbier de Sens, qui se nommoit Michon, & qui prit ensuite le nom de Bourdelot, avec le titre de Médecin. Cet homme avoit un esprit vif & plaisant, il chantoit agréablement, & jouoit de la guitarre : il avoit les talens d'un courtisan, l'art de se faire valoir, & de se rendre nécessaire ; mais il étoit peu instruit dans les Sciences & dans les Lettres : c'est pourquoi il s'attacha à persuader à Christine que l'application qu'elle donnoit à l'étude pouvoit déranger sa santé, & lui causer une maladie dangereuse ; que d'ailleurs son sexe & son rang demandoient d'autres plai-

ſirs & d'autres occupations; qu'il lui ſuffiſoit de s'orner l'eſprit, en effleurant toutes choſes, & qu'enfin il n'appartenoit qu'à des Savans de profeſſion de s'abîmer dans la lecture: il fit plus, il jetta du ridicule ſur l'érudition, en expoſant les érudits eux-mêmes à la raillerie. Meibom venoit de donner ſes recherches ſur la Muſique des Anciens, & Naudé avoit écrit ſur les danſes Grecques & Romaines. Chriſtine admiroit leurs Ouvrages; mais à la perſuaſion de Bourdelot, elle obligea ces fameux interprêtes de l'Antiquité de rendre leurs opinions plus ſenſibles, en les réaliſant, & joignant la pratique à la théorie. Rien ne fut plus inſipide & plus extravagant, que d'entendre Meibom chanter d'une voix ſombre & tremblante, à la Grecque; & que de voir Naudé exécuter des pas lourds & traî-

nans, à la Romaine. On s'amusa beaucoup de l'embarras de ces célebres Dissertateurs; mais un tel plaisir étoit barbare & deshonorant pour ceux qui y prenoient part. Ce ne fut point le seul tort que Bourdelot eut en Suede. Il n'épargna dans ses railleries, ni la Religion, ni la dignité, ni la noblesse. La Reine Mère porta des plaintes à sa fille contre cet indigne favori, & ne reçut que des réponses dures & affligeantes. Cependant Christine se livra aux conseils de son agréable ignorant, suivant son expression: elle prit plus de dissipation, & s'applaudit de ce nouveau genre de vie. Bourdelot fit éloigner de la Cour les Naudé, les Vossius, les Bochart, les Heinsius, les Courtins & tous ceux dont il craignoit le parallele. Il se rendit tellement maître de l'esprit de Christine, qui croyoit lui devoir sa

ſanté & ſon bonheur, qu'il fut le diſpenſateur des graces. On n'avoit plus d'accès auprès de la Reine que par ſon crédit; il parvint même à l'emporter ſur le Comte Magnus de la Gardie, & à le faire tomber dans la diſgrace. La Nobleſſe s'indigna de ſe voir dominer par cet étranger : on rendit ſa conduite ſuſpecte à la Cour de France, l'accuſant de mal ſervir ſa Patrie, & de ſe lier étroitement avec les Miniſtres de la Cour d'Eſpagne, & du Danemarck. Chriſtine recevoit des repréſentations continuelles contre ſon favori; il étoit chargé de la haine publique, & les murmures tomboient juſques ſur la perſonne de la Reine : enfin elle ſe détermina à éloigner de Suede cet objet de diſcorde; elle envoya Bourdelot en France, mais en lui donnant de nouvelles preuves de con-

fiance, par les affaires secrettes qui furent commises à sa discrétion & à ses négociations. Il emporta de grosses sommes d'argent & des présens considérables. Tout lui annonçoit encore sa faveur & son crédit. A peine Bourdelot fut-il absent qu'il fut oublié. Christine ne lui accorda qu'un esprit superficiel & trompeur. Elle rougit de s'être laissé séduire par un tel homme ; elle vint même au point de le haïr & de n'en parler qu'avec mépris. Bourdelot obtint du Cardinal Mazarin une Abbaye, & tomba, depuis sa disgrace, dans une mélancholie affreuse, qui lui fit traîner de tristes jours ; il périt misérablement. Le roman de ces hommes d'intrigue a presque toujours un dénouement funeste.

Christine reprit ses études avec d'autant plus d'ardeur, qu'elle les

avoit interrompues contre son inclination. L'exemple de cette Reine répandit l'émulation dans ses Etats ; elle y fit fleurir les Sciences & les Beaux-Arts ; la Suede lui doit sa gloire & ses plaisirs. Cette Nation toute guerriere acquit aussi de la célébrité dans les Lettres. La Reine fit des dons considérables à l'Université d'Upsal ; elle fonda celle d'Abo, elle établit sept Colleges pour les Humanités, elle institua une Académie des Belles-Lettres à Stockholm. Le desir de polir les mœurs de son peuple & de l'instruire, fut sans doute un des motifs qui engagerent davantage Christine à réunir à sa Cour les hommes les plus célebres de l'Europe. Il est vrai qu'elle étoit très sensible à la satisfaction, & surtout à l'honneur personnel, que les Sciences & les Arts procurent à ceux qui les cultivent.

Son ambition étoit de parvenir à une célébrité en quelque sorte universelle. On a dit que Christine entendoit onze Langues ; elle en parloit plusieurs facilement ; elle écrivoit purement celles des Nations policées. Le Grec & le Latin lui étoient plus familiers qu'à aucun Savant. Elle entra en commerce de lettres avec Basilides, Roi des Abyssins, ayant appris que ce Souverain d'Ethiopie professoit la Religion Chrétienne, & aimoit les Sciences. Cette Souveraine se plaisoit principalement avec les Savans & les Beaux Esprits François, ses contemporains : elle rechercha aussi l'entretien des femmes célebres : elle étoit l'amie de la Comtesse de Bregi, & de la Maréchale de Guébriant qui fut envoyée en Pologne, avec le titre d'Ambassadrice extraordinaire, pour y accompagner la Princesse Marie de

Gonzagues, mariée à Uladiſlas VII.

Le fameux Comte Magnus de la Gardie, qui avoit joui de toute la conſidération & des faveurs de la fortune, ſe vit perdu ſans reſſource auprès de Chriſtine ſa Souveraine & ſa bienfaictrice. Il s'étoit trop prévalu de ſon crédit : il avoit tenu des diſcours indiſcrets, que la Reine ne lui pardonna jamais, quoique ce Seigneur fût ſon parent, étant beau-frere du Prince Charles Guſtave. Le Comte voulut ſe juſtifier, en impliquant dans ſa cauſe d'autres perſonnes de la Cour ; mais la Reine prit plaiſir à le confondre, & à lui faire donner un démenti en public, par ceux mêmes qu'il avoit accuſés en ſecret. La même main qui l'avoit élevé au faîte des grandeurs, le précipita dans l'humiliation. L'abîme eſt preſque toujours aux pieds de la faveur.

Scudery, Auteur François, fit alors prier Christine de recevoir la dédicace de son Alaric. Cette Reine promit au Poete sa protection & ses bienfaits ; mais elle voulut exiger qu'il effaçât du Poeme l'éloge du Comte de la Gardie. Scudery répondit *qu'il ne détruiroit jamais l'autel où il avoit sacrifié.* Il cessa dès ce moment ses sollicitations. Un procédé si noble ne fut qu'admiré. Il étoit digne de Christine de le récompenser, c'étoit la seule façon de réparer la honte de sa demande.

Radziéjowski, vice-Chancelier de Pologne, & le Comte Ulfeld, un des principaux Seigneurs de Danemarck, tous deux disgraciés de leur Cour, & fugitifs de leur Patrie, vinrent chercher en Suede un asyle que la Reine leur accorda avec les honneurs dûs à leur rang & à leur naissance. Radzié-

jowski attribuoit l'origine de ses malheurs à la passion que sa femme avoit inspirée au Roi; mais c'étoit l'ambition de ce Polonois & ses intelligences avec les Cosaques, ennemis de l'Etat, qui lui avoient attiré l'indignation de son Souverain. Il devint, sous le regne de Charles Gustave, Général d'une armée contre ses compatriotes. Cet homme, d'un esprit inquiet & d'un mauvais cœur, fut convaincu de trahison envers son bienfaicteur même; le Roi de Suede le fit charger de fers, & le laissa en prison tout le tems de son regne. Radziéjowski retourna, après bien des malheurs, dans sa Patrie, & fut envoyé en qualité d'Ambassadeur en Turquie, où il mourut. Le Comte Ulfeld étoit plus coupable encore, & fut plus malheureux.

La Suede étoit devenue une des

Puiſſances les plus formidables de l'Europe. Toutes les Nations s'empreſſoient de s'appuyer de ſon alliance. La Pologne, trop imprudente, ayant voulu renouveller ſes prétentions ſur la Couronne de Suede, tant de fois conteſtées & tant de fois abandonnées, Chriſtine répondit aux Ambaſſadeurs de cette Nation, que, » puiſque les Traités & les décrets » les plus ſolemnels ne leur paroiſ- » ſoient point des titres ſuffiſans ; le » Prince Charles Guſtave leur prou- » veroit inceſſamment, par le témoi- » gnage de trente mille hommes, » qu'il avoit le droit le plus incon- » teſtable ſur la Couronne qu'elle » étoit prête de lui céder. » Ce qui arriva en effet par les conquêtes rapides que ce Prince fit ſur les Polonois dans les premieres années de ſon regne ; & ces différends furent enfin

terminés par le Traité de paix d'Oliva en 1660. Le Danemark, la Hollande, la France, l'Angleterre envoyerent en même tems des Ambassadeurs en Suede, pour ménager leurs intérêts dans cette Cour. L'Angleterre venoit de donner le spectacle affreux d'un Roi détrôné, proscrit, condamné à mort, & exécuté sur un échafaud par ses propres Sujets. L'artisan de cette odieuse révolution, Cromwel, en prenant le titre de *Protecteur* de sa Nation, l'opprimoit, renversoit ses loix fondamentales, avilissoit le Parlement, & gouvernoit en despote un Peuple qui se disoit libre, & qui trembloit sous la main de ce tyran. Cromwel, tout-puissant en Angleterre, envoya ses Ambassadeurs dans toutes les Cours de l'Europe: il eut la satisfaction de voir les Souverains traiter avec lui, & recon-

noître les titres & l'autorité qu'il avoit usurpés. Christine fut une des premieres à faire alliance avec le Protecteur, consultant en cela le bien de sa nation. Elle écrivit à Charles II, Roi d'Angleterre, qui s'étoit réfugié en France, & qui demandoit son appui : » C'est l'injure du tems qui rend vos » maux incurables, & je m'estime » malheureuse de n'y pouvoir apporter » aucun remede. Vous aurez sans » doute la bonté de souffrir que vos » amis aient soin de leurs intérêts, » lorsqu'ils se jugent inutiles aux vô» tres. » Son exemple fut imité par les principales Puissances.

Le Comte Montécuculi, Ambassadeur de l'Empire, & Pimentelli, Ambassadeur d'Espagne, étoient alors dans le plus grand crédit. Ce dernier fit agir la Reine auprès des Electeurs, & parvint à faire déclarer Roi des

Romains le fils de l'Empereur Ferdinand III. Montécuculi fut honoré par Christine de l'Ordre d'*Amarante*, que cette Souveraine venoit d'établir après une fête galante, où la Cour représentoit l'Olympe, & dans laquelle Christine prit le nom d'*Amarante* ou d'immortelle. La Reine s'étant assise sur un trône, fit approcher les Chevaliers & Chevalieres qui furent destinés à recevoir cet Ordre; elle leur fit prêter serment, & leur donna ensuite un manteau d'armoisin, avec la marque de l'Ordre, enrichie d'or & de pierreries. C'étoit un chiffre brodé en or, orné de diamans, figurant deux A renversés l'un dans l'autre, au milieu d'une couronne de lauriers, entourée d'un ruban sur lequel étoit écrit *Dolce nella memoria.* Les Chevaliers porterent aussi au cou la marque de l'Ordre, enrichie de diamans, & suf-

pendue à un ruban cramoisi. Un des principaux engagemens que les Chevaliers contracterent fut de ne point se marier, s'ils étoient garçons; & ceux qui étoient mariés firent serment de ne pas prendre de femme, s'ils devenoient veufs.

Christine ne supportoit plus qu'avec peine le poids de la Couronne, depuis le moment qu'elle avoit résolu de la quitter. Elle desiroit la vie privée comme un état libre qui pouvoit seul la rendre heureuse. Les affaires du Gouvernement la fatiguoient par leur uniformité. Elle s'écrioit, en voyant venir ses Ministres : *Eh! n'entendrai-je donc toujours que la même chose?* Une autre fois, comme elle apperçut deux de ses Secrétaires qui lui apportoient des dépêches à signer, elle dit au Prince héréditaire avec qui elle conversoit : *Quand me débarrasserez-vous de*

1654.

ces gens-là ? ils ſont pour moi le diable. Son eſprit accoutumé à parcourir toute l'étendue des Sciences, ou à voltiger ſur les fleurs de la Littérature, ne s'occupoit des ſoins de l'adminiſtration qu'avec dedain & qu'avec ennui. Elle étoit plus touchée des embarras & des inquiétudes inſéparables de la Royauté, qu'elle n'étoit ſenſible aux honneurs qui l'accompagnent. Son propre pays lui paroiſſoit un ſéjour triſte & un climat trop rigoureux, pour ſervir d'aſyle aux Beaux Arts. Elle vouloit vivre pour elle-même, loin des affaires & des viciſſitudes de la fortune, dans une contrée délicieuſe. A ce dégoût naturel ſe joignoient encore des raiſons de politique & même de néceſſité. La gloire du regne de Chriſtine étoit à ſon comble ; elle ne pouvoit plus l'augmenter, au contraire tout lui annonçoit une

décadence prochaine. Ses finances étoient épuisées ; la Nation desiroit un Roi, & elle ne vouloit point se marier, ni partager son pouvoir. Les différens Ordres de l'Etat faisoient toujours effort pour s'aggrandir aux dépens de l'autorité souveraine. Les Nations ennemies ou rivales de la Suede vouloient encore reprendre les armes. Elle étoit d'ailleurs dans le sentiment que les femmes ne devroient jamais régner. » J'en suis si persua-
» dée [dit-elle dans les Mémoires
» de sa vie] que j'aurois ôté le droit
» de succession au trône à mes filles,
» si je me fusse mariée : car j'au-
» rois sans doute plus aimé mon
» Royaume que mes enfans ; & c'est
» le trahir que de permettre que la
» couronne passe aux filles. Je dois
» être crue, d'autant plus que je parle
» contre mon propre intérêt. Mais je

» fais profeſſion de dire la vérité à
» mes dépens . . . Il eſt preſqu'impoſ-
» ſible qu'une femme ſe puiſſe ac-
» quitter dignement des devoirs du
» trône, ſoit qu'elle gouverne pour
» elle-même ou pour ſon pupile. L'i-
» gnorance des femmes, la foibleſſe
» de leur ame, de leur corps & de
» leur eſprit, les rendent incapables
» de régner. Ma propre expérience
» m'a bien appris que le défaut du
» ſexe eſt le plus grand des défauts. »
Cependant ſon exemple & les Gouvernemens ſi célebres d'Eliſabeth en Angleterre, de Catherine en Ruſſie, & pour citer des regnes plus illuſtres qui nous ſont préſens, ceux de l'Impératrice Eliſabeth Petrowna, & de l'Impératrice Reine de Hongrie, ne dépoſent-ils point contre ces réflexions.

Enfin Chriſtine regardoit comme le

dernier degré de l'héroïſme, de quitter un trône dans l'âge de l'ambition & des paſſions, pour ſe livrer entiérement à la recherche de la vérité. M. Chanut qui avoit été le premier confident de ſon deſſein, apprenant qu'elle vouloit l'exécuter, tâcha encore de l'en détourner ; mais la Reine daigna lui expoſer les motifs qui l'affermiſſoient dans ſa réſolution. Elle lui écrivit la lettre ſuivante, qu'on peut regarder comme un Manifeſte, où cette Reine épanche ſon ame, & où elle donne la juſtification de ſa conduite. C'eſt un morceau trop curieux & trop important pour en rien retrancher ici.

» Je vous ai rendu compte autrefois, » dit-elle, des raiſons qui m'ont obli- » gée de perſévérer dans le deſſein » de mon abdication. Vous ſavez que » cette fantaiſie m'a beaucoup occu- » pée, & que ce n'eſt qu'après y avoir

» réfléchi huit ans, que je me ſuis
» réſolue de l'exécuter. Il y en a pour
» le moins cinq que je vous ai com-
» muniqué cette réſolution, & je vis
» alors que c'étoit votre pure affec-
» tion & l'intérêt ſeul que vous pre-
» niez en ma fortune, qui vous obli-
» gerent à me réſiſter, malgré les rai-
» ſons que vous ne pouviez condam-
» ner, quelque peine que vous priſ-
» ſiez pour m'en diſſuader. J'avois
» plaiſir de voir que vous ne trou-
» viez rien dans cette penſée qui fût
» indigne de moi. Vous ſavez ce que
» je vous ai dit ſur ce ſujet la der-
» niere fois que j'eus la ſatisfaction
» de vous entretenir. Dans l'eſpace
» d'un ſi long tems, tous les incidens
» ne m'ont jamais fait changer. J'ai
» réglé toutes mes actions ſur ce
» but, & je les ai conduites à cette
» fin, ſans balancer à cette heure que
» je

» je suis près d'achever mon rôle, pour
» me retirer derriere le théatre. Il
» est mal aisé que ce qu'il y a de fort,
» de mâle, de vigoureux, puisse plai-
» re. Je permets à chacun d'en juger
» selon son génie. Je ne puis ôter
» cette liberté, & je ne le voudrois
» pas même, quand il seroit en mon
» pouvoir. Je sais qu'il y en aura peu
» qui me jugeront favorablement, &
» je m'assure que vous serez de ce
» nombre. Le reste des hommes igno-
» re mes raisons, & connoît peu ou
» mal mon caractere & mon humeur,
» puisque je ne me suis jamais décla-
» rée à personne qu'à vous & à un au-
» tre ami, qui a l'ame assez grande &
» belle pour en juger de même que
» vous. *Sufficit unus, sufficit nullus.*
» Je méprise le reste, & je ferois
» honneur à celui de la troupe que j'es-
» timerois assez ridicule pour m'en

» divertir. Ceux qui examineront » cette action ſelon les maximes com» munes des hommes, la blâmeront » ſans doute : mais je ne prendrai ja» mais la peine de faire mon apolo» gie ; & dans le grand loiſir que je » me prépare, je ne ſerai jamais aſſez » oiſive pour me ſouvenir d'eux. Je » l'emploierai à examiner ma vie paſ» ſée, & à corriger mes erreurs, ſans » m'en étonner, ni m'en repentir. » Que je goûterai de charmes à me » ſouvenir avec joie d'avoir fait du » bien aux hommes, & d'avoir puni » ſans pitié ceux qui le méritoient ! » J'aurai la douce conſolation de n'a» voir rendu perſonne criminel, qui » ne le fût, & d'avoir épargné ceux » même qui l'étoient. J'ai préféré le » ſalut de l'Etat à toute autre conſi» dération ; j'ai tout ſacrifié à ſes in» térêts, & je n'ai rien à me reprocher

» dans mon administration. J'ai pos-
» sédé sans ambition & sans faste ; je
» quitte tout avec facilité & sans re-
» gret. Après cela, ne craignez pas
» pour moi. Je suis en sûreté, & mon
» bonheur n'est pas au pouvoir de la
» fortune. Je suis & serai heureuse,
» quoi qu'il puisse arriver. »

Sum tamen, ô Superi, felix ; nullique potestas
Hoc auferre Deo.

Lucain.

» Oui, je le suis plus que personne,
» & je le serai toujours ; je n'appré-
» hende point cette Providence dont
» vous me parlez. *Omina sunt propi-*
» *tia.* Soit qu'elle veuille prendre la
» peine de régler mes affaires, je me
» soumets aveuglément à ses volon-
» tés ; soit qu'elle me laisse la con-
» duite de moi-même, j'emploierai
» ce qu'elle m'a donné de facultés
» dans l'ame & dans l'entendement,

» pour me rendre heureuse; & je le
» serai toujours, tant que je serai per-
» suadée que je ne dois rien crain-
» dre, ni des hommes, ni de Dieu.
» J'emploierai ce qui me reste de vie
» à me familiariser avec ces pensées,
» à me fortifier l'ame, & à regarder
» du port le tourment de ceux qui
» sont agités dans la vie par les ora-
» ges qu'on essuie, faute d'avoir ap-
» pliqué l'esprit à ces vérités. Mon
» état est digne d'envie, & toute la
» terre seroit jalouse de mon bon-
» heur, s'il lui étoit entierement
» connu. Vous m'aimez pourtant as-
» sez pour ne me l'envier pas; &
» je le mérite, puisque j'ai l'ingé-
» nuité de confesser que je tiens une
» partie de ces sentimens de vous;
» je les ai pris dans vos entretiens,
» & j'espere de les cultiver un jour
» avec vous dans mon loisir. Je m'as-

» ſure que vous ne me manquerez
» pas de parole, & que vous ne ceſ-
» ſerez, dans ce changement, d'être
» mon ami, puiſque je ne quitte
» rien de ce qui eſt digne de votre eſ-
» time. Je vous conſerverai, en quel-
» qu'état que je ſois, mon amitié ; &
» vous verrez qu'aucun changement
» ne peut ſurvenir qui puiſſe altérer
» les ſentimens dont je fais gloire. »

Chriſtine avoit des ménagemens à garder vis-à-vis du Sénat, afin de ne point éprouver d'oppoſition dans le deſſein, qu'elle méditoit en abdiquant, de ſe faire aſſigner des revenus conſidérables ſur des pays dont elle vouloit encore retenir la ſouveraineté, quoiqu'elle ſe retirât hors du Royaume. C'eſt pourquoi, avant que de rien déclarer de ſon projet, elle augmenta le nombre des Sénateurs, & éleva en dignité ceux qu'elle con-

noiſſoit dévoués à ſes intérêts ; elle fit transporter à Gothenbourg ſa bibliotheque, ſes tableaux, ſes ſtatues, & tout ce que ſon goût pour les Arts lui avoit fait raſſembler à grands frais, de toutes les contrées du monde. Les Suédois ne ſe virent point ſans chagrin, dépouiller de ces richeſſes de l'induſtrie, pour leſquelles celles de l'Etat avoient été épuiſées ; mais ils n'oſerent réſiſter à ſes intentions, dans la crainte d'irriter cette Reine, qu'ils aimoient & qu'ils craignoient de perdre. Cependant Chriſtine fit aſſembler les Sénateurs dans la ville d'Upſal, elle vint au milieu de l'aſſemblée, & déclara qu'elle vouloit convoquer les Etats Généraux, pour conſommer enfin le projet irrévocable qu'elle avoit formé depuis pluſieurs années, d'abdiquer la Couronne, & de la remettre au Prince

Charles Gustave. Elle ajouta que ce n'étoit point une affaire qu'elle mettoit en délibération, & qu'elle leur ordonnoit, comme leur Reine, d'obéir, & de ne point lui faire de représentations à cet égard. Le Sénat fit, malgré ses ordres, de nouvelles instances, & députa plusieurs fois, auprès d'elle, pour la supplier de ne point abandonner un peuple dont elle avoit fait, durant son regne, les délices & la gloire. Oxenstiern vint aussi lui présenter au nom de tous les Ordres de l'Etat, un Mémoire où il pesa les raisons qui devoient l'engager à ne point descendre du trône; & il osa lui prédire qu'elle regretteroit un jour, mais lorsqu'il ne seroit plus tems, de s'être dépouillée de la Souveraineté. Charles Gustave unit pareillement sa voix à celle de toute la Nation, représentant à cette Reine

qu'elle étoit comptable envers la Patrie des talens & des qualités éminentes dont elle étoit douée pour le bonheur de son peuple, & que ce seroit un crime à elle de les renfermer dans le cercle étroit de la vie privée. Christine, pour toute réponse, pressa encore plus vivement l'éxécution de son dessein ; elle traita avec le Prince Charles Gustave, des conditions qu'elle vouloit mettre à sa retraite ; elle demandoit deux cens quarante mille rixdales de revenu, assignées sur des fonds qui ne pourroient être aliénés. Elle desiroit d'avoir des terres en pleine souveraineté, avec liberté de les engager & de les vendre, pourvu que ce fût à des Suédois. Elle vouloit faire substituer la Couronne, en cas que le Prince Palatin mourût sans enfans, au Comte de Tott, son favori, courtisan aima-

ble, qui tiroit son origine d'Eric XIV, Roi de Suede. Elle tenta de lui conférer la qualité de Duc, & proposa en même tems d'honorer de cette dignité le Comte de Brahé, premier Sénateur, & le Grand Chancelier Axel Oxenstiern. Mais ces deux derniers comprirent bien que la Reine vouloit, en les associant à son favori, colorer & cimenter d'autant plus l'agrandissement du Comte de Tott. Ils refuserent d'accepter un titre qui n'avoit été donné en Suede, qu'aux fils de Roi, & qui deviendroit onéreux à la Nation. » C'est, dirent-ils, à nos vertus & à nos services de nous élever au-dessus des autres citoyens; voilà les seuls honneurs que nous ambitionnons pour nous & pour nos descendans. »

Christine se rendit à Nicoping, pour prendre congé de la Reine sa

mere. Elle fit venir le Prince de Suede, & en sa présence, & devant les personnes de sa Cour, elle lui dit : » Je » vais me démettre de mon Gouver» nement ; mais consolez-vous : si » vous perdez une fille, vous re» couvrez un fils qui sera Roi, & » qui aura pour vous tout le respect » & tous les soins que vous pouvez » desirer. » Elle fit ses adieux avec fermeté ; mais la Reine Mere fondit en larmes, & les témoins de ce spectacle attendrissant partagerent sa douleur.

Cependant le terme annoncé pour la Diete, étoit arrivé, les Etats s'assemblerent dans la ville d'Upsal le 21 de Mai. Les Ambassadeurs & les Ministres Etrangers y furent invités. La Reine vint elle-même haranguer l'Assemblée ; elle lui dit : » Il y a dix » ans que je gouverne, j'ai tout fa-

» crifié aux intérêts de la Nation, je
» n'ai épargné ni ſoins, ni veilles,
» pour lui procurer le repos dont elle
» jouit au-dedans & au-dehors du
» Royaume. Je demande pour toute
» reconnoiſſance de mes travaux, vo-
» tre conſentement à mon abdication;
» je l'ai abſolument réſolue, & nulle
» conſidération, nulle puiſſance ne
» pourront m'en détourner. Le Prin-
» ce, que vous avez déja reconnu
» pour mon ſucceſſeur, eſt digne du
» trône par ſes qualités & par ſa ca-
» pacité. C'eſt à un tel Roi qu'il ap-
» partient de gouverner la Suede
» guerriere; je ſuis aſſez généreuſe,
» pour faire ce préſent à ma Patrie;
» & elle doit mettre au-deſſus de tous
» mes ſervices le ſacrifice que je lui
» fais en ce moment ». La Reine fit
remettre à chacun des Ordres du
Royaume un écrit qui renfermoit dans

le plus grand détail les motifs de son abdication. Les Etats voulurent insister pour la faire changer de résolution; mais Christine répondit: *Quand vous auriez encore une Couronne à me présenter, je ne continuerai pas mon administration au-delà du tems que j'ai fixé.* Il fallut donc consentir qu'elle résignât le sceptre au Prince Charles Gustave: on lui céda, à titre d'appanage les Isles d'Oelande, de Gothlande & d'Oesel, Wollin, Usedom, la ville & le Château de Wolgast, avec plusieurs terres en Poméranie, & dans le Mecklembourg; ce qui tout ensemble pouvoit produire deux cens quarante mille rixdales de revenu; on ne consentit point à lui accorder la souveraineté de ces pays, parcequ'il étoit contre l'intérêt de l'Etat, que Christine pût un jour en donner la possession à des étrangers.

Le Sénat demandoit que la Reine fût tenue de fixer son séjour en Suede; mais le Prince Charles Gustave re-présenta qu'elle achetoit sa liberté à un trop haut prix, pour être gênée : il étoit d'ailleurs de l'intérêt du nou-veau Roi & de la Suede, que Chris-tine s'éloignât, afin qu'elle ne fût point à portée de se faire un parti, & d'exciter des troubles, si jamais elle devenoit mécontente du Gouver-nement, ou qu'elle voulût remonter sur le trône. Christine, sur le point d'abdiquer, fit un coup d'autorité qui étonna la Suede. Elle donna ordre au Résident de Portugal de sortir de ses Etats, traitant le Duc de Bragance, dont il étoit le ministre, d'usurpateur d'un Royaume qui appartenoit à Phi-lippe IV, Roi d'Espagne. La Reine n'avoit communiqué cette affaire à aucun des Sénateurs. Cependant,

ayant admis à ſon Couronnement les Miniſtres de Portugal, ayant même contracté alliance avec Jean IV, Roi de cette contrée; il ſembloit qu'elle ne pouvoit aller contre ſon propre témoignage. Le Prince Charles & les Sénateurs firent dire ſecrétement au Réſident de Portugal, de demeurer à Stokholm, & qu'on lui donneroit toute ſatisfaction, après que Chriſtine auroit abdiqué. Cette Souveraine avoit cherché à plaire par cette action au Roi d'Eſpagne, ayant pris d'abord la réſolution d'aller demeurer dans ſes Etats de Flandres. Enfin le jour tant deſiré de Chriſtine, & ſi appréhendé de toute la Suede, le jour de l'abdication arriva le 16 Juin 1654. La Reine entra vers les ſept heures du matin, au Sénat, avec le Prince héréditaire; elle fit lire l'acte de ſa démiſſion, & le ſigna. Elle renonça

pour toujours, tant pour elle, que pour sa postérité, à ses droits sur la couronne de Suede, & les céda avec toutes ses prétentions au Prince Charles Gustave, son cousin; elle l'établit son successeur, à condition qu'il la maintiendroit, sa vie durant, dans la possession des terres qui lui étoient données à titre d'appanage: elle stipua qu'elle pourroit, quant à ce qui concernoit sa personne, faire tout ce que bon lui sembleroit, sans être obligée à aucun acte de sujetion ni d'obéissance, & sans être tenue de rendre compte qu'à Dieu seul, tant de ses actions & de sa conduite passée, que de ce qu'elle pourroit entreprendre après son abdication; promettant néanmoins qu'elle ne feroit jamais rien qui pût être préjudiciable au bien de l'Etat. Enfin elle se réserva plein pouvoir & une entiere jurisdic-

tion ſur ſes Commençaux & ſur les domeſtiques de ſa maiſon. Le Prince héréditaire aſſura en particulier à Chriſtine la poſſeſſion & la jouiſſance du revenu de toutes les terres qu'elle s'étoit réſervées. Il s'engagea à la maintenir dans tous ſes droits, & proteſta qu'il ne ceſſeroit de reconnoître toute ſa vie ſes bienfaits, & d'avoir en vue ſes intérêts.

Après la lecture & la ſignature de ces actes, les Grands Officiers de Suede revêtirent Chriſtine de ſes habits royaux, & lui mirent la couronne ſur la tête. Elle prit en ſa main droite le ſceptre, & en ſa main gauche le globe d'or : le Grand Maréchal & le Grand Tréſorier porterent devant elle l'épée & la clef d'or. La Reine s'avança avec cette pompe de la Souveraineté, dans a grande ſalle du Château, où tous es Ordres du Royaume, les Miniſ-

tres des Princes Etrangers & les Dames de la Cour étoient assemblés. Elle monta sur une estrade élevée de trois degrés, & s'assit sur un siege d'argent massif. Son Grand Chambellan & son Capitaine des Gardes étoient derriere elle ; le Prince héréditaire étoit assis sur un fauteuil, à la droite du trône, mais hors de l'estrade.

Tout étant ainsi disposé, un Sénateur lut à haute voix la démission par laquelle Christine abdiquoit la Couronne, & déchargeoit les peuples du serment de fidélité envers elle. Il remit cet acte au Prince Charles Gustave. Ensuite le même Sénateur fit lecture de l'engagement par lequel le Prince s'obligeoit de maintenir Christine dans la possession des droits & des revenus qu'elle s'étoit réservés, & il porta cet acte à la Reine.

Alors les Grands Officiers du Royaume s'approcherent du trône, pour recevoir de Chriſtine les ornemens royaux, & les dépoſerent ſur une table qui étoit à main gauche & hors de l'eſtrade. On obſerva que le Comte Pierre Brahé, Drotſet de Suede, ne voulut point enlever la couronne de deſſus la tête de la Reine, & qu'elle fut obligée de l'ôter elle-même. Quand ces cérémonies furent achevées, Chriſtine, en deshabillé de ſatin blanc, s'avança ſur le bord du trône, & parla, durant une demi-heure, avec autant d'éloquence que de fermeté. Elle rappella tous les événemens de ſon regne, elle traça le plan de ſon adminiſtration dans les tems les plus difficiles, & fit valoir avec beaucoup d'art les ſoins & les travaux qu'elle avoit employés pour la gloire & le bonheur de la Nation. Elle n'omit

point les obligations que la Suede avoit eues au feu Roi Gustave Adolphe, son pere, & elle s'étendit beaucoup sur les qualités du Prince, son successeur, qui promettoit à la Nation un regne aussi heureux que florissant. Une partie des spectateurs fut attendrie jusqu'aux larmes à la vue d'une Reine, qui leur paroissoit plus que jamais digne du trône qu'elle quittoit avec tant de constance à la fleur de son âge. Plusieurs se jetterent sur son manteau royal, & le déchirerent, voulant conserver quelque chose de cette Souveraine bien-aimée. Le Grand Chancelier Oxenstiern refusa de faire aucune des fonctions de sa place, afin de ne point paroître approuver l'abdication de Christine. » Je me suis » obligé par serment, dit ce Ministre, envers Gustave Adolphe, mon » Roi, à faire passer & à maintenir

» la couronne ſur la tête de Chriſ-
» tine ſa fille : ce ſeroit un crime &
» une trahiſon de ma part de concou-
» rir en aucune façon à un acte qui
» doit l'exclure de la Royauté. » Le Sénateur Schering Roſenhave le repréſenta dans cette cérémonie ; il harangua la Reine au nom des Etats, & lorſqu'il eut ceſſé de parler, Chriſtine deſcendit de ſon trône, & préſenta ſa main à baiſer aux Chefs des quatre Ordres. Le Lord Whitelock, Ambaſſadeur d'Angleterre, qui étoit préſent aux cérémonies de l'abdication, rapporte que, quand le Land-Maréchal & les Orateurs des trois premiers Ordres eurent achevé leur diſcours, l'Orateur des Payſans s'approcha, ſans prononcer un ſeul mot, prit la main de la Reine, la ſecoua, & la tenant à genoux, la baiſa trois à quatre fois, pleurant & eſſuyant ſes

larmes avec son mouchoir. Puis il se releva, & tournant le dos à la Reine, il se retira aussi brusquement qu'il étoit venu. » Pouvoit-il, dit cet Ambassadeur, exprimer plus naïvement, plus franchement, son affection & l'amour de ceux qu'il représentoit! C'étoit en effet, ajoute le Lord Whitelock, une scene touchante, étrange, unique, de voir la premiere Dame de la Nation, une jeune Dame au milieu de personnages aussi nobles & aussi graves, assemblés au nombre de plus de mille, de l'entendre parler avec tant de grace, & leur faire une proposition de cette nature. »

La Reine, après avoir entendu les Orateurs de tous les Ordres, s'avança du côté du Prince son successeur, & lui adressa un discours majestueux & pathétique, auquel Charles Gustave

répondit qu'il ne cesseroit d'être pénétré de la plus vive reconnoissance & qu'il n'oublieroit jamais le respect & les soins auxquels il étoit engagé par devoir & par inclination envers elle & les siens. Ce Prince harangua aussi le Sénat & les différens Ordres du Royaume, & reçut d'eux les assurances de leur fidélité & de leur obéissance. Gustave, suivant une remarque de Christine, reçut à genoux la couronne des mains de la Reine, & ne la porta jamais en sa présence.

Christine ordonna que le jour de son abdication fût célébré comme une fête publique. Elle fit rendre la liberté aux prisonniers & même aux criminels condamnés à mort. Le Prince Charles Gustave fut le même jour couronné & proclamé Roi de Suede. Il fit, en conséquence de son avéne-

ment, frapper une médaille dans laquelle il paroît assis, recevant la couronne de Christine, qui est représentée debout, & le nom de Dieu est tracé au milieu d'un cercle de rayons. La légende est *à Deo & Christinâ.* » Je » tiens la couronne de Dieu & de » Christine ». Cette médaille déplut aux Etats, qui prétendirent avoir nommé le nouveau Roi de leur propre mouvement & par un choix entierement libre, ayant seuls le droit d'élection. Christine se hâta de jouir de la liberté qu'elle avoit achetée par la perte d'une couronne. Elle partit après un grand festin, entre onze heures & minuit, de Stockholm, pour se rendre à Upsal; elle ne voulut pas même rester dans cette derniere ville, aussi-tôt après son abdication; & comme un de ses Officiers la prioit de ne point se presser, elle répondit;

» Mon rôle est joué, je ne veux point
» voir un autre régner en des lieux
» où j'étois Souveraine. »

Cependant elle avoit à ménager le peuple qui vouloit la retenir en Suede, & qui craignoit de voir transporter en d'autres pays ses richesses & ses revenus. C'est pourquoi elle prit une maison à Stockholm, & parut vouloir y faire sa résidence ; elle ne s'y arrêta que cinq jours. Une maladie qu'elle prétexta, & pour laquelle elle se fit ordonner les eaux de Spa, lui donna un motif pour sortir du Royaume. On croyoit qu'elle vouloit aller en Allemagne par mer. Le Roi fit armer à Calmar douze vaisseaux de guerre pour l'escorter ; mais cette Princesse, qui avoit d'autres desseins, s'excusa sur l'inconstance des vents, & se rendit à Halmstadt, dans la province de Hallandie ; elle séjourna quatre

tre jours en cet endroit. Christine passa ensuite à Collen. Ce fut là qu'elle fit sa métamorphose, & dit en riant; *Je veux devenir homme.* Elle renvoya aussi-tôt ses femmes, & ne retint à son service que quatre Gentilshommes, les Comtes Dohna & Steinberg, le Baron Soop, avec un autre Seigneur, qui tous ignoroient où ils alloient. Elle quitta les habits de son sexe, s'habilla en jeune Seigneur, & prit le nom de fils du Comte de Dohna, pour voyager avec plus de liberté. Quand elle fut arrivée sur la frontiere de Suede, à un petit ruisseau qui séparoit alors ce Royaume du Danemarck, elle descendit de voiture, & sautant de l'autre côté, elle s'écria dans un transport de joie; *Enfin me voilà libre & hors de Suede, où j'espere ne retourner jamais.* Quelque précaution que prît Christine pour n'être

point connue, la renommée excitée par la singularité de son caractere & de ses actions, la précédoit & l'annonçoit. La Reine de Danemarck, sachant que la fille de Gustave, qui fuyoit avec tant d'ardeur un trône & sa patrie, étoit dans ses Etats, se déguisa sous les vêtemens d'une femme du commun, pour voir une Princesse si extraordinaire. Cette Reine vint à l'hôtellerie, où l'illustre Voyageuse étoit logée, & elle eut le plaisir de l'entretenir; on rapporte même que, portant sa curiosité trop loin, elle n'eut pas lieu de s'applaudir d'une conversation dans laquelle Christine expliqua avec franchise ses sentimens sur la Cour de Danemarck. Le Roi Charles Gustave avoit chargé un de ses Officiers de conduire sa bienfaictrice jusque sur les frontieres de la Suede, & il lui fit encore offrir la cou-

ronne & ſa main ; mais Chriſtine répondit : Croit-on que je me repente déja d'être libre & toute à moi : ma liberté vaut mieux que le plus brillant eſclavage. Charles aimoit en effet la fille de Guſtave, &, ſi l'on en croit ce qu'elle écrivit elle-même longtems après ſon abdication, ce Roi dit en préſence de pluſieurs perſonnes de qualité de l'un & de l'autre ſexe : » Chriſtine m'a fait Roi, elle m'a » donné une femme, mais je ſerai » malheureux toute ma vie, puiſ- » qu'elle m'a refuſé la gloire de la » poſſéder. Rien ne peut me conſo- » ler. » Cette Princeſſe s'empreſſa de donner elle-même la nouvelle de ſon abdication au Prince de Condé. C'étoit un acte d'héroïſme, par lequel elle prétendoit mériter d'autant plus l'admiration de ſon héros. » Je mets, » lui manda cette Princeſſe, toute

» ma gloire à votre approbation, &
» je me tiens autant honorée par vo-
» tre estime que par la couronne que
» j'ai portée ; si, après l'avoir don-
» née, vous ne m'en jugez pas moins
» digne, j'avouerai que le repos que
» j'ai tant souhaité, me coûte cher ;
» mais je ne me repentirai point de
» l'avoir acheté à ce prix, & je ne
» ternirai jamais par un lâche repen-
» tir, une action qui m'a semblé si
» belle. »

Christine, avant que de quitter la couronne, avoit envoyé son portrait à l'Académie Françoise : elle écrivit à cette illustre Compagnie pour la remercier de l'accueil fait à son présent; elle ajouta » J'ai toujours eu pour
» vous une estime particuliere, par-
» ceque j'en ai toujours eu pour la
» vertu ; & je ne doute point que
» vous ne m'aimiez dans la solitude,

» comme vous m'avez aimée sur le
» trône. Les Belles Lettres que je pré-
» tends y cultiver en repos & avec
» le loisir que je me réserve, m'o-
» bligent même de croire que vous
» m'y ferez part quelquefois de vos
» Ouvrages, puisqu'ils sont dignes
» de la réputation où vous êtes, &
» qu'ils sont presque tous écrits dans
» votre Langue, qui sera la princi-
» pale de mon désert. »

Elle envoya au célebre Gassendi une médaille pendante à une chaîne d'or, & lui assura une pension annuelle : elle faisoit sa plus chere occupation d'honorer le mérite & d'encourager les talens.

L'abdication de Christine sera toujours un problême difficile à résoudre. Il est en effet unique & bien étonnant de voir une jeune Reine adorée de son peuple, admirée de toutes les Na-

tions, tenir avec ſageſſe les rênes du Gouvernement, préſider aſſiduement à la tête de ſon Conſeil, faire briller toutes les qualités d'un Miniſtre conſommé dans les affaires; de la voir ornée des lauriers de la victoire, triomphante de tous ſes ennemis, l'arbitre de la Paix, & la bienfaictrice des principales Nations de l'Europe, de la voir enfin renoncer volontairement, & malgré les inſtances réitérées de tous les Ordres de l'Etat, à un Royaume agrandi par le ſuccès de ſes armes, & embelli par ſes ſoins de l'éclat des Sciences & des Arts. Jamais la Suede n'avoit joui d'un regne auſſi heureux & auſſi beau. Cette Reine fit fleurir le commerce de mer, elle excita l'induſtrie, & réveilla le génie de ſes Sujets; elle donna aux loix une nouvelle vigueur, elle honora le mérite & la vertu, & l'on

peut dire qu'elle traça le modele d'une administration parfaite. Son esprit, exercé de bonne heure par des études profondes & difficiles, se jouoit en quelque sorte des affaires, & loin d'en être accablé, il y trouvoit une uniformité qui fut la principale cause de ses ennuis & de ses dégoûts. M. Chanut, Ambassadeur de France à la Cour de Suede, qui a été un des principaux confidents de Christine, &, comme elle s'exprime elle-même, un de ses amis, a donné le portrait de cette Reine, qui est sans doute ressemblant & dont on sera peut-être curieux de voir ici les principaux traits. » Christine étoit d'une taille au-» dessous de la médiocre; elle avoit le » front large, le nez aquilin, les yeux » grands & vifs, le regard fort doux, » une voix forte, un caractere mâle » dans la figure, & une physionomie

» qui changeoit, ſuivant les différen-
» tes affections de ſon ame ; elle ſe
» chauſſoit comme les hommes, elle
» n'aimoit point la parure, elle ſe cou-
» vroit ſouvent la tête d'un chapeau or-
» né de plumes, elle préféroit l'habit
» d'Amazone à celui de ſon ſexe. Chri-
» ſtine dormoit peu, elle aimoit beau-
» coup l'exercice, juſqu'à paſſer dix
» heures de ſuite à la chaſſe, expoſée
» à toutes les injures de l'air, ſuppor-
» tant également la pluie, le froid ou
» le chaud. Elle étoit fort adroite, &
» ſe plaiſoit beaucoup à manier un
» cheval ; ſon cœur s'élançoit vers la
» gloire qui étoit ſon élément. Elle
» avoit une très haute idée de la ver-
» tu, & elle en raiſonnoit à la maniere
» des Stoïciens. La diſcuſſion des ma-
» tieres problématiques l'amuſoit, &
» dans les matieres les plus intéreſ-
» ſantes de l'adminiſtration, comme

» dans celles de simple amusement,
» elle ne déclaroit sa pensée que lorsque les opinions de chacun étoient bien éclaircies. Elle embrassoit avec une ardeur inconcevable tous les genres de connoissances. Elle étudioit l'Histoire, & tous les jours elle lisoit quelque chose des Annales de Tacite, qu'elle appelloit *un Jeu d'échecs*, pour faire entendre que cet Auteur donne beaucoup à penser & à réfléchir. Cette Princesse disoit qu'aucun événement n'étoit capable d'altérer la tranquillité de son esprit, & que la mort même ne lui inspiroit pas plus de crainte que le sommeil. Infatigable dans le travail, elle prenoit connoissance de toutes les affaires du Gouvernement. Les Ambassadeurs & les Ministres Etrangers traitoient toujours de leurs négociations avec cette Reine,

» & elle répondoit seule, souvent sans
» se préparer, aux harangues qui lui
» étoient faites en public. »

Tant de talens pour gouverner auroient dû la fixer sur le trône, où une ame grande & généreuse peut être si utile au monde. Mais l'amour de la liberté entraînoit Christine loin de son pays. Elle arriva à Hambourg, & s'arrêta, durant quelques jours, dans la maison de Texeira, riche Juif, qui avoit été son commissionnaire & son agent. Les Magistrats des lieux de son passage vinrent la complimenter. On lui rendoit encore les hommages de la Royauté. Elle visita à Munster le college des Jésuites, elle assista au service divin, & fit présent à cette maison de cent ducats. Le bruit de son arrivée s'étant répandu parmi le peuple, la Reine sortit le lendemain de grand matin; elle continua sa route

par la Hollande, & s'arrêta à Anvers, chez un Négociant. Elle reprit, pendant ce séjour, ses habits de femme, & reçut les visites & les complimens des personnes les plus distinguées. Christine fit une entrée pompeuse à Bruxelles. L'Archiduc Leopold vint la voir avec le cérémonial dû à sa naissance & à son rang. Le Prince de Condé demanda les mêmes honneurs pour son entrevue; mais la Reine les lui refusa, & quelque desir qu'elle eût d'entretenir ce Héros, elle s'arrêta sur quelques formalités. Le Prince se glissa un jour parmi les Courtisans qui remplissoient la chambre de cette Reine. *Il faut voir*, disoit-il, *cette Princesse qui abandonne si facilement la Couronne pour laquelle nous autres nous combattons, & après laquelle nous courons tout le tems de notre vie, sans pouvoir l'atteindre*. Il vouloit la con-

templer & n'être point connu. Mais Christine fixa les yeux sur lui, le remarqua au portrait qui lui en avoit été fait, & s'empressa de l'accueillir d'une maniere distinguée. Le Prince, se voyant découvert, se retira aussitôt, & comme la Reine le reconduisoit, il lui dit: *Madame, tout ou rien*; & sortit. Ils se virent, quelques jours après, comme par occasion; ils étoient mécontens l'un de l'autre, la conversation se passa froidement. L'illustre Suédoise s'écria, en abordant le Grand Condé, » Mon cousin, qui auroit cru, » il y a dix ans, que nous nous se» rions ainsi rencontrés, loin de notre » pays.

Cependant le Clergé & les différens Ordres de Suede craignoient que la fille de Gustave n'eût dessein de se fixer dans un Royaume étranger, & même de changer de religion. Ils char-

gerent le Comte de Tott de lui faire des repréſentations au nom de toute la Nation, & d'engager cette Princeſſe à retourner dans ſa Patrie, & à ne point s'éloigner des maximes du feu Roi, ſon pere, & de celles de l'Etat. Ce Seigneur lui remit en même tems des lettres pour les Cours Etrangeres. Chriſtine dédaigna ces recommandations, diſant que ſa naiſſance & ſon nom lui étoient des paſſe-ports ſuffiſans; & quant aux inquiétudes du Sénat & du peuple, elle répondit » que le trône étoit la ſeule place où » elle pouvoit paroître en Suede, & » que la Nation lui ayant permis d'en » deſcendre, elle ne pouvoit plus lui » preſcrire de ſéjour, ni gêner ſa li- » berté. D'ailleurs, ajouta-t-elle, les » Suédois ont un Roi dont la pru- » dence & la valeur ſont les garants » d'une adminiſtration auſſi glorieuſe

» que ſage. J'ai fait le plus grand ſa-
» crifice à ma Patrie, je ne lui ſuis
» plus utile; je la prie de ne point
» troubler mes plaiſirs & mon re-
» pos. »

La Reine invita M. Chanut, Ambaſſadeur de France auprès des Etats Généraux, & Réſident à la Haye, de venir la trouver. Ce Miniſtre demanda l'agrément de ſon Roi, & obtint un paſſeport de l'Archiduc Leopold. Cette entrevue, dans laquelle Chriſtine ne cherchoit qu'à épancher ſon ame, & qu'à dévoiler à ſon ancien confident les projets qu'elle formoit pour ſa vie privée, parut aux yeux de l'Europe une démarche politique, & une négociation pour rétablir la paix entre la France & l'Eſpagne qui étoient en guerre. Les bruits que l'on prit dès-lors occaſion de répandre, ne plurent point à la Cour de France. M. Cha-

nut en eut des reproches, & il chercha à se justifier, en produisant les lettres qu'il avoit écrites à la Reine, & celles qu'il en avoit reçues. Il engagea aussi Christine à faire connoître que leur conversation avoit roulé sur des sujets particuliers, & qui lui étoient personnels. Cette Princesse, en rendant hommage à la vérité, marqua, par occasion, ses préventions pour la Cour d'Espagne, & ne ménagea point la France; ce qui indisposa cette puissance. Le Roi de Suede désavoua son procédé & ses sentimens.

Christine méditoit, depuis quelque tems, d'embrasser la Religion Catholique Romaine. Antoine Macédo, Jésuite, qui vint en Suede, à la suite de l'Ambassadeur de Portugal, fut le premier Auteur de son changement de Religion. Cette Reine, curieuse d'apprendre, desira de voir d'habiles

Théologiens, avec qui elle pût s'instruire plus particulierement. Macedo fut chargé en secret de lui faire venir de savans Missionnaires. Ce Jésuite demanda son congé à l'Ambassadeur, sous prétexte que l'air du climat étoit trop froid pour sa santé ; & comme il ne put l'obtenir, il prit la fuite. La Reine favorisa son évasion, soupçonnant quel en étoit le motif. Macedo vint à Rome, & fit députer, par le Général de son Ordre, les Peres François Malines & Paul Cassati, qui se rendirent en Suede, & mirent Christine dans la résolution d'abjurer le Protestantisme. Elle exécuta son dessein à Bruxelles, le 24 Décembre, dans le cabinet de l'Archiduc, entre les mains du Pere Guesmes, Dominicain, & en présence de plusieurs Ambassadeurs & Ministres des Princes Catholiques. Cette cérémonie,

toute religieuſe, fut ſuivie par un contraſte ſingulier de réjouiſſances & de fêtes mondaines. Le Cardinal Mazarin fit complimenter cette Princeſſe, & envoya en même tems à Bruxelles des troupes de Comediens qui repréſenterent alternativement des pieces de théatre en pluſieurs Langues. Le bal, les parties de chaſſe, les tournois ſe ſuccéderent rapidement. Il ne paroît pas que Chriſtine mît beaucoup de dévotion dans un acte qui devoit l'occuper entierement. Elle écrivit dans le même tems de Bruxelles à la Comteſſe Ebba Sparre, une des femmes qu'elle eſtimoit & qu'elle aimoit le plus. » Je
» reçois ici mille honneurs, & je
» ſuis bien avec tout le monde, ex-
» cepté le Prince de Condé, que je
» ne vois jamais qu'à la Comédie &
» au Cours. Mes occupations ſont de
» bien manger & de bien dormir,

» étudier un peu, causer, rire, voir
» les Comédies Françoises, Italien-
» nes, & passer le tems agréable-
» ment. Enfin je n'entends plus de
» sermons, je méprise tous les Ora-
» teurs ; après ce que dit Salomon,
» tout le reste n'est que sottise ; car
» chacun doit vivre content, en man-
» geant, buvant & chantant. Adieu,
» belle, souvenez-vous de votre
» Christine ».

Cette Reine pensoit fort librement sur la Religion, comme sa conduite & ses discours le prouvent assez. Les Jésuites de Louvain lui disant un jour que, quand elle seroit Catholique, on la placeroit entre les Saintes, à côté de Sainte Brigitte de Suede. « J'aime bien mieux, répondit-» elle avec vivacité, qu'on me mette » entre les sages ». Il y a lieu de croire que Christine fut principale-

ment excitée à ce changement, parcequ'elle vouloit fixer sa demeure dans des pays Catholiques, & se ménager un asyle auprès du Pape ou d'autres Souverains qui seroient portés à la dédommager des revenus que les Suédois, comme elle le prévoyoit sans doute, ne voudroient & ne pourroient même point lui continuer.

Christine écrivit au Roi de Suede pour lui rappeller ses engagemens envers elle, le priant de faire agréer aux Etats sa retraite dans les pays étrangers, comme étant utile ou du moins indifférente à la Nation. Ce fut aussi ce qu'elle tâcha de persuader au Comte de Brahé, premier Sénateur. Elle lui manda : » En l'état où » sont les choses, je crois qu'il est » de la bienséance & du bien de mon » pays que je sois absente ; & je m'i» magine qu'il est nécessaire, pour le

» commun repos de tous, que je ne
» me fasse pas voir en un lieu où j'ai
» gouverné autrefois. »

Le plaisir, l'amour des Arts, la liberté étoient les vrais motifs qui retenoient cette Princesse loin de son pays. Elle s'arrêta quelque tems à Bruxelles, où elle eut une cour nombreuse, composée de Seigneurs aimables & de Savans qui accouroient de toutes parts lui rendre hommage, comme à leur Reine. Christine invita Ménage à venir la voir, lui disant qu'elle avoit fait la plus grande partie du chemin, & qu'elle croyoit mériter sur-tout par son estime & son affection pour lui, qu'il fît les frais du voyage; mais Ménage s'en excusa. Les fêtes de Bruxelles furent interrompues par la nouvelle de la mort de la Reine Douairiere de Suede, mere de Christine. La veuve de Gus-

tave ne put voir sa fille descendre du trône de ses peres, sans en concevoir un chagrin mortel, qui empoisonna le reste de ses jours, & qui la précipita dans le tombeau. Christine se retira pendant trois semaines à la campagne. Dans le même tems mourut le Grand Chancelier Axel Oxenstiern. Sa fin fut, comme sa vie, douce & paisible. Il emporta avec lui les regrets, l'estime & la reconnoissance de sa patrie, dont il avoit été longtems l'appui, l'oracle & la gloire. Ses dernieres paroles furent pour demander des nouvelles de Christine ; il expira en disant : » Je lui ai prédit qu'elle se » repentiroit de ce qu'elle faisoit :.., » mais... C'est pourtant la fille du » Grand Gustave, »

Le moment du repentir prédit par le Grand Chancelier n'étoit pas encore arrivé. Christine jouissoit avec

transſport des premiers inſtans de ſa liberté. Elle ſe diſpoſa à faire le voyage d'Italie, méditant de faire ſon ſéjour à Rome dans le centre des Beaux-Arts, au milieu des merveilles de l'Antiquité, en un climat délicieux, où la nature ſe plaît à prodiguer ſes richeſſes. Christine étoit ſurtout attirée dans cette belle Capitale, par le Cardinal Chigi, ſon admirateur, qui venoit d'être élevé ſur le Trône Pontifical, ſous le nom d'Alexandre VII. Christine, en quittant Bruxelles, fit de magnifiques préſens à l'Archiduc Léopold & à pluſieurs Seigneurs de ſa Cour. Elle ſe mit en route avec un cortege nombreux. Lorſqu'elle paſſa par Auſbourg, on la conduiſit à l'Hôtel de Ville, & les Magiſtrats lui firent remarquer un endroit où Guſtave Adolphe s'étoit arrêté. La Reine reſta quelque tems en

ſilence, les yeux fixés, & répandit des larmes au ſouvenir de ſon pere. Elle renouvella publiquement & avec la plus grande ſolemnité, dans l'Egliſe Cathédrale d'Inſpruck, ſa profeſſion de la Religion Catholique Romaine. Le Pape lui envoya, pour recevoir ſa confeſſion, & faire les cérémonies uſitées en ſemblable occaſion, Lucas Holſtenius, Chanoine de Saint Pierre de Rome, premier Notaire Apoſtolique & Gardien de la Bibliotheque du Vatican, ſavant Hambourgeois, qui s'étoit fait Catholique depuis peu de tems. L'abjuration de Chriſtine donna encore lieu à beaucoup de fêtes publiques; & l'après-midi même de cet acte religieux, il y eut une comédie à laquelle (ſi l'on en croit la Relation peu vraiſemblable de M. Chevreau) cette Reine aſſiſta, en diſant à ceux qui l'envi-

ronnoient, » Il eſt bien juſte que l'on » me donne ce ſoir la comédie, après » vous avoir moi-même donné une » farce ce matin ». La Reine ne fut certainement pas ſi imprudente que de tourner en ridicule une action qu'elle avoit tant d'intérêt de faire regarder comme ſincere, par les avantages qu'elle en eſpéroit. Elle fit part de ſa converſion au Roi de Suede, & l'on ne peut rien lire de plus ſoumis que la lettre qu'elle écrivit alors au Pape. » J'ai montré à tout le monde, lui dit cette Reine, que j'avois abandonné avec la plus grande » joie un Royaume, où la vénération pour Votre Sainteté eſt comptée parmi les péchés irrémiſſibles; » & j'ai mis à part tout reſpect humain, pour vous faire connoître » que je préfere la gloire d'obéir à » Votre Sainteté, à celle de commander

» mander

» mander au reſte du monde.

Le Pape ne fut pas ingrat envers Chriſtine; il n'omit rien pour la récompenſer du ſacrifice qu'elle diſoit lui avoir fait. Le ſouverain Pontife ordonna des préparatifs conſidérables pour la recevoir avec tous les honneurs dûs à ſon rang. Cependant la Reine s'approchoit lentement de la Capitale d'Italie, étant arrêtée par les fêtes que ſa préſence excitoit dans tous les lieux de ſon paſſage. On lui éleva en pluſieurs endroits des arcs de triomphe, avec des inſcriptions à ſa louange. Elle fit ſon entrée dans les principales villes, à cheval & en habit d'Amazone. Son voyage fut un triomphe continuel. Chriſtine, appercevant la coupole de l'Eglise de Lorette, fit pluſieurs ſignes de dévotion, & entra à pied dans la ville. Elle entendit la Grand'Meſſe, elle

déposa ensuite sur l'autel où étoit l'image de la Sainte Vierge, une couronne & un sceptre enrichis de pierres précieuses. Le Pape envoya au-devant de la Reine deux Cardinaux Légats *à latere*, avec un cortege nombreux & une suite considérable de carrosses. Christine arriva dans Rome le 19 de Décembre, sur les sept heures du soir, à la clarté d'une quantité infinie de flambeaux, au milieu des troupes de la Ville, & d'un peuple nombreux qui faisoit retentir l'air d'acclamations. Cette entrée fut réputée, malgré son éclat, être faite *incognito*. On se préparoit à une autre, où tout le cérémonial & la pompe la plus éclatante devoient être employés. Christine alla, en arrivant, saluer le Souverain Pontife, dont, après trois inclinations, elle baisa la mule & les mains. Cette entrevue fut très courte. Le lende-

main l'illuſtre Suédoiſe ſe fit conduire par le ſavant Lucas Holſtenius, à la Bibliotheque du Vatican, où elle s'arrêta à examiner ce qu'il y avoit de plus rare & de plus précieux. Elle rendit une nouvelle viſite au Pape, & en reçut une le même jour. Cependant le tems arrêté pour l'entrée ſolemnelle arriva. Chriſtine parut ſur un cheval blanc, habillée en Amazone, avec des plumes à ſon chapeau. Elle traverſa la Ville, & ſe rendit à l'Egliſe de Saint Pierre. Toutes les troupes étoient ſous les armes; ſon paſſage étoit orné d'arcs de triomphe, de tapiſſeries, de tableaux, de guirlandes & d'emblêmes, qui faiſoient alluſion au nom & aux actions de la Reine. Des grouppes de Muſiciens étoient diſtribués d'eſpace en eſpace, & jouoient des fanfares auxquelles répondoient de fréquentes

décharges d'artillerie. Les Dames Romaines, ſuperbement parées & couvertes de diamans, étoient rangées en amphithéatre. Chriſtine ſe voyoit honorée à la maniere des anciens Triomphateurs & des Empereurs Romains. Le Pape vouloit lui faire enviſager ſa victoire ſur l'erreur, comme une conquête plus glorieuſe qu'aucune qui eût jamais été remportée ſur les Nations guerrieres. Le Haut Clergé l'attendoit à la porte de l'Egliſe, & la conduiſit devant le grand Autel, & de-là à la Chapelle du Souverain Pontife, des mains de qui cette Princeſſe reçut le Sacrement de Confirmation, joignant à ſon nom de Chriſtine celui d'*Aleſſandra*. Elle communia enſuite avec les Cardinaux Diacres.

Les jours qui ſuivirent furent autant de fêtes pendant leſquelles Chri-

ſtine reçut les plus grands honneurs. On orna ſuperbement le Palais Farneſe, qui fut deſtiné pour ſa demeure. Le Pape & les Princes Romains lui envoyerent beaucoup de magnifiques équipages, & des préſens très riches. La Reine viſita les Egliſes & les plus célebres Communautés de Rome. Elle s'arrêta à conſiderer au College Urbain *de propagandâ fide*, la fameuſe Imprimerie de vingt-deux Langues; & elle vit ſortir de ſous preſſe, en huit Langues différentes, les vœux que l'on formoit pour ſa ſanté.

Cette Princeſſe ſe livra avec une 1656.
nouvelle ardeur à ſon goût pour les Belles-Lettres, les Sciences & les Beaux-Arts. Elle invita les principaux de toutes les Académies de Rome, à s'aſſembler une fois par ſemaine, dans ſon palais. On liſoit

dans ces assemblées, des traités de morale & des pieces de poesie. Les séances se terminoient ordinairement par des concerts. Elle assista à différentes pieces dramatiques & à des opéra qui faisoient allusion aux événemens célebres de son regne, surtout au sacrifice qu'elle avoit fait de la couronne.

La conduite de Christine eut un grand nombre de Panégyristes, & encore plus de censeurs. On lui reprocha d'avoir abandonné la religion de ses peres, pour en embrasser une autre par légéreté & même par intérêt, sans paroître, dans sa nouvelle profession de foi, plus persuadée ou plus portée à suivre les engagemens de son abjuration, & à donner des signes de conversion. Son amour désordonné pour les Sciences & les Arts fut traité de foiblesse. On

lui fit un crime d'avoir renoncé au trône du Grand Gustave, & principalement au pouvoir de faire du bien, & d'être utile à sa patrie, pour aller errante & fugitive chez des Nations étrangeres, mandier en quelque sorte la protection & les bienfaits des Souverains, & s'abaisser à recevoir d'eux sa fortune & son état, lorsqu'elle étoit née leur égale. C'est acheter bien cher, disoit-on, le vain plaisir de voir les ruines de l'ancienne Rome, & les restes mutilés de l'industrie Greque & Romaine. Mais Christine étoit encore dans l'ivresse des plaisirs du changement, & dans l'admiration des merveilles que les Arts & la nature lui offroient de toutes parts. Elle étoit tous les jours occupée à visiter les Académies, les Eglises, à considérer les plus beaux édifices, à voir les collections des tableaux des grands Maî-

tres, à admirer les ſtatues antiques & les chefs-d'œuvre des Sculpteurs modernes. Elle s'arrêta à louer une *Verité*, morceau fameux du Cavalier Bernini, & s'écria pluſieurs fois, en examinant cette ſtatue, *ô la bella coſa!* Un Cardinal, qui étoit préſent, lui dit à cette occaſion » Madame, » on peut bien dire qu'aucun Souve- » rain n'aime la vérité autant que » que vous le faites paroître. *C'eſt*, répondit-elle, *que toutes les vérités ne ſont point de marbre.*

Le Cardinal Colonna fut un des plus aſſidus courtiſans de cette Reine. Il ne ſe laſſoit point de la voir & de la louer; il ne put même ſe défendre de l'aimer & de faire connoître ſa paſſion. Chriſtine tourna en ridicule ſon amant, & le Pape ordonna au Cardinal de ſe retirer, lui diſant que cette Princeſſe n'étoit pas venue à

Rome pour être ſcandaliſée. Preſque toute la cour de la Reine étoit compoſée d'Eſpagnols ; mais elle parut enſuite tourner ſon affection du côté des Italiens & des François, & choiſit parmi eux ſes Officiers. Les Eſpagnols, mécontens de cette préférence, laiſſerent éclater leur jalouſie, ils tinrent des diſcours peu reſpectueux ſur la conduite de Sa Majeſté. Chriſtine marqua ſon mécontentement, avec menace de ſe faire à elle-même ſatisfaction, ſi elle ne lui étoit pas rendue. Le Pape fut informé de toutes ces tracaſſeries, & y mit fin, en déclarant qu'il regarderoit comme des injures faites à lui-même les moindres offenſes dont la Reine pourroit ſe plaindre. On découvrit, vers ce même tems, un complot, qui menaçoit Rome d'une révolution. Les Conjurés, la plûpart Eſpagnols, ſi l'on en croit

l'Auteur de l'Eſpion Turc, vouloient mettre le feu à la ville, ſe ſaiſir de la perſonne de la Reine & de celle du Pape, & égorger l'Ambaſſadeur de Portugal. Pluſieurs des ſéditieux furent arrêtés & punis. Chriſtine eut une maladie que l'on attribua au chagrin qui fut la ſuite de ces troubles.

Le deſir de voir & d'apprendre étoit la paſſion dominante de notre célebre Amazone. Elle prit le prétexte d'une contagion qui ſe manifeſtoit à Rome, pour en ſortir & pour faire un voyage en France. Cependant la Suede étoit en guerre ouverte avec la Pologne; le Roi ſoutenoit la gloire de ſa couronne par l'éclat de ſes victoires; mais ces expéditions militaires abſorboient tous les fonds de l'État, & empêchoient que les revenus de la Reine lui fuſſent remis exactement. Le Sénat, les différents Ordres de

l'Etat, & sur-tout le Clergé déclamoient contre son absence & contre son changement de Religion. » Puisque cette Princesse renonce à nous, » devons-nous, disoient-ils, fournir à » ses dépenses ? » Christine fut obligée » d'engager ses bijoux pour 10000 ducats. Elle prit congé du Pape, reçut sa bénédiction, & partit, promettant de revenir à Rome, qu'elle regardoit comme sa nouvelle Patrie. La Reine monta à cheval, & se rendit à *Civita Vecchia*, accompagnée de plusieurs Cardinaux & d'un cortege brillant. Elle s'embarqua sur une galere que le Pape avoit fait préparer, & qui fut suivie de trois autres petits bâtimens. On ne lui permit point de s'arrêter à Gênes avec son monde, parceque le bruit s'étoit répandu que la peste étoit dans les lieux d'où elle venoit. Cette République lui fit porter des présens ma-

gnifiques. La Reine arriva à Marſeille, non ſans crainte d'être abordée par quelques galeres Turques, qui croiſoient ſur ſon paſſage. Le Duc de Guiſe, Prince magnifique & courtiſan très agréable, vint, par ordre du Roi de France, pour recevoir & accompagner cette illuſtre étrangere. La Reine fut beaucoup haranguée & magnifiquement traitée dans toutes les Villes qu'elle traverſa. Les Gouverneurs lui préſentoient les clefs, & l'on portoit au-deſſus de ſa tête un dais de parade, tandis que les Evêques, les Officiers ou les Magiſtrats lui faiſoient leurs complimens. Elle s'arrêta neuf jours à Lyon, & elle arriva le 4 de Septembre à Fontainebleau. Madame de Montpenſier, fille de Gaſton d'Orléans, frere de Louis XIII, demanda au Roi la permiſſion d'aller, quoiqu'elle fût exilée, au-

devant de la Reine de Suede. Il faut l'entendre elle-même faire le récit de son entrevue. » Je me rendis à Essone.... La Reine étoit chez Anselin, pour y voir un ballet.....
» J'avois tant oui parler de la maniere bisarre de son habillement, » que je mourois de peur de rire, » lorsque je la verrois. Comme on » cria *gare*, & que l'on me fit placer, » je l'apperçus. Elle me surprit, & » ce ne fut pas d'une maniere à me » faire rire. Elle avoit une jupe grise, » avec des dentelles d'or & d'argent, » un juste-au-corps de camelot, cou» leur de feu, avec des dentelles de » même que la jupe; au col, un » mouchoir de point de Gênes, noué » avec un ruban de couleur de feu, » une perruque blonde; & derriere » un rond, comme les femmes en por» tent, & un chapeau avec des plu-

» mes noires, qu'elle tenoit. Elle est
» blanche, a les yeux bleux; dans des
» momens, elle les a doux, & dans
» d'autres fort rudes, la bouche assez
» agréable, quoique grande, les dents
» belles, le nez grand & aquilin.
» Elle est fort petite; son juste-au-
» corps cache sa mauvaise taille: à
» tout prendre, elle me parut un joli
» petit garçon. Après le ballet, nous
» allâmes à la Comédie. Là elle me
» surprit: pour louer les endroits
» qui lui plaisoient, elle juroit Dieu,
» se couchoit dans sa chaise, jettoit
» ses jambes d'un côté & d'autre,
» les passoit sur les bras de son siege.
» Elle répétoit les vers qui lui plai-
» soient. Elle parla sur beaucoup de
» matieres; & ce qu'elle disoit, elle
» le disoit assez agréablement. Il lui
» prenoit des rêveries profondes, elle
» poussoit de grands soupirs, puis

» tout-à-coup, elle revenoit comme
» une personne qui se réveille en sur-
» saut. Elle est tout-à-fait extraordi-
» naire. Ensuite nous allâmes voir
» un feu d'artifice sur l'eau. Elle me
» tenoit par la main à ce feu, où il
» y eut des fusées qui vinrent fort
» près de nous : J'en eus peur, elle
» se moqua de moi, & me dit :
» Comment, une Demoiselle qui a
» été aux occasions, & qui a fait de
» si belles actions, a peur ? Je lui
» répondis que je n'étois brave qu'aux
» occasions, & que c'étoit assez pour
» moi. Elle disoit que la plus grande
» envie qu'elle avoit eue au monde
» étoit de se trouver à une bataille,
» & qu'elle ne seroit point contente
» que cela ne lui fût arrivé ; qu'elle
» portoit une grande envie au Prince
» de Condé de tout ce qu'il avoit
» fait. Elle me dit : C'est votre bon

» ami. Je lui répondis, oui, Ma-
» dame, & mon parent très proche.
» C'eſt le plus grand homme du
» monde, reprit-elle, on ne ſauroit
» lui ôter cela. »

Lorſque Chriſtine fut à Fontaine-
bleau, pluſieurs Dames de la Cour
vinrent la ſaluer, & s'avancerent
pour l'embraſſer. La Reine, un peu
offenſée de cette familiarité, ſe con-
tenta de dire : *Quelle fureur ont ces
Dames de me baiſer ; eſt-ce à cauſe que
je reſſemble à un homme ?*

Chriſtine reçut en France les plus
grands honneurs, tels qu'ils avoient
été rendus autrefois à l'Empereur
Charles Quint. Elle fit ſon entrée dans
la Capitale, à cheval, en habit d'A-
mazone. Une partie de la Maiſon du
Roi, la Bourgeoiſie & le Corps de
Ville, étoient ſous les armes. Plu-
ſieurs Dames & Seigneurs de la Cour

la suivoient dans des équipages superbes. Elle se rendit au milieu d'un cortege brillant & des acclamations d'un peuple immense, à l'Eglise de Notre Dame, où l'on chanta le *Te Deum*. On la fit ensuite monter dans une caleche découverte; on la conduisit au Louvre, dans l'appartement même du Roi, qui étoit orné des plus beaux meubles de la Couronne. La Reine d'Angleterre, la Noblesse, le Clergé, les Cours Souveraines, l'Université (1), l'Académie Françoise vinrent la complimenter. Christine

(1) M. Le Camus, Recteur de l'Université, composa, en l'honneur de cette Reine, un Poeme qui fut très applaudi; on remarqua principalement ces deux vers faisant allusion au séjour de cette Princesse à Rome, & à son titre de Reine des Goths.

Te satis antiquæ tenuerunt mœnia Romæ,
Ruderaque ultores orbis testantia Gothos.

répondit à toutes ces harangues avec dignité & avec esprit, sur-le-champ & sans être préparée. Plusieurs de ses réponses ont été imprimées. Un Docteur de Théologie, à la tête de sa compagnie, lui adressa son compliment en ces termes qui ont été remarqués. » Je n'ennuierai pas votre Majesté » d'un long discours. Il me suffit de » lui dire : *Suecia te Christinam fecit, Roma Christianam, faciat te Gallia Christianissimam ! Vous êtes née » Christine en Suede, vous êtes devenue » Chrétienne à Rome, puissiez-vous tenir de la France le titre de Très Chrétienne !* » C'étoit le vœu le plus flatteur à lui faire, & dont l'accomplissement auroit sans doute rempli son ambition. Mais il étoit sans vraisemblance qu'un jeune Roi de dix-neuf ans, le plus bel homme de ses Etats, conçût de l'inclination pour cette

Reine étrangere, y ayant tant de différence entr'eux pour l'âge, les mœurs, les graces de la personne, les manieres. Tous les Savans de quelque réputation avoient un très facile accès auprès de cette Reine, qui n'étoit point fâchée de faire parade avec eux de ses connoissances & de ses études. Elle adressoit la parole à chacun en particulier, & lui parloit de ses Ouvrages. M. Ménage étoit l'introducteur des personnes de quelque considération qui venoient la saluer, & il ne manquoit pas, en les présentant, d'ajouter, *C'est Monsieur un tel, homme de mérite*. Un jour la Reine, fatiguée de ces visites, dit d'un air chagrin: *Ce Monsieur Ménage-là connoît bien des gens de mérite!* Elle étoit très instruite de l'histoire de toutes les grandes familles, de leurs armes, de leurs principales actions. Les intrigues de

la Cour & celles des jeunes Seigneurs l'amusoient. Elle se plaisoit à citer dans l'occasion beaucoup de particularités secrettes & de nature à être ignorées. Elle savoit les noms des Amateurs des Arts. Quand on lui annonçoit un Seigneur, elle l'entretenoit de choses qui lui étoient personnelles. Elle rappella au Marquis de Sourdis & au Duc de Liancourt les plus beaux tableaux dont ils étoient possesseurs. Elle demanda à voir une agathe antique & de grand prix, qu'elle désigna. On l'ignoroit à la Cour, on la fit rechercher, & cette Agathe se trouva en effet à Saint Denis, où elle est encore parmi les autres richesses du Trésor. Ceux qui l'entendirent parler furent tous étonnés de son savoir. Elle sembloit n'ignorer de rien. Etant à Paris, elle visita les bibliotheques considérables, les cabinets curieux, les Egli-

ſes, les belles maiſons. Elle alloit ſouvent aux aſſemblées des Savans & des Gens de Lettres. Elle ſut qu'il y en avoit une chez M. le Duc de Guiſe, elle s'y rendit. Gilbert, Réſident de cette Reine, en France, lut une Comédie de ſa compoſition, dont les vers étoient un peu libres. Chapelain, Auteur du Poeme de la Pucelle, & alors fort en recommandation, conſulté ſur cette piece, en blâma la licence. La Reine demanda à Ménage qui avoit été préſent, ce qu'il en penſoit. Ce Savant, pour plaire à cette Princeſſe, dont il avoit pénétré le ſentiment, loua le Drame ſans aucune reſtriction. Chriſtine lui répartit : *Je ſuis bien aiſe que cette Comédie ſoit de votre goût. On peut s'en rapporter à vous. Mais pour votre Monſieur Chapelain, que c'eſt un pauvre homme ! Il voudroit que tout fût pu-*

celle! La Reine de Suede, avant que de quitter la capitale, voulut l'édifier. Elle demanda un Evêque pour se confesser. Monsieur d'Amiens se rendit dans son cabinet, elle se mit à genoux devant ce Prélat, & le regarda toujours entre les deux yeux. M. d'Amiens dit qu'elle se confessa fort bien, qu'il fut touché de ses sentimens, mais scandalisé de sa mine. Elle communia à Notre-Dame, des mains de l'Archevêque de Bourges. Elle causa tout le tems de la Messe, & fut toujours debout. La piété de cette nouvelle Catholique ne parut pas bien fervente.

La Reine se mit en chemin pour aller à Compiegne, où étoit la Cour. Le Cardinal Mazarin, premier Ministre, avoit conçu une très haute idée de cette Princesse, & étoit porté à lui procurer tous les honneurs &

tous les agrémens possibles, durant son séjour en France. Il vint à sa rencontre, & se trouva à Chantilli à l'heure de son dîner. Le Roi & Monsieur, frere du Roi, arriverent dans l'après midi, sans être attendus, & ne voulant point être connus. Ils étoient impatiens de voir cette Etrangere dont on disoit beaucoup de mal & beaucoup de bien. Ils entrerent dans la piece où étoit la Reine par une porte dérobée, & se confondirent dans la foule qui étoit autour d'elle & du Cardinal. Le premier Ministre les apperçut, & les présenta à la Reine, comme deux jeunes Seigneurs des plus qualifiés de la France. Christine avoit vu leurs portraits au Louvre, & les devina; elle dit en riant: *Oui, je les crois de bonne Maison, & nés pour porter des Couronnes.* Elle n'hésita point de les appeller l'un & l'autre *mon frere*,

en leur portant la parole. Le Cardinal Mazarin répondit qu'il étoit difficile de la tromper, & lui avoua qu'elle parloit au Roi & à Monsieur. Christine s'entretint beaucoup avec Louis XIV, & sut lui rendre sa conversation agréable. Ce Prince causa beaucoup, & avec liberté, quoiqu'il fût encore dans l'âge de la timidité. Le Roi & Monsieur retournerent le même soir à Compiegne.

Le lendemain la Reine Douairiere, le Roi & toute la Cour vinrent au-devant de Christine, & l'attendirent au Fay, belle maison du Maréchal de la Motte-Houdancourt, à trois lieues de Compiegne. Leurs Majestés, les Princes & les Dames de la plus grande considération, étoient rangés sur une terrasse élevée; toute les avenues du château étoient garnies de la Maison du Roi & d'une foule

foule de carrosses superbes. Une affluence prodigieuse de spectateurs animoit cette fête ; tout annonçoit la pompe & les plaisirs d'un état florissant. La Reine de Suede arriva, comme en triomphe, au son des trompettes & au bruit des tambours. Elle étoit accompagnée du Cardinal Mazarin & du Duc de Guise. On voyoit rarement des femmes dans sa compagnie. *Je n'aime point les hommes*, disoit-elle, *parcequ'ils sont hommes*; *mais je les aime, parcequ'ils ne sont pas femmes*. Christine descendit de carrosse ; & la Reine Douairiere s'avança pour l'aller recevoir. Le Roi lui présenta la main, & la conduisit dans l'appartement qui lui avoit été préparé. Le Roi, les deux Reines & Monsieur s'assirent à table. Christine parla beaucoup, & fit admirer la délicatesse de son esprit. Son habille-

ment ſingulier, ſa coeffure négligée, ſon air libre & décidé, ſes manieres étonnoient dans l'abord, & ne prévenoient pas en ſa faveur; mais on s'accoutumoit enſuite à la voir, on la trouvoit agréable, & la facilité & l'agrément de ſa converſation achevoient bientôt de lui concilier tous les ſuffrages. C'eſt l'impreſſion que la Reine Douairiere & Mademoiſelle de Montpenſier avouerent que cette illuſtre Etrangere avoit faite ſur elles. Chriſtine fit beaucoup de civilités & d'amitié à Mademoiſelle de Mancini, niece du Cardinal Miniſtre, ſachant combien Louis XIV l'aimoit. Elle flatta l'inclination du Roi, & l'engagea même à ne point réſiſter à ſon penchant. Elle leur diſoit : *Je veux être la confidente de vos amours; il faut vous épouſer, ſi vous vous aimez.* Ces diſcours déplurent à la Régente, &

au Cardinal, & contribuerent à faire hâter le départ de cette Reine, qui disoit trop librement sa pensée.

Cependant on chercha, pendant son séjour, à lui procurer toutes sortes d'amusemens. Elle fut conduite à la Comédie Italienne, & dit naïvement que ce spectacle lui avoit fort déplu. On lui répondit que les Comédiens avoient coutume de mieux jouer. *Il faut que cela soit*, répliqua-t-elle, *puisqu'on les garde.* Elle montra beaucoup de sensibilité à la représentation d'une Tragédie jouée par les Comédiens François ; elle laissoit éclater ses sentimens de joie & de douleur, elle jettoit de profonds soupirs, & s'abandonnoit ensuite à une rêverie si forte, que la Reine Douairiere lui parloit sans pouvoir la distraire. Il y eut de grandes chasses, dans lesquelles cette Reine se signala.

Les Officiers du Roi la servirent, & il fallut fournir à tous ses besoins, car elle étoit sans femmes, sans Officiers, sans équipages, sans argent. Elle composoit sa Cour. On l'a comparée à ces Héroïnes des Amadis, qui avoient de grandes aventures à raconter, mais dont le train & la figure annonçoient mal la noblesse de leur origine & la célébrité de leurs actions. Christine sut donner adroitement des louanges à la Reine mere, au Roi & au Cardinal. Elle répandoit l'éloge & la critique avec beaucoup de finesse. Elle n'épargnoit point dans ses discours les personnes qui l'avoient raillée en secret. Christine partit de Compiegne le 23 de Septembre, & fut reconduite à deux lieues de-là par la Reine Mere. Ces deux Princesses parurent se séparer à regret. En passant près de Senlis, Chris-

tine alla voir Ninon, cette Courtisane si célebre par sa beauté, par ses aventures galantes, & plus encore par les agrémens de son esprit, & par ses connoissances & son goût dans les Sciences, les Arts & les Belles-Lettres. La Reine s'entretint avec la Courtisane, lui donna de grands éloges, & témoigna plus d'estime qu'elle n'avoit jamais fait à aucune femme; elle lui fit des présens, & voulut même lui persuader de la suivre à Rome: mais Ninon peu intéressée, point ambitieuse, trop galante, & trop amoureuse de sa liberté, sentit tout ce qu'elle auroit eu à perdre avec cette Reine, & resista constamment à ses promesses & à ses sollicitations.

Christine quitta la France, où elle 1657.
laissa beaucoup d'admirateurs de ses connoissances, de son esprit, de l'élévation de son ame, de la franchise

de ſon caractere ; elle parut une Héroïne, la digne fille de Guſtave, & au-deſſus de la Renommée que l'éclat de ſon regne, que ſon amour pour les Sciences, que ſon déſintéreſſement lui avoient acquiſe. Mais, ſi l'on en croit Madame la Comteſſe d'Aunoy, dans ſes Mémoires, » elle ne reſſem-
» bloit en rien à une femme, elle
» n'en avoit pas même la modeſtie
» ordinaire. Elle ſe faiſoit ſervir par
» les hommes dans les heures les plus
» particulieres, elle affectoit de pa-
» roître homme dans toutes ſes ac-
» tions, elle rioit déméſurément
» quand quelque choſe la touchoit,
» elle éclatoit de même en louanges
» & en ſoupirs. Elle chantoit ſouvent
» en compagnie, & rêvoit profon-
» dément. Elle paroiſſoit inégale,
» bruſque & même libertine en ſes
» paroles, tant ſur la Religion que

» ſur les choſes de bienſéance. Elle
» ne pouvoit demeurer longtems
» dans la même place; en préſence
» du Roi, de la Reine & de toute la
» Cour, elle prenoit des poſtures peu
» décentes, elle faiſoit profeſſion de
» mépriſer toutes les femmes, à cauſe
» de leur ignorance, & prenoit plai-
» ſir de converſer avec les hommes
» ſur toutes ſortes de ſujets. »

Tous ces traits font de cette Reine un portrait ſingulier, unique, & dont on ne trouvera jamais le ſemblable dans l'Hiſtoire. Cependant tous les Souverains qui reçurent cette illuſtre voyageuſe dans leurs Etats, s'empreſſerent de lui faire l'accueil le plus brillant. Le Duc de Savoie, apprenant ſon arrivée à Turin, fit élever des trophées chargés d'emblêmes & d'inſcriptions à la gloire de cette Princeſſe. Son arrivée dans cette ville

fut un nouveau triomphe pour Chriſtine. Elle s'arrêta dans quelques villes de l'Etat Eccléſiaſtique, principalement à Péſaro, jusqu'à ce que la crainte de la peſte qui régnoit à Rome, fût entierement diſſipée. Enfin elle retourna dans cette Capitale. Elle eût ſouhaité d'avoir auprès d'elle la Comteſſe de Sparre pour témoin de ſa félicité, ſuivant l'expreſſion dont elle ſe ſert. C'eſt la femme à qui elle fut le plus conſtamment attachée par eſtime & par inclination. Toutes les lettres que la Reine lui a écrites ſont pleines de ces expreſſions que le cœur dicte. Elle loue beaucoup ſa beauté & ſon mérite, elle lui donne l'avantage ſur tout ce qu'elle a jamais vu de plus aimable au monde. La Comteſſe ne voulut jamais quitter la Suede, ſa patrie, où elle étoit aimée & dans un état brillant. Elle

connoissoit trop bien son illustre amie, pour se livrer imprudemment à son inconstance & à son genre de vie.

Les plaisirs & les honneurs dont Christine avoit joui durant son séjour en France, lui firent naître le desir d'y revenir : elle prit pour prétexte la curiosité qu'elle avoit de voir le ballet où le Roi de France devoit danser : mais on lui supposa un projet plus relevé ; on soupçonna qu'elle vouloit se rendre médiatrice entre la France & l'Espagne, & rétablir la paix par ses négociations. Loin de s'opposer à son retour, le Roi, la Reine & le Cardinal Mazarin l'engagerent à ne point le différer. Elle arriva le 15 Octobre à Fontainebleau ; elle avoit un équipage peu somptueux à son ordinaire, & une suite peu nombreuse ; son habillement étoit des plus négligés. » Je la rencontrai,

» dit Mademoiſelle de Montpenſier,
» dans un carroſſe fort vilain, avec
» le Chevalier Sentinelli, ſon Capi-
» taine des Gardes, & Monaldeſchi,
» ſon Grand Ecuyer : elle avoit une
» jupe jaune, fort vilaine, un juſte-
» au-corps fort pelé, & une coeffe. Je
» la trouvai auſſi laide, que je l'a-
» vois trouvée jolie la premiere fois
» que je l'avois vue ».

Il y eut de la rivalité & de la jalouſie entre le Capitaine des Gardes & le Grand Ecuyer de cette Reine. Monadelſchi ſe rendit coupable de trahiſon envers elle. Il tramoit en ſecret des complots dont il vouloit faire tomber tout l'odieux ſur un Officier de cette Princeſſe, qui étoit abſent : c'étoit ſans doute le Chevalier Sentinelli, qui fut en Italie : mais Chriſtine ſurprit des lettres, & fit faire des perquiſitions qui ne lui

donnerent pas lieu de douter de la perfidie de son Grand Ecuyer : elle acquit toutes les preuves nécessaires pour confondre le coupable, & le convaincre de son crime. Cependant elle dissimula encore quelque tems, & parut vis-à-vis de Monaldeschi, sans défiance & sans soupçon ; elle sembla même entrer dans les sentimens de son grand Ecuyer, & imputer le crime qui l'offensoit à l'Ecuyer absent. Monaldeschi eut l'audace de lui dire : *Madame, Votre Majesté est trahie, & vous connoissez le coupable.* La Reine lui demanda : » Quelle peine » mérite cet homme » ? *Il doit être*, répondit-il, *puni de mort sur-le-champ, & j'en serai l'exécuteur, s'il le faut.* » C'est vous-même, répliqua la Rei- » ne, qui avez prononcé son juge- » ment ; souvenez-vous-en bien ; je » vous déclare que je me ferai bien-

» tôt justice ». En effet, elle ne différa point longtems la punition du malheureux qui l'avoit offensée. Elle craignit que le criminel ne devinât son dessein, & ne lui échappât. Le 6 Novembre 1657, la Reine de Suede envoya chercher le Pere Le Bel, Supérieur du Couvent de la Trinité, à Fontainebleau. C'est le même Religieux qui a donné la relation que nous suivons en cet endroit. Christine conduisit seule ce Prêtre dans la Galerie des Cerfs, lui recommanda le secret, & après avoir reçu son serment, elle le chargea d'un paquet de papiers cachetés, sans aucune suscription. » Observez bien, dit-elle, » le tems, le jour, l'heure & le lieu » où je vous remets ce paquet. Al» lez ». Le samedi 10 du même mois, le Pere Le Bel fut encore mandé, il vint avec le paquet qui lui avoit été

confié. Un valet de pied le conduisit dans la Galerie des Cerfs, & ferma aussi-tôt la porte avec précipitation. La Reine étoit au milieu de la Galerie, & parloit à l'écart au Marquis de Monaldeschi. Trois autres personnes étoient à quelque distance. Christine, appercevant le Religieux, lui dit d'un ton de voix assez haut : *Rendez-moi le paquet de papiers.* Elle le prend, le considere quelque tems, sans dire mot, elle l'ouvre ensuite, elle développe les lettres qui y étoient renfermées, & demande au Marquis : » Connoissez-vous ces lettres ? Ré» pondez ». Le Grand Ecuyer les dénia d'une voix tremblante, & en pâlissant. Ces lettres n'étoient que des copies. Sa Majesté, voyant qu'il ne vouloit rien avouer sur ces témoignages de sa trahison, tira de sa poche les originaux écrits de la

main même de Monaldeschi ; il voulut encore s'excuser, mais les preuves étoient trop évidentes & trop complettes, il tomba à ses genoux, & demanda grace. En même tems trois hommes mirent l'épée nue à la main. A leur tête étoit le Capitaine des Gardes de la Reine, ce même Sentinelli, que le Grand Ecuyer avoit voulu perdre. Monaldeschi embrassa la robe de la Reine, & fondant en larmes, tâcha de toucher sa compassion. Christine le regarda fixement, l'écouta d'un air tranquille, puis s'approchant du Religieux : » Mon Pere, dit-elle, » voyez, & soyez témoin que je donne » à ce traître tout le tems qu'il veut, » & plus qu'il n'en sauroit desirer » d'une personne offensée, pour se » justifier, s'il le peut. »

Le Marquis remit à la Reine des papiers & quelques petites clefs

qu'elle lui demanda : elle l'entretint encore plus d'une heure; mais comme ses excuses ne la satisfaisoient point, elle se retira d'auprès de lui ; & dit, en s'en allant, au Pere Le Bel : » Je » vous laisse cet homme, disposez-» le à la mort, & ayez soin de son » ame. » En vain on la pria, on la conjura de pardonner à ce malheureux, elle fut inflexible. » Ce traître, » dit-elle, est plus criminel que ceux » qui sont condamnés à la roue ; je » lui ai communiqué mes affaires les » plus importantes & mes plus se-» crettes pensées, les biens que je lui » ai faits excedent ceux que j'aurois » pu faire à un frere, je le regardois » comme tel : je ne puis lui pardon-» ner : qu'il meure. »

Le Pere Le Bel, après avoir encore tenté vainement de l'émouvoir par les motifs de Religion, lui re-

présenta qu'elle ne devoit point se faire elle-même justice dans les Etats & dans le Palais du Roi de France; qu'elle prît garde d'offenser ce Monarque, & de passer dans le public pour injuste & cruelle; qu'enfin, si elle vouloit être vengée, il paroissoit convenable de remettre le coupable entre les mains de la Justice, & de faire instruire son procès. Christine répondit à ces raisons pressantes, qu'elle tenoit son autorité de Dieu, & que c'étoit à lui seul qu'elle en devoit compte, qu'elle étoit libre & Souveraine. » Je ne suis
» point, ajouta-t-elle, une Princesse
» réfugiée chez le Roi de France, je
» suis une Reine; & je n'irai pas sol-
» liciter contre un domestique cri-
» minel, pour le faire punir, quand
» j'ai sous les yeux toutes les preuves
» de son crime écrites & signées de
» sa propre main. Allez, remplissez

» votre miniſtere, & diſpoſez-le à la
» mort. »

La difficulté & l'éclat de ſa vengeance, dans le Palais du Souverain le plus jaloux de ſa grandeur, ne fit peut-être qu'animer Chriſtine à précipiter l'Arrêt de mort de ſon Grand Ecuyer. Le Pere Le Bel ne pouvoit s'échapper, il rentra de l'appartement de la Reine dans la Galerie des Cerfs; il vint annoncer au Marquis Monaldeſchi ſon Arrêt de mort; il le confeſſa. Cependant l'Aumônier de Chriſtine arrive; le coupable court à lui, le prend par les mains qu'il arroſe de ſes larmes, & l'engage de ſolliciter encore en ſa faveur. L'Aumônier emmene le chef des trois perſonnes commiſes pour l'exécution. Bientôt ce dernier revient ſeul, & dit au Marquis:
» Demandez pardon à Dieu; il faut
» mourir; es-tu confeſſé? En même

tems il le frappe dans l'estomac. Le Marquis repousse l'épée de sa main droite, & a trois doigts coupés. Monaldeschi avoit une cotte de mailles, qui le garantit de plusieurs coups, on lui plongea le fer dans la gorge, & il rendit la vie.

Christine témoigna du regret d'avoir été contrainte de le faire mourir. » Mais il étoit juste, dit elle, de » punir ce traître de son crime ». Elle envoya cent francs au Couvent de la Trinité; elle ordonna des prieres & un service pour le malheureux Monaldeschi, & le fit enterrer dans l'Eglise.

Cet acte d'autorité parut en France comme trop précipité & trop cruel, sur-tout de la part d'une femme. Le Roi ne fit aucune plainte, quoiqu'il en eût le sujet. On agita beaucoup alors la question, si Christine avoit

pu légitimement & de droit, se faire justice à elle-même, ayant abdiqué, & étant dans les Etats & dans le Palais d'un autre Souverain. Le pour & le contre eurent leurs défenseurs & leurs partisans; il est pourtant bien sensible que cet attentat violoit également l'autorité du Roi, le droit des Gens, & celui de la Justice & de l'humanité. On ignore quel étoit le crime de Monaldeschi. On a dit qu'il tenoit des discours injurieux à l'honneur de cette Princesse, & qu'il la trahissoit en rendant compte de ses actions & de ses desseins. On a été plus loin, on a pensé que Monaldeschi avoit eu les inclinations de Christine, & qu'il avoit piqué sa jalousie & mérité son indignation, en la sacrifiant à une autre femme, & en écrivant des lettres où cette Reine n'étoit point ménagée.

Cette ſcene ſanglante, dans une Cour où tout reſpiroit les plaiſirs & la galanterie, fit beaucoup de tort à Chriſtine. Le Roi la pria de ne point s'écarter de Fontainebleau, & l'y laiſſa quelque tems, comme dans une ſorte d'exil. La Reine de Suede fut preſque tout-à-coup délaiſſée; elle s'apperçut bien que la curioſité de la voir étoit paſſée, & que ſa préſence devenoit importune. Elle envoya Madalſchi, ſon Secrétaire, en Angleterre : elle vouloit faire un voyage dans ce Royaume; mais elle deſiroit d'y être invitée par Cromwel. Le protecteur ne parut point diſpoſé à la recevoir; il craignoit la dépenſe que cette viſite auroit pu lui cauſer. Il appréhendoit ſur-tout d'expoſer ſa conduite aux yeux perçans de cette Princeſſe qui ſe plaiſoit à dévoiler les ſecrets de la politique.

Christine se rendit à Paris, pour 1658.
être présente à un Ballet où le Roi
dansa. Elle fut logée au Louvre, dans
l'appartement du Cardinal Mazarin.
Elle comprit que son séjour ne devoit pas être long, puisque le premier Ministre se déplaçoit, & la gênoit. Les plaisirs du Carnaval, animés par la présence & par la jeunesse du Roi, furent très vifs & très variés. Christine s'y livra avec passion. Elle fit dire un matin, à l'Académie Françoise, qu'elle assisteroit à son Assemblée, qui devoit se tenir le soir. Elle y vint avec la Comtesse de Bregis, sans pompe & sans avoir donné le tems à cette Compagnie de se préparer pour sa réception. L'Académie se tenoit alors chez M. le Chancelier Séguier, son protecteur. La Reine demanda en secret à M. le Chancecelier de quelle sorte les Académi-

ciens feroient devant elle, ou affis, ou debout. Un des Académiciens, ayant été confulté, dit que le Roi Charles IX venoit fouvent, du tems de Ronfard, à des conférences de Gens de Lettres, & que tout le monde étoit affis en fa préfence. Cette réponfe décida la queftion. La Reine, ayant pris féance dans un fauteuil, les Académiciens, fans attendre fon ordre, fe rangerent fur leurs fieges, autour d'une longue table. M. de la Chambre fit, au nom de l'Académie, dont il étoit Directeur, un compliment à la Reine. Plufieurs Académiciens vanterent différentes pieces de vers & de profe de leur compofition. L'Abbé Cottin occupa malheureufement une partie de la féance : il lut la Traduction en vers de deux endroits de Lucrece, & il ajouta une vingtaine de vers fort foibles de fa

composition, pour défendre la Providence attaquée par les beaux vers du Poete Latin.

L'Académie travailloit alors à la rédaction de son Dictionnaire; elle voulut en faire voir quelques essais à la Reine. Celui que le hasard présenta fut cette phrase, *Jeux de Princes, qui ne plaisent qu'à ceux qui les font.* Cette Princesse plaisanta la premiere sur un proverbe où elle pouvoit bien se reconnoître.

La Reine Mere desiroit que Christine se déterminât enfin à partir. Christine ne pouvoit plus differer, elle quitta Paris un des premiers jours du Carême, & se rendit à Toulon, où elle s'embarqua pour l'Italie. Le Cardinal Mazarin lui fit tenir une grande somme d'argent, & eut encore la générosité de faire préparer magnifiquement, pour la loger, le

Palais qu'il avoit à Rome. Cette Reine avoit beaucoup perdu, à son second voyage en France, de l'estime & de l'admiration qu'elle s'étoit acquise dans le premier. On ne lui pardonna point le meurtre cruel de Monaldeschi : on blâma la liberté de ses mœurs & de ses discours, on critiqua son inconstance & sa légéreté. Elle fuyoit ordinairement la compagnie des femmes. Cependant elle fut arrêtée par le mérite de la Comtesse de Bregis, de la Marquise de Ganges & de la Comtesse de la Suze. Elle étoit surtout très liée avec cette derniere Dame, en qui elle trouvoit son esprit, son goût, son inclination. La Comtesse de la Suze, fille de Gaspard de Coligni, Maréchal de France, étoit née Protestante; elle embrassa la Religion Romaine, moins par un motif de dévotion, que pour avoir un moyen de

de plus de ne point vivre avec son mari, qui étoit Protestant, & qu'elle haïssoit; ce qui fit dire à la Reine de Suede, *que la Comtesse de la Suze s'étoit fait Catholique, afin de ne voir son mari ni en ce monde, ni en l'autre.*

Christine s'arrêta à Livourne, où elle fut encore traitée en Reine & magnifiquement. Elle se rendit ensuite à Rome; une partie de la Noblesse vint à sa rencontre, & la conduisit, formant autour d'elle un cortege brillant, jusqu'au Palais Mazarin. On ne vit pas avec indifférence qu'elle eût préféré pour sa demeure le logement du premier Ministre de la France. Les Espagnols & les Italiens, dont la politique est défiante, la soupçonnerent, sur cette legere apparence, d'entretenir des intelligences secrettes contre leurs intérêts. Les ennemis de cette Reine répandirent le bruit d'une

conſpiration formée entr'elle, les François & les Anglois, contre le Royaume de Naples & l'Etat Eccléſiaſtique. Ces imputations, auſſi ridicules que mal fondées, s'accréditerent durant quelque tems. On obſervà toutes ſes démarches, le Pape refuſa même pluſieurs fois la permiſſion qu'elle lui demandoit de faire voir à quelques François la Forteresse du Château de Saint Ange. Des méchans oiſifs s'amuſerent à fabriquer contr'elle, dans les ténebres, des paſquinades & des ſatyres odieuſes. Chriſtine oppoſa le mépris à ces traits de la calomnie, & les rendit ſans force & ſans effet. Cette Reine ſentit que, pour ſe rendre plus reſpectable au Peuple & au vulgaire des hommes, elle devoit donner de l'éclat à ſon rang: il faut une étiquette à la grandeur. Elle prit le train d'une Reine, elle choiſit

pour ſes Gentilshommes & pour ſes Pages des perſonnes de la premiere qualité. Ses fonds furent bientôt épuiſés dans l'entretien d'une Cour brillante.

La Suede étoit alors en guerre avec la Pologne, le Danemarck & le Brandebourg. Les troupes Impériales & de Brandebourg occupoient une grande partie de la Poméranie, où la Reine avoit aſſigné ſes principaux revenus. Elle ne recevoit rien : elle étoit obligée d'emprunter ſur des billets, & d'engager ſes meubles pour avoir de l'argent. Dans cette extrêmité, Chriſtine envoya le Comte Sentinelli à Vienne, pour ſe plaindre de Charles Guſtave, Roi de Suede, qui employoit dans la guerre ſa penſion de deux cens mille écus, & qui la laiſſoit manquer du néceſſaire : elle fit en même-tems propoſer à l'Empereur qu'il lui

fournît une armée de vingt mille hommes, ſous la conduite du Général Montécuculi, eſpérant conquérir la Poméranie, où elle avoit un grand nombre de partiſans. Elle demandoit les revenus de cette Province ſa vie durant, & elle conſentoit que l'Empire s'en mît en poſſeſſion après ſa mort. La Cour de Vienne accueillit beaucoup cette propoſition, qui pouvoit quelque jour lui donner un droit apparent ſur la Poméranie. Elle fit négocier à Rome cette affaire par ſon Réſident; mais la Reine prit bientôt des ſentimens plus patriotiques, & donna ordre à ſon Envoyé de ſe déſiſter.

Cependant le Pape lui accorda une penſion conſidérable, & chargea le Cardinal Azzolini de la ſurintendance de ſa Maiſon. Azzolini joignoit aux graces de la perſonne &

d'une physionomie heureuse, un esprit délicat, un caractere souple & insinuant, beaucoup de talens pour l'intrigue & pour les affaires, des connoissances étendues, de l'érudition même; il aimoit les Arts & les plaisirs. Il gagna la confiance & l'estime de Christine; il la dominoit en effet, en paroissant céder à ses goûts, & applaudir à ses fantaisies. Ce Cardinal remit l'ordre dans les dépenses de la Reine, & sut concilier l'économie avec la magnificence. Christine, débarrassée du soin de sa maison, reprit ses études: elle tint encore dans son Palais une Académie, elle approfondit les Sciences. La Chymie fit une de ses principales occupations. Elle avoit au dernier degré la passion de l'amateur, acquérant sans cesse des médailles, des pierres gravées, des statues antiques & modernes,

des tableaux de grands Maîtres.

Ce même Comte Sentinelli, Capitaine des Gardes de la Reine, & l'aſſaſſin de Monaldeſchi, aſpiroit à la main de la Ducheſſe de Ceri, l'une des plus illuſtres & des plus riches héritieres de l'Italie. Chriſtine, qui vouloit du bien à Sentinelli, négocioit, agiſſoit pour faire *réuſſir* ce mariage : elle employoit ſouvent dans de petites intrigues domeſtiques, ce génie des affaires, qu'elle avoit reçu de la nature & de l'éducation. Mais le Pape déſapprouva une alliance ſi diſproportionnée : il engagea la Ducheſſe de Céri de ſe retirer dans un cloître, & contraignit Sentinelli de ſortir de Rome. La Reine, pour conſoler ſon favori, le fit Colonel d'un Régiment qu'elle leva au ſervice des Vénitiens.

On ne pouvoit pas croire que cette

illuſtre Suédoiſe demeurât ſans projet ; on lui ſuppoſoit toujours de grands deſſeins. Les Italiens & les Eſpagnols obſervoient ſes démarches, & croyoient ſouvent y voir la réalité de leurs ſoupçons. On diſoit qu'elle étoit toute Françoiſe, & qu'elle employoit l'argent de la Cour de Rome à lever des troupes contre le Royaume de Naples. Le Pape lui-même prêta l'oreille à ces bruits : il fit garder à vue cette Princeſſe, & bloqua en quelque ſorte ſon Palais. Cette défiance venoit principalement de ce que la Reine s'obſtinoit à demeurer dans le Palais du Cardinal Mazarin. Elle aigrit encore les eſprits, en changeant ſes domeſtiques, qui étoient tous Italiens, pour en prendre d'étrangers. Cependant Chriſtine avoit un vif intérêt de ne point trop indiſpoſer le Souverain Pontiſe,

son bienfaicteur. C'est pourquoi elle réforma bientôt sa conduite, & se comporta avec plus de modération. Elle interrompit ses correspondances avec les François. Cette Reine se retira dans un Couvent; elle fit croire pour un tems qu'elle vouloit embrasser la vie monastique: elle se trouva aux processions publiques; & alla recevoir la bénédiction du Saint Pere. Ces signes extérieurs de soumission & de dévotion firent taire l'envie, & lui rendirent l'estime & la confiance des Italiens & des Espagnols. On l'applaudit, on la loua autant qu'elle avoit été critiquée. Il parut des Sonnets à sa louange, dans lesquels on lui donnoit la vivacité Françoise, l'esprit Italien, l'intrépidité Suédoise, la courtoisie Romaine.

1659. Tandis que Christine étoit à Rome, comme une sujette du Pape, consul-

tant ses desirs, & se conformant à ses volontés, une Aventuriere usurpoit à Norkoping le nom & le rang de la Reine de Suede. Mais cette fourberie ne fut pas de longue durée; on arrêta la fausse Christine, que l'on reconnut être André Gyldener, Fille d'un Capitaine de Cavalerie, âgée de 26 ans. Elle soutint son rôle avec assez de dignité & d'esprit, pour abuser, pendant quelque tems, le peuple & plusieurs personnes de considération. Elle dit pour sa défense qu'elle avoit voulu seulement s'amuser, & qu'elle avoit cru pouvoir le faire innocemment. Comme en effet, il n'y avoit eu dans ses actions aucun complot, ni aucun dessein dangereux à l'Etat, on se contenta de la bannir du Royaume.

La prédiction du Chancelier Oxenstiern s'accomplissoit. Les regrets &

& le repentir ſuivirent Chriſtine dans ſa retraite. Elle comprit, mais trop tard, que les Arts & les Sciences lui avoient promis fauſſement de la dédommager de ſa couronne. L'ambition, ſurmontée un moment par un effort de généroſité ou de déſintéreſſement, ſe réveilla bientôt avec plus de force, pour déchirer le cœur qu'elle rempliſſoit tout entier. Ainſi le ſacrifice du trône eſt rarement ſincere & complet. Un Souverain conſerve encore, dans ſon abaiſſement, la fierté & la ſenſibilité, compagnes de la grandeur : les moindres malheurs le touchent alors plus vivement, & il ſe montre plus avide des honneurs & des hommages de la Royauté qu'il a quittée. Tels furent les ſentimens de Chriſtine, qu'elle ne put diſſimuler, malgré ſon dédain philoſophique. Il eſt vrai que tout

devoit lui rappeller l'importance de son sacrifice. La fille de Gustave, simple Citoyenne à Rome, vivant des bienfaits du Pape, oubliée de la Suede, où elle avoit régné avec tant de gloire, négligée du Prince qu'elle avoit élevé elle-même sur le trône, se voyoit réduite à la demande, à la soumission, & souvent au refus. On lui disputoit ses immunités, *la franchise des quartiers* : on la gênoit dans ses démarches, on la blâmoit, on la chagrinoit. Elle réclamoit la protection du Pape, & ne pouvoit en obtenir satisfaction.

Cette Reine étoit principalement occupée à solliciter le retour de ses revenus; elle envoya Guillaume Davison, Suédois, son Secrétaire, auprès du Roi, avec des lettres de créance, pour rendre sa mission authentique : mais ce député s'étoit fait

Catholique, à l'exemple de sa Souveraine; & Charles Gustave ne voulut point le voir, ni rien lui accorder de ses demandes, qu'auparavant il n'eût abjuré son changement de Religion. Dans ces circonstances, Christine manda à son Ministre: » Je » vous crois si peu propre à être martyr, que je ne vous conseillerai pas » de vous exposer au danger de faire » une lâcheté pour vous sauver la » vie. L'honneur & la vie sont deux » choses qui méritent, ce me semble, qu'on en ait soin.... Que les » menaces du Roi de Suede ne vous » étonnent pas. Revenez, mais revenez sans avoir rien fait de bas ni » de timide; & apportez-moi des » attestations véritables d'avoir vécu » en vrai Catholique.... Quand il » ne me resteroit qu'un morceau de » pain à manger, je le partagerai

» avec vous, & je mourrai plutôt
» que de ne pas vous assister : mais
» si la crainte ou l'espérance vous
» ébranlent au point de vous faire
» manquer à votre devoir, soyez
» persuadé que je vous punirai de
» cette lâcheté, & que toute la puis-
» sance du Roi de Suede ne m'em-
» pêchera pas de vous donner la mort
» entre ses bras, quand même vous
» y seriez réfugié. »

Davison retourna en effet à Rome, abandonnant les intérêts de la Reine, mais obéissant entierement à ses ordres. Cette Princesse vouloit persuader, sur-tout les Suédois, qu'elle n'avoit rien fait par inconstance, ni par légéreté.

Charles Gustave, Roi de Suede, mourut, & laissa un fils en bas âge, avec un Royaume épuisé par de longues guerres & par des victoires.

Christine écrivit au Duc Adolphe Jean, oncle & tuteur du jeune Monarque, pour lui recommander l'éducation de ce Prince. Elle se plaint de l'oubli injuste du dernier Souverain, & recommande au nouveau ses intérêts : elle donne avis qu'elle va se rapprocher de la Suede, pour régler ses affaires avec le Conseil de Régence. Elle ne tarda point à exécuter son dessein. Elle prit congé du Pape, & se mit, avec peu de suite, en chemin, le vingtieme jour de Juillet. Le Cardinal Azzolini congédia une partie des Officiers & des gens de la Maison de la Reine. Il vendit ses équipages & beaucoup de meubles précieux, pour acquitter ses engagemens. Christine fit beaucoup de diligence, passa par Nuremberg, & s'arrêta à Hambourg, où le Corps de Ville & les principaux Citoyens lui

rendirent les honneurs de la Souveraineté. On craignit en Suede l'arrivée de cette Reine, sur-tout dans le tems d'une minorité; on pouvoit appréhender que Christine ne formât le le projet de remonter sur le trône si le jeune Monarque venoit à mourir, ou que ses partisans ne l'excitassent à reprendre la Couronne, même du vivant de ce Roi. Cependant elle engagea plusieurs des principaux Suédois de disposer le Sénat & les Etats à la bien recevoir, & malgré l'opposition qu'elle trouva dans ceux qui étoient à la tête du Gouvernement, elle quitta Hambourg, passa par le Holstein, & se rendit dans l'Isle de Funen. Elle étoit accompagnée de M. Terlon, Ambassadeur de France. Le Roi de Danemarck, apprenant l'arrivée de cette Reine dans ses Etats, envoya son Grand Trésorier au-de-

vant d'elle, pour l'inviter à venir à Copenhague. Toute la Maiſon Royale & la Cour allerent à ſa rencontre hors de la ville, & lui firent une réception brillante. Chriſtine s'embarqua ſur une galere, & paſſa en Scanie. Elle ſe repoſa à Halmſtadt, où le Maréchal Linde vint la complimenter de la part du Roi de Suede, de la Reine Régente ſa mere, & du Sénat. Ce Maréchal l'engagea, ſuivant les inſtructions particulieres qu'il avoit reçues, de ne pas paſſer outre; mais la Reine, ſans avoir égard à ſes repréſentations, continua ſon voyage, & vint en diligence à Stockolm. Les Sénateurs & les Régens du Royaume allerent au-devant d'elle, les Bourgeois ſe mirent ſous les armes, les troupes ſe rangerent en bataille, le bruit des canons & des inſtrumens militaires ſe confondit, à ſon

entrée, avec les acclamations du peuple. Le Roi & la Reine Mere conduisirent Christine dans le même appartement qu'elle avoit autrefois occupé durant son regne. Christine fit dire tous les jours la Messe dans une Salle du Château, où l'on avoit dressé un Autel : le Clergé Protestant blâma sa conduite, & les Ministres crierent en chaire au scandale. Les Suédois se refroidirent insensiblement sur le compte de cette nouvelle Catholique, & conçurent même de l'aversion pour elle. Le changement de Religion fut ce qui nuisit davantage à ses intérêts & à ses prétentions. Le Sénat lui représenta la loi qui déclaroit déchu de ses droits & de ses biens quiconque abandonnoit la doctrine reçue en Suede. On abattit la Chapelle où elle faisoit dire la Messe, & les Etats la contraignirent de renvoyer les Prê-

tres & les Italiens qui l'avoient accompagnée. Les revenus & les droits que Christine s'étoient réservés à son abdication, ne furent confirmés & renouvellés qu'à titre de faveur & de concession gratuite par le Sénat & par les différens Ordres du Royaume, en reconnoissance des services que ses Ancêtres & elle-même avoient rendus à la Suede. On exigea de cette Princesse une nouvelle renonciation à la Couronne; ce qu'elle fit, ne voyant aucun jour à faire valoir ses prétentions. La Reine se retira à Norkoping, en attendant l'entiere décision de ses affaires; elle voulut donner en cet endroit de nouvelles preuves de sa catholicité, en faisant dire tous les jours la Messe, & en se confessant & communiant le jour de Paques. Le Sénat de Suede l'obligea encore de mettre fin à ses dévotions.

La Reine se vit donc obligée d'obéir aux ordres d'un Sénat qui avoit été sous ses loix. Si sa conversion étoit sincere, elle faisoit à la Religion des sacrifices dignes de lui être offerts; mais si la légéreté ou la politique seules avoient été les motifs de sa conduite; cette Princesse étoit aussi malheureuse que coupable. L'Evêque d'Abo représenta Christine sous ce dernier aspect; il écrivit, il publia qu'il avoit vu la fille de Gustave donner toutes les preuves du repentir, pousser des soupirs & répandre des larmes sur son changement de Religion. La Reine fut vivement offensée de ce discours, qui pouvoit la rendre suspecte à la Cour de Rome, & lui faire beaucoup de tort pour le repos & pour le bonheur de sa vie. Elle écrivit au Roi de Suede une lettre fulminante contre ce Prélat im-

prudent; elle lui demanda une satisfaction prompte & proportionnée à l'offense, protestant qu'elle se vengeroit elle-même, si le coupable restoit impuni. On promit à Christine la Justice que les loix du pays permettoient; mais ces loix ne déciderent rien, & le coupable devint dans la suite Evêque de Linkoping.

1661. Lorsque la Diete fut terminée, on fit les funérailles du feu Roi avec une grande magnificence. Christine y assista, étant conduite par le Prince Adolphe Jean : mais elle sortit de l'Eglise avec les siens, lorsque le Ministre Protestant monta en chaire pour faire l'oraison funebre. Elle prit, peu de tems après, congé du Roi & de la Reine Mere, & se retira de Stockolm, avec les mêmes honneurs qu'elle avoit reçus à son entrée. Elle passa l'hyver à Norkoping, ville qui

lui appartenoit ; elle retint auprès d'elle l'Aumônier de l'Ambaſſadeur de France, & fit dire publiquement la Meſſe dans ſon Château. Cela indiſpoſa de nouveau la Cour, le Sénat & le Clergé : on lui défendit encore l'exercice de ſa Religion : ſur quoi la Reine écrivit au Sénateur Bâat, Gouverneur général de ſes domaines : » Je ſuis étonnée du procédé de la Cour ; & ſachant que » j'ai mérité quelque choſe de plus » civil, je fais un dernier effort pour » adoucir l'humeur de mes cruels » ennemis... Si les Miniſtres Etrangers n'avoient aucun privilege, je » ne me plaindrois pas ; mais que » je ſois traitée plus mal que le plus » petit Envoyé, c'eſt ce qui révolte » la raiſon, bleſſe le droit des Gens, » & répugne à toutes les loix.... » Que fais-je autre choſe, que de

» confirmer aux Etats de n'avoir jamais aucune prétention ni espérance à l'avenir, puisqu'il suffit de professer la Foi Ultramontaine, pour n'avoir plus rien à espérer en Suede.... Au nom de Dieu, empêchez que ma Patrie ne se rende abominable par une action aussi indigne, que de manquer de respect à une Princesse qui ne l'a pas mérité.... Tâchez de disposer mes affaires de façon que je puisse sortir au plutôt d'ici; car dès qu'elles seront terminées, je n'y resterai pas un instant. »

Ces plaintes & ces représentations produisirent leur effet; la Régence se conduisit avec plus de modération & de douceur. Christine en témoigna sa satisfaction. Elle quitta enfin la Suede au mois de Mai 1661, & repassa par Hambourg, où elle s'arrêta près

d'une année. Ce fut pendant ce séjour qu'elle entama une négociation avec plusieurs Cours de l'Europe, afin de procurer aux Catholiques Romains le libre exercice de leur Religion, dans les Pays Protestans de l'Allemagne, sur-tout à Hambourg & en Danemarck. Elle écrivit, sur cet objet, plusieurs lettres à l'Empereur, aux Rois de France, d'Espagne, de Pologne, & au Pape. Mais ces Puissances ne se prêterent point aux desirs de Christine, ne voulant pas paroître s'immiscer dans l'administration des Etats étrangers, & craignant avec raison que les Protestans ne demandassent en retour la liberté de conscience & le droit de professer publiquement leur croyance dans les Royaumes Catholiques. La Reine, mal secondée dans son projet, trouva par-tout des obstacles & des difficul-

tés qui refroidirent son zele, & la porterent à ne s'occuper que de ses propres intérêts. En effet, elle mit tous ses soins à régler ses affaires domestiques, & à assurer ses revenus. Elle fit avec Texeira, son Banquier, un Traité pour recevoir exactement l'argent qui lui étoit nécessaire; mais les malheurs de la guerre, dont le siege avoit été dans une partie de son domaine, causerent beaucoup de diminution dans ses revenus. La Reine fit quelques voyages à Brême & à Verden, villes appartenantes à la Suede, où elle reçut les honneurs de Souveraine. Il y avoit à Hambourg l'Alchimiste Borri, homme entêté de la recherche de la Pierre philosophale, & qui sut persuader à cette Princesse, toujours avide de connoissances & de nouveautés, de hasarder beaucoup d'argent pour le travail du grand

grand œuvre. Ce Charlatan s'enrichit par la folie de ses Adeptes, dont Christine & le Roi de Danemarck furent les plus enthousiastes. Quelqu'un a appellé l'Alchymie un *plaisir de Princes*. On peut, en effet, en citer un grand nombre qui ont employé, dans ces vaines recherches de la Pierre philosophale, beaucoup de richesses & de tems. Au reste, si les Alchymistes ont été toujours trompés dans l'objet de leur curiosité, on leur doit beaucoup de découvertes intéressantes, qu'ils ne cherchoient point, & les progrès de la Chymie qu'ils méconnoissoient. Ainsi l'ignorance a fait souvent les premiers pas dans les Sciences.

La Reine prit un vif intérêt aux malheurs du Comte d'Ulfelt, Seigneur inquiet & ambitieux, qui indisposa d'abord le Roi de Danemarck, 1662.

dont il étoit ſujet, & enſuite le Roi de Suede, qui lui avoit donné un aſyle dans ſes Etats. » Je ne veux » point, lui écrivit cette Princeſſe, » redoubler vos chagrins par des » plaintes qui me ſemblent indignes » de vous. Je ſuis perſuadée que la » priſon ni la mort n'ont rien de ſi » affreux, que l'on ne puiſſe trou- » ver en ſoi-même de quoi s'en con- » ſoler ; & je crois que, quand on » a le cœur fait comme le vôtre, » on eſt rarement malheureux, lorſ- » qu'on n'eſt pas coupable. Je vous » écris donc ſeulement, pour vous » aſſurer que la fortune, en vous ôtant » la liberté, ne vous a pas ôté mon » eſtime ni mon amitié ». La Reine lui avoit accordé une protection ou- verte, lorſqu'elle étoit ſur le trône, & le ſoutenoit encore par ſa recommanda- tion. Cependant l'Hiſtoire dépoſe con-

tre Ulfeld ; elle l'accuse d'avoir conspiré la perte de l'Etat & celle de son Roi, après en avoir été comblé d'honneurs & de bienfaits. Retiré en Suede, il fut soupçonné de vouloir livrer Malmoë au Danemarck. Charles Gustave, qui l'avoit choisi pour son premier Ministre, le fit enfermer. Il échappa à la vigilance de ses gardes, & revint à Copenhague, où il rentra en grace ; mais ses nouvelles intrigues le firent proscrire & condamner à la mort. Ulfeld prit la fuite, & fut errant avec sa famille ; il se disoit le Gouverneur de jeunes Seigneurs, qui étoient ses fils. Ulfeld périt de froid & de misere, & fut enterré au pied d'un arbre La Reine prit soin des enfans & de la veuve de ce Seigneur Danois, & leur fit tenir une pension.

Christine, durant son séjour dans

des Pays Proteſtans, employa ſes ſoins à faire des Proſélytes ; elle engagea le ſavant Pierre Lambecius, Profeſſeur à Hambourg, de la ſuivre à Rome ; elle le trouva d'autant plus diſpoſé à quitter ſa Patrie & ſa Religion, que ce Profeſſeur avoit beaucoup d'ennemis qui le perſécutoient, & une femme vieille, chagrine & avare, qui lui rendoit la vie inſupportable. L'abjuration de Lambécius lui fut avantageuſe pour ſa fortune. L'Empereur l'appella à Vienne, & le nomma ſon Bibliothécaire en chef,

La Reine avoit à ſa Cour Galdenblad, qui avoit principalement la miſſion de convertir, ſoit par la perſuaſion, ſoit par des préſens, les Suédois Luthériens que la curioſité conduiſoit à Rome, Ce Galdenblad avoit été envoyé dans ſa jeuneſſe, par Chriſtine, avec pluſieurs autres jeunes

gens, au College des Jésuites, & avoit été élévé dans la Religion Catholique-Romaine. Plusieurs de ces conversions pouvoient être sinceres, mais plusieurs étoient aussi fort intéressées; Galdenblad demandoit toujours de l'argent pour les nouveaux convertis: & la Reine se vit souvent obligée de répondre : *Ce n'est pas la bonne volonté qui me manque, mais l'argent : Si Dieu m'en donne, j'en donnerai aux autres.*

La fille de Gustave, plus tranquille sur l'état de ses affaires, reprit à Rome le cours de ses études. Son Palais devint une Académie, & le rendez-vous de tous les hommes célebres dans les Sciences & dans les Arts. Cependant cette Reine aimoit encore à employer sa médiation pour les intérêts des Puissances. Elle chargea le Comte Galeazo Gualdo d'aller en

différentes Cours de l'Europe, afin de solliciter des secours en faveur de la République de Venise, qui étoit en guerre avec les Turcs. Cet Ambassadeur d'une Princesse sans couronne & sans pouvoir eut très peu de crédit. La République de Venise sembla même désavouer ses démarches, en ne voulant lui accorder aucune lettre de créance. C'est ce qui a fait dire avec raison de Christine, *Qu'une Reine sans Etats est comme une Divnité sans Temple, à laquelle on cesse bientôt d'offrir des adorations & des sacrifices.* Christine ne portoit plus que le vain nom de Souveraine; elle voulut pourtant encore négocier l'accommodement de la Cour de France avec celle de Rome. Les Gens du Duc de Créqui, Ambassadeur de Louis XIV, avoient pris querelle avec les Corses, dont la garde du

Pape étoit composée. Le Duc fut investi & insulté dans son Palais, & les soldats pousserent l'audace jusqu'à tirer en pleine rue plusieurs coups de mousquets sur le carrosse où étoit l'Ambassadrice, son épouse. Le Duc de Créqui demanda satisfaction de cette injure, & comme il n'en put obtenir une proportionnée à l'offense, Louis XIV rappella son Ambassadeur, s'empara de la Principauté d'Avignon, & fit marcher ses troupes vers l'Italie.

Le Souverain Pontife s'allarma : Christine écrivit au Roi & à son Ministre, elle envoya un Député; mais le jeune Monarque, sensible à la moindre atteinte donnée à son rang & à son honneur, parut peu disposé à l'écouter, & désapprouva même ses soins & les conseils qu'elle lui donnoit dans cette affaire. La Reine craignit qu'é- 1663.

tant devenue suspecte à la France, le Roi ne portât des plaintes contr'elle en Suede, & ne fît sequestrer ses revenus. Pleine de cette fausse terreur, qui étoit accrue par les bruits populaires, elle mandoit au Gouverneur général de ses domaines : » Je ne » pourrai jamais croire que le Roi » ni la Régence de Suede permettent » que le Roi de France s'arroge quel- » que pouvoir sur moi, comme si je » dépendois de lui, cela étant incom- » patible avec ma naissance & ma » qualité, puisque j'égale à cet égard » tous les Potentats du monde; je » ne reconnois aucun supérieur que » Dieu seul ».... On voit toujours cette Reine réclamer ses titres à la moindre occasion, & plus inquiete, après son abdication, de faire valoir les droits de la Royauté, qu'elle ne le fut jamais sur le trône.

Sa Sainteté se disposa à rendre visite à la Reine de Suede dans son Palais. Christine, apprenant cette nouvelle, dit au Cardinal qui la prévint : *Unde hoc mihi, quod Dominus meus veniat ad me ? Non sum digna quòd intret sub tectum meum*. Elle fit dresser dans son appartement un superbe baldaquin, pour recevoir le Souverain Pontife ; & lorsqu'il arriva, cette Reine alla au-devant de lui, mit un genou en terre, reçut sa bénédiction, & le conduisit marchant à sa gauche. La conversation dura une heure & demie, principalement sur l'affaire des Corses. Le Pape visita les richesses & les tableaux qui ornoient le Palais de la Reine. Il se retira ensuite pour se rendre au Vatican. Cependant la médiation de Christine n'ayant pas réussi, le Pape fut obligé, pour appaiser le Roi de Fran-

ce, de se soumettre aux conditions qui lui furent prescrites. Alexandre VII envoya à Paris, son neveu le Cardinal Flavio Chigi, & Lorenzo Imperiali, Cardinal, Gouverneur de Rome, pour faire leurs excuses au nom du Pape Les Corses furent chassés. Le Roi exigea encore qu'il y eût dans Rome un monument sur lequel on inscrivît l'insulte faite au Droit des Gens en la personne de l'Ambassadeur du Roi de France, & la satisfaction éclatante que ce Monarque s'étoit fait donner. Christine ne fut peut-être pas fâchée que ses négociations fussent infructueuses, & que le Pape fût humilié. Elle avoit, depuis quelque tems, à se plaindre de l'humeur superbe & des tracasseries de ce Souverain Pontife, qui, de son côté, auroit été mortifié de voir le crédit de Christine prévaloir sur le sien; &

d'avoir eu, en de telles circonſtances, à la remercier de ſes recommandations & de ſes ſervices.

Chriſtine n'étoit point dans la ſituation qui lui convenoit. Elle le ſentoit à l'inquiétude dont elle étoit agitée. L'amour de la Patrie, le ſoin de ſa fortune, peut-être le deſir du trône qu'elle avoit quitté, & plus que toutes ces conſidérations, l'averſion qu'elle avoit conçue contre le Souverain de Rome, vieillard ſoupçonneux & chagrin, la rappelloient en Suede. Cette Reine envoya auprès des Etats, Adami, ſon Capitaine des Gardes, pour négocier ſon retour, & obtenir le libre exercice de la Religion Catholique, tant pour elle, que pour ceux de ſa ſuite. La Régence ne voyoit pas ſans crainte ces voyages fréquens & précipités de la fille de Guſtave, qui avoit gouverné avec 1664.



tant de gloire & de ſageſſe, que tout bon citoyen devoit conſerver la mémoire de ſon regne. Le jeune Roi étoit d'une ſanté délicate, & l'on pouvoit ſoupçonner dans Chriſtine des projets d'ambition. Le Miniſtere de Stockholm profita du changement de Religion de cette Princeſſe, pour indiſpoſer contr'elle les ſentimens du Sénat & du peuple. Il fit craindre que l'exemple & les conſeils de cette nouvelle Catholique ne changeaſſent la croyance du Monarque Suédois, qui étoit encore dans l'âge de prendre toutes ſortes d'impreſſions; il répandit même le bruit que Chriſtine ſe rendoit Miſſionnaire du Pape, & vouloit, à ſa perſuaſion & ſéduite par ſes promeſſes & ſes préſens, introduire en Suede la Religion Romaine. On chercha des obſtacles pour ſon retour. On choqua ſon caractere libre

& indépendant, en mettant des conditions au ſéjour qu'elle méditoit. Le Sénat lui fit défendre d'amener avec elle des Prêtres Italiens, & d'exercer publiquement ſa Religion, ſuivant le Rit Romain.

Cependant Chriſtine attendoit à 1665.
Rome le ſuccès de ſes négociations. Elle ſe livroit avec la même ardeur à l'étude des Sciences, à l'entretien des hommes célebres, & à ſon goût pour les Beaux-Arts. Elle fit alors frapper une médaille ſur laquelle il y avoit pour légende, en lettres grecques, le mot *Makelos*, au-deſſus d'un Phénix couché ſur ſon bucher. Elle donna ce mot à deviner à tous les ſavans Antiquaires, qui firent nombre de doctes diſſertations, & qui tous haſarderent une explication appuyée ſur de grands raiſonnemens. Ce mot étoit une plaiſanterie peu par-

donnable à une Souveraine, dont les volontés étoient des ordres, & qui ne devoit point jetter le ridicule sur l'érudition, qu'elle honoroit & qu'elle protégeoit. Elle confondit tous les Savans qui avoient employé beaucoup de tems & de sagacité à interpréter un mot grec qui ne l'étoit pas, en leur apprenant que le terme *Makelos* étoit Suédois : il pouvoit signifier incomparable ou non marié, en quoi il convenoit au Phénix figuré au milieu d'un bûcher, sur la médaille, &, par allusion, à la Reine qui s'étoit fait représenter en Minerve.

Christine eut quelque différend avec la ville de Hambourg, au sujet de Taxeira, riche Juif, son correspondant & son banquier, à qui elle avoit donné le titre de son Résident. Les Magistrats de cette ville refusoient à Taxeira les honneurs & les privi-

léges dont jouiſſent les Miniſtres des Souverains ; ils vouloient même l'obliger de ne point s'éloigner ſans leur conſentement. Cette Princeſſe engagea le Roi de Suede à défendre les droits de la fille de Guſtave & d'une Reine. Elle écrivit en même tems aux Magiſtrats une lettre, ou plutôt un manifeſte, pour proteſter contre la violence faite à ſon Réſident, & contre les atteintes portées aux privileges de ſa naiſſance & de ſon rang. Elle ſe fit rendre juſtice, & ſon Miniſtre fut reſpecté comme ceux de toutes les Têtes couronnées.

La Reine quitta Rome, comme elle l'avoit projetté, & ſe rendit à Hambourg, Ville Anſéatique, trouvant dans ce ſéjour ce qu'elle cherchoit, une liberté indépendante de tous les égards dûs à la Royauté, & principalement une proximité aſſez 1666.

grande de la Suede, pour entretenir avec ce Royaume une correſpondance prompte & facile. Elle étoit obligée d'être dans des négociations perpétuelles pour les revenus qu'elle s'étoit réſervés comme le prix de ſa couronne. Ils étoient continuellement retardés ou diminués, ſous mille prétextes qui lui faiſoient appréhender à tout moment de manquer de la fortune convenable à ſon état, ou d'être encore à la merci des libéralités du Pape ou de quelqu'autre Souverain bienfaiſant. Ainſi le détail de ſes affaires domeſtiques lui cauſoit plus d'inquiétude & de ſoin, qu'elle n'en avoit fui, en abdiquant le trône. La fille de Guſtave, qui s'étoit vue à la tête d'une Nation puiſſante, gouvernant avec gloire, & donnant des loix à l'Europe, étoit déſormais réduite à flatter les Sénateurs

& les Miniſtres de Suede, à ſe mettre ſous leur protection, à ſolliciter ſes intérêts les plus preſſans. Vouloit-elle mettre un nouvel ordre dans l'adminiſtration de ſes affaires, elle étoit auſſitôt contredite, arrêtée par la Régence, & obligée de rappeller ſans ceſſe les conditions de ſon abdication. Ses lettres contiennent preſque toutes des plaintes, des repréſentations, des proteſtations, & font aſſez connoître combien elle devoit ſe repentir d'avoir renoncé ſi imprudemment au rang qui étoit ſi convenable à ſa naiſſance & à ſon génie. Etant un jour à viſiter à Hambourg le cabinet d'un Curieux, la médaille de ſon abdication lui tomba entre les mains : auſſit-tôt qu'elle l'apperçut, elle la rejetta avec colere. Cependant elle cherchoit à diſſiper ou à diſſimuler ſes chagrins, en donnant dans ſon

Palais des fêtes, des Opéras, des bals, où elle repréſentoit & danſoit avec les perſonnes de la premiere conſidération.

La Reine avertit le Roi & la Régence de la réſolution où elle étoit de faire un nouveau voyage en Suede. » J'eſpere, diſoit-elle à M. de Terlon, Ambaſſadeur de France, qu'on » aura aſſez d'amitié & de conſidé» ration pour moi, pour ne pas me » chicaner ſur ma Meſſe; mais ſi, » contre mon eſpérance, on s'y op» poſe, je ſuis réſolue de tout quit» ter, & de m'en retourner au même » moment ſur mes pas ». Elle partit de Hambourg, traverſa le Holſtein & le Danemarck, & ſe rendit en Suede, ſur une galere qui l'attendoit à Helſingohr. Elle fut plus accueillie dans les Royaumes étrangers, que dans celui où elle avoit donné des

loix. La Régence envoya au-devant de Christine, à Norkoping, un courier, pour lui déclarer qu'on ne souffriroit aucun Prêtre Catholique à sa suite, & qu'elle étoit priée de renvoyer celui qu'elle amenoit, sinon qu'il seroit procédé contre lui, suivant les loix du pays.

Le Baron de Sparre, qui fut pareillement député par la Régence, eut avec cette Reine un entretien fort vif sur l'affront qui lui étoit fait, sur la forme actuelle du Gouvernement de Suede, sur ses prétentions & ses droits à la Couronne, si le jeune Roi Charles XI mouroit; & comme on lui représentoit que son changement de croyance feroit toujours un grand obstacle, elle répondit que, si ses souhaits alloient au trône, ce ne seroit pas pour contraindre personne à professer la Re-

gion Catholique-Romaine ; qu'elle pouvoit dire comme le Maréchal de Turenne : *Je ſuis Catholique, mais mon épée eſt Calviniſte*. Elle inſiſta beaucoup ſur la néceſſité de conſerver l'union dans les Etats du Royaume, ſur les moyens de ſoutenir les anciennes familles, de régler les troupes, de faire proſpérer le commerce des Villes, de ſoulager la Nation, de fixer le cours & la valeur des Monnoies. Cette Princeſſe, mécontente du Gouvernement, eut lieu d'être ſatisfaite du peuple ; elle le vit accourant en foule à ſon paſſage, elle entendit regretter ſon regne, & former des plaintes contre la nouvelle adminiſtration. C'étoit l'éloge le plus flatteur que la voix publique pût lui donner.

Cependant comme on la preſſoit toujours de congédier ſon aumônier,

elle ordonna ſur-le-champ ſon départ : elle renvoya tout le train que le Roi avoit commandé pour l'accompagner. Elle retourna avec précipitation à Hambourg. Son premier ſoin fut de ſe plaindre du procédé de la Régence, & du peu d'égard que l'on témoignoit pour ſa perſonne ; mais il parut bientôt en Suede un Mémoire ou plutôt un Manifeſte dans lequel on inſtruiſoit le peuple des troubles que la préſence de cette Princeſſe ambitieuſe, inquiete & légere pouvoit cauſer. Chriſtine n'oppoſa à toutes ces déclamations que la patience & le ſilence. Elle attendit à Hambourg la premiere aſſemblée des Etats de Suede, ſe flattant d'en obtenir une compoſition plus avantageuſe & plus honorable.

Cette Reine étoit, ſur toutes choſes, d'une ſenſibilité ſinguliere ; elle

se faisoit une affaire capitale des moindres changemens arrivés dans sa maison ; son caractere étoit aigri par ses malheurs, & lui faisoit-on la plus légere offense, elle menaçoit alors, elle fulminoit. Elle écrivit au sujet d'un Musicien qui l'avoit quittée pour passer à la Musique du Duc de Savoie : » Je veux qu'on sache que je » ne consentirai jamais qu'Antonio » Rivani change mon service pour un » autre, qu'il n'est plus au monde » que pour moi, & que, s'il n'y » chante pas pour moi, il ne chan- » tera pas longtems pour qui que ce » soit.... Quand on voudroit me » faire accroire qu'il a perdu la voix, » tout cela n'y feroit rien ; car tel » qu'il est, il doit vivre & mourir » à mon service, ou malheur lui en » arrivera ».

Christine toujours occupée de sa

grandeur & de sa gloire, desiroit d'avoir l'Histoire de son Regne, écrite par quelque main habile. Elle engagea le savant Vossius d'entreprendre ce travail. » J'ai remarqué, lui dit » cette Reine, que l'ignorance ou » l'envie ont pris plaisir à dissimuler » ou à obscurcir les plus grandes & » les plus belles actions de mon re- » gne; ce qui m'oblige à vous de- » mander réparation en faveur de la » vérité à laquelle tous les Ecrivains » sont obligés de rendre hommage.... » Vous avez été vous-même témoin » oculaire de sa plus haute félicité. » Je ne vous demande que la pure » vérité, laquelle sera d'autant moins » suspecte, que toute la Terre sait » que les malheurs présens de la » Suede m'ont mise dans un état à ne » pouvoir pas acheter de la fumée. » En effet, Vossius commença l'His-

toire de Christine ; mais la mort de cette Princesse, qui survint, l'empêcha de poursuivre son Ouvrage.

1668. Les États assemblés à Stockholm, ne purent se refuser de reconnoître la justice des demandes & des plaintes de Christine. Ils désapprouverent l'espece de persécution que la Régence & quelques Sénateurs lui faisoient, en voulant la priver de la disposition directe des fonds affectés à son entretien. Tous les Ordres & le Clergé lui-même, malgré le changement de Religion de cette Reine, donnerent des éloges aux grandes actions de son regne & à ses qualités personnelles. Ils conclurent unanimement de lui laisser toujours la liberté de jouir sans aucun changement ni altération, des conditions qu'elle s'étoit réservées en abdiquant la Couronne.

Alexandre VII étoit mort à Rome, &

& le Cardinal Jules Rospigliosi étoit parvenu au Souverain Pontificat, sous le nom de Clément IX. La Reine témoigna par des fêtes & des réjouissances publiques, quoique dans un pays Protestant, la part qu'elle prenoit à l'exaltation du nouveau Pape, ayant toujours eu pour sa personne beaucoup d'estime & d'attachement. Elle fit illuminer la façade de son palais. On tira un feu d'artifice, dont la décoration représentoit les armes de Clément IX, ses vertus & la victoire de l'Eglise Romaine sur l'Erreur & sur l'Hérésie du Luthéranisme. Les lumieres de six cens lampes traçoient, par leur arrangement, les caracteres du nom du Souverain Pontife. Un tel spectacle parut insultant au peuple de Hambourg. Il étoit encore échauffé par le vin qui couloit en abondance. La décoration fut mise

en pieces par une troupe de mutins. La ſentinelle fut forcée ; mais le Palais de Sa Majeſté étoit garni d'artillerie & de proviſions néceſſaires pour ſoutenir en quelque ſorte un ſiege : car la Reine s'attendoit bien à une émotion. Elle ordonna de faire une décharge des mouſquetons ſur ces ſéditieux, dont quelques-uns furent tués & d'autres bleſſés. La multitude s'irrita encore davantage, & ſe porta aux derniers excès ; elle briſa toutes les fenêtres du Palais, elle vouloit enfoncer les portes, elle menaçoit de piller les meubles, & de s'emparer de la perſonne même de Sa Majeſté. Dans cette extrêmité, Chriſtine ſe déguiſa & ſe ſauva dans la maiſon du Réſident de Suede. Le Commandant fit avancer les ſoldats de la Garniſon ; les Capitaines de la Bourgeoiſie ordonnerent la retraite,

Le tumulte cessa. La Reine fit distribuer de l'argent à ceux du peuple qui avoient été blessés. On employa plusieurs jours à rétablir le Palais de cette Princesse : après quoi le Magistrat reconduisit Christine comme en triomphe, au milieu de cette populace, qui frémissoit de rage à sa vue, mais qui n'osoit éclater. Cette Reine s'arrêta quelque tems dans cette ville, attendant la conclusion de ses affaires.

Christine avoit conservé encore quelque correspondance avec le Médecin Bourdelot, qui s'étoit chargé principalement de l'informer des nouvelles de France, & des Ouvrages littéraires qui y paroissoient. Elle écrivit cette réponse singuliere à une de ses lettres. » Vous me faites plaisir » de ne me pas envoyer tout le fa- » tras qu'on fait sur la Campagne de » Flandres... J'aime les belles actions

» autant qu'un autre, mais je n'aime
» pas les panégyriques ; & mon ami-
» tié pour les Satyres eſt telle que je
» me plais à lire juſqu'à celles qui
» ſont faites contre moi-même,
» dont le nombre eſt raiſonnablement
» grand, Dieu merci, pour me di-
» vertir aux dépens de moi-même,
» après m'être longtems divertie aux
» dépens des autres. Je dis à mes dé-
» pens, parceque tout ce que j'ai en-
» core vu eſt ſi ſot & ſi impertinent,
» qu'il m'auroit été impoſſible de le
» lire, s'ils n'euſſent parlé mal de moi.

» Pour ce qui eſt de Benſerade,
» vous avez raiſon de croire que tout
» ce qui vient de lui me plaira....
» Vous m'envoyez les Eſſais Phyſi-
» ques de Launoi, pour m'en faire
» venir l'envie ; vous m'obligerez, ſi
» vous m'envoyez ſon ouvrage en-
» tier. Mon malheur m'arrête encore

» ici (à Hambourg) cet hiver, & la » seule consolation qu'on peut y avoir » sont les lettres de Rome & les li- » vres de France.

» Pour la transfusion du sang, je » trouve l'invention belle ; mais je » ne voudrois pas m'en servir, de » peur de devenir pécore : en cas de » métamorphose, j'aimerois mieux » devenir lion, pour m'empêcher » d'être dévorée. Je me porte assez » bien, & me moque des Méde- » cins & de la Médecine ; mais » pour jouir d'une parfaite santé, » mon souverain remede est de res- » pirer l'air de Rome ».

La Reine avoit des ennemis qui cherchoient les moyens de la desser- vir dans l'assemblée des Etats où ses intérêts étoient agités. Ce fut pour elle l'objet d'une nouvelle & impor- tante négociation. Elle envoya Ro-

ſenbach, ſon Miniſtre & ſon Agent à la Cour de Suede. On a la plus grande partie des lettres qu'elle lui écrivit dans ces circonſtances ; mais elle y emploie ſouvent un chiffre particulier, pour cacher la liberté de ſes ſentimens & de ſes expreſſions. Le Grand Chancelier, Comte de la Gardie, étoit de tous le plus animé contre Chriſtine ; il n'avoit pas oublié les affronts que cette Reine lui avoit faits ſur la fin de ſon regne, & il ſe ſervoit du crédit de ſa place pour traverſer ſes deſſeins. Il l'accuſa de vouloir ravir la couronne de Suede au jeune Roi Charles XI. Il força même Appelman, l'homme d'affaires de Chriſtine, de ſe porter en témoignage contre cette Princeſſe, comme ſi elle lui eût fait confidence d'un ſemblable projet. Chriſtine, inſtruite de cette tyrannie odieuſe, formée pour

la perdre, écrivit au Grand Trésorier de Suede, qui étoit le Gouverneur général de ses Domaines....

» Accoutumée à voir qu'on me prend
» souvent pour une autre, je ne devrois
» pas m'abaisser jusqu'à me justifier ;
» mais je ne saurois m'empêcher de
» vous dire que je fais profession de
» n'écouter d'autres conseils que ceux
» que mon honneur & mon intérêt
» m'inspirent ; que je les connois par-
» faitement : & comme le Roi de
» Suede est mon ouvrage, & que je
» puis quasi dire que sa couronne
» l'est aussi, l'ingratitude ne m'empê-
» chera jamais d'employer tout mon
» sang, si je le pouvois, pour la
» conservation de cet ouvrage, dont
» je tire toute la gloire & toute la
» félicité de ma vie. Si la Suede se
» lasse enfin d'être mal gouvernée,
» qu'on se souvienne que ce n'est pas

» ma faute, & je ſouhaite que Dieu
» me faſſe périr, ſi j'ai la penſée d'en
» profiter. Je n'y aurai autre part que
» celle de regretter la perte d'un Etat,
» pour la gloire & la grandeur du-
» quel j'ai veillé tant de nuits, &
» ſouffert tant d'autres travaux qui
» ſont connus de Dieu ſeul »

Les Etats ne ſe laiſſerent point pré-venir contre cette Reine, par les in-trigues & les haines de quelques par-ticuliers, qui étoient plus animés par un eſprit de vengeance, que par l'in-térêt du bien public. Ils lui accor-derent les principaux objets de ſes demandes; ils arrêterent ſolemnelle-ment :

Que toutes les conditions expri-mées dans l'acte de l'abdication, ſe-roient obſervées dans la derniere ri-gueur & exactitude.

Qu'il ſeroit accordé le libre exer-

cice de Religion, pour Sa Majesté & pour ses domestiques, dans le lieu qu'elle voudra choisir pour sa résidence.

Qu'il dépendra de la volonté de la Reine de fixer tel séjour, en tel pays qu'il lui plaira, avec assurance d'y pouvoir jouir de ses revenus sans inquiétude.

Que le Roi promet de faire payer à la Reine la somme de soixante mille écus, qui lui sont dûs, & de lui faire les plus prompts & les plus solides paiemens qu'il sera possible, pour satisfaire Sa Majesté dans une année au plus tard.

Que le Roi, joint aux Etats, garantira tous ces articles par une conclusion solemnelle de la Diete, pour être inviolablement observés.

Enfin tout étant réglé en Suede, à la satisfaction de Christine, elle ré-

ſolut de reprendre le chemin de Rome, voyage qui lui étoit devenu ſi habituel depuis qu'elle avoit changé de fortune & de Religion. Elle partit donc de Hambourg, après avoir donné de nouvelles fêtes au peuple, & après avoir marqué ſon eſtime & ſa bienveillance aux perſonnes diſtinguées de cette Ville.

L'entrée de la Reine dans Rome fut très pompeuſe. Le nouveau Pape avoit ordonné tout avec une profuſion étonnante. Le Pontificat de Clément IX fut appellé *l'âge d'or de Rome*, à cauſe du goût de ce Pape pour les Arts, & des marques éclatantes de ſa générosité & de ſa magnificence. Ce fut principalement à l'arrivée de Chriſtine qu'il prodigua les honneurs, les fêtes & les plaiſirs, par reconnoiſſance & par eſtime pour cette Héroïne dont il avoit toujours admiré les actions & le génie.

Jean Casimir, Roi de Pologne, qui avoit été Jésuite & Cardinal, fut elevé sur le trône, après la mort d'Uladislas, son frere, au milieu des troubles & des factions. Son regne fut celui de la discorde. Ce Prince n'avoit ni les talens, ni les qualités propres pour soutenir un Etat agité par les guerres étrangeres & civiles, ou pour retenir dans la dépendance la fiere Noblesse de son Royaume. Il demandoit la paix, & plus il paroissoit la desirer, plus il excitoit l'audace & l'ambition des nobles Polonois. Enfin voyant toujours ses premiers Sujets animés contre lui, & ne trouvant point dans l'éclat de son rang un dédommagement à la perte de son repos, il résolut d'abdiquer, & de retourner dans sa solitude. Il vint en France, où le Roi Louis XIV lui donna plusieurs Abbayes. Cepen- 1669.

dant ſa couronne fut demandée par pluſieurs prétendans. Chriſtine s'étoit miſe ſur les rangs dès l'année précédente, durant ſon ſéjour à Hambourg, lorſque Caſimir régnoit encore ; mais elle conduiſit ſa négociation avec tant de prudence & de myſtere, que l'on ignoroit en Suede & dans les autres Etats, ſon projet & ſes prétentions. Elle envoya en Pologne le Pere Hacki, Polonois de nation, & de l'Ordre de Cîteaux, un de ſes Chapelains. Elle lui donna des lettres d'inſtruction pour le Nonce du Pape auprès de la République. La fille de Guſtave étoit hors de ſa ſphere, depuis qu'elle n'avoit plus un ſceptre pour gouverner ; & ſon ame, née pour commander, s'élançoit toujours vers la Souveraineté. Cette Princeſſe vouloit unir à la gloire d'avoir abandonné le trône de Suede volontairement, l'honneur d'obtenir la couronne de Pologne par le ſuf-

frage de la Nation : elle fit valoir avec beaucoup d'art les titres de sa demande. » Repréſentez, dit-elle à » ſon Miniſtre, que je ſuis le der- » nier rejetton de la Maiſon Royale » de Suede & de Pologne ; j'ai fait » un ſacrifice à la Religion & à ma » conſcience, en quittant l'héritage » du Grand Guſtave ; j'ai appris à » régner, & l'on ne pourroit, ſans » injuſtice, me préférer un Etran- » ger ; je ſuis ſans ſucceſſeur & ſans » frere ; je ne pourrai avoir d'autre » intérêt que la proſpérité de la Po- » logne ; je ſuis à la fleur de mon » âge, & accoutumée au plus grand » travail ; enfin étant dans le céli- » bat, la République n'aura rien à » craindre pour ſa liberté, & elle » pourra recouvrer, après ma mort, » le droit d'élection & le choix d'une » autre maiſon.

Chriſtine paſſe enſuite en revue tous ſes concurrens, relevant avec beaucoup de force tous les motifs de leur excluſion. En effet, aucun de ces Princes ne fut élu.

On fit craindre à la Reine que ſon ſexe & ſon amour pour le célibat ne fuſſent les principaux obſtacles de ſon élection. Elle répondit : » A l'é-
» gard du Sexe, cet obſtacle peut
» être levé par des exemples tirés
» même de l'Hiſtoire de Pologne. Au
» reſte, tout le monde ſait que j'ai
» eu en Roi un Royaume & une
» Nation des plus vaillantes du mon-
» de ; que j'ai été ſacrée comme on
» ſacre les Rois de Suede ; que l'on
» m'a rendu hommage en cette qua-
» lité ; que j'ai gouverné la Suede du-
» rant 10 années, depuis ma majorité,
» en Roi plus abſolu qu'aucun de mes
» prédéceſſeurs ; que j'y ſuis encore

» aujourd'hui adorée, crainte & re-
» grettée, parceque je puis dire sans
» vanité, que mes auspices ont été
» les plus glorieux & les plus heu-
» reux du monde à la Suede ; & si
» Dieu permet que la même for-
» tune m'accompagne en Pologne,
» je pense qu'on aura sujet d'être sa-
» tisfait de moi. Quand j'ai gou-
» verné la Suede, je n'étois quasi
» qu'un enfant, & il y a apparence
» qu'avec l'assistance de Dieu, je
» m'acquitterai incomparablement
» mieux de mon devoir présente-
» ment que je suis dans ma pleine
» force & vigueur d'esprit & de
» corps, capable de fatigues &
» d'application. Mais après tout,
» que peut-on exiger de moi que je
» ne fasse ? Faut-il rendre la justice,
» raisonner ou résoudre dans les
» Conseils ? je m'offre de satisfaire à

» ces devoirs, ſinon avec autant d'é-
» loquence & de ſavoir, du moins
» avec autant de bon ſens, que per-
» ſonne ? Faut-il aller pour le ſer-
» vice de la République, à la tête
» d'une armée, j'irai avec joie, &
» je proteſte que la ſeule eſpérance
» de cette ſatisfaction me fait ſou-
» haiter la couronne de Pologne, &
» que, ſi l'on vouloit me la donner,
» à condition de n'y pas aller, je
» ne l'accepterois jamais : j'ai toute
» ma vie ſouhaité paſſionnément
» cette occaſion ; & ſi la raiſon d'E-
» tat ne m'eût rendu ce deſir impoſ-
» ſible, je n'aurois jamais ſouffert
» que d'autres que moi euſſent com-
» mandé mes armées. Si l'on ſe donne
» la peine d'examiner tout le cours
» de ma vie, mon humeur & mon
» tempérament, il me ſemble qu'on
» pourra me faire la grace de comp-

» ter mon ſexe pour rien. »

» Pour le ſecond point, celui du » mariage, j'avoue qu'il m'embar- » raſſe furieuſement; car conſidérant » mon humeur & mon âge, je crois » qu'il n'y a point de remede. Pour » mon humeur, elle èſt ennemie » mortelle de cet horrible joug au- » quel je ne conſentirai pas pour » l'empire du monde; Dieu m'ayant » fait naître libre, je ne ſaurois me » réſoudre à me donner un maître... » Mais le Royaume de Pologne, » étant électif, il me ſemble qu'on » pourroit diſpoſer les Polonois à » penſer moins à l'avenir & plus au » préſent.

» Une troiſieme difficulté, que je » m'oppoſe à moi-même, c'eſt l'i- » gnorance de la Langue Polonoiſe.. » mais ni le Prince de Condé, ni le » Duc de Neubourg, ni le Prince

» de Lorraine n'en savent pas plus » que moi ; & je ferai ce qu'ils ne » peuvent point faire, c'est que je » tâcherai de l'apprendre en peu de » tems. »

Le Pape Clément IX appuya Christine de tout son crédit ; & fit tenir à son Nonce, en Pologne, un Bref, dans lequel il exalte beaucoup les vertus, les qualités & les droits de cette Reine. Cette affaire fut négociée avec tous les ménagemens de la politique la plus éclairée : mais la fille de Gustave n'avoit point d'argent à répandre, & elle étoit bien éloignée, par ses sentimens, d'employer ce moyen, pour acheter des suffrages qu'elle ne vouloit devoir qu'à son nom. Les Polonois, délivrés nouvellement du joug d'une Reine Régente impérieuse, ne voulurent pas s'exposer à un pareil gouvernement ;

ils insisterent sur les obstacles de son sexe, sur l'héréſie de sa maiſon ; ils lui rappellerent le meurtre de Monaldeschi, ils craignirent enfin son inconstance, son caractere altier, & lui donnerent l'exclusion. Ils élurent pour leur Roi, le 19 Juin 1669, Michel Coributh Wiesnowiski, du sang de Jagellon. Ce Seigneur, peu connu, sans fortune & sans intrigue, étoit bien éloigné de prétendre au trône ; il fut étonné, avec toute la Pologne & toute l'Europe, de sa nomination ; il voulut même renoncer à une dignité pour laquelle il ne se sentoit pas les qualités néceſſaires : mais les Polonois, déſirant de faire ceſſer les troubles cauſés par les factions des Prétendans & par l'anarchie, ratifierent son élection.

Christine reçut cette nouvelle sans témoigner de surpriſe ni de chagrin.

Elle parut seulement curieuse de consulter l'Astrologie judiciaire sur la fortune de ce Souverain. *Marquez-moi*, dit-elle à son Agent, *le lieu de la naissance du nouveau Roi de Pologne, avec l'elévation du Pole.*

Il parut en Hollande plusieurs libelles, que la liberté de la Presse n'y rend que trop fréquens & trop hardis. La Reine vit avec indignation que plusieurs familles de Rome y étoient insultées; elle fit solliciter le grand Pensionnaire de Witt de mettre un frein à une telle licence. » C'est, » lui dit-elle, une véritable douleur » pour moi de voir que la Hollande, » que j'aime, & qui devroit être l'a- » syle de la vertu & du mérite, souf- » fre que l'imposture, l'envie & la » calomnie se mettent à couvert chez » elle, pour y noircir tout ce qui » mérite d'être honoré & respecté ».

On regretta bientôt le Pontificat 1670.
de Clément IX. Le Cardinal Emile Altieri occupa le Saint Siege, ſous le nom de Clément X, & choiſit pour Adjudent, à cauſe de ſon grand âge, le Cardinal Paulucci Alberoni. Chriſtine voyoit, à ces différentes mutations, ſon crédit & ſa faveur augmenter ou diminuer. Elle eut, ſous ce nouveau Pontificat, des démêlés avec pluſieurs grandes familles de Rome, & ne trouva point auprès du Pape & de ſon Adjudent, la protection qu'elle deſiroit. Il falloit que cette Reine s'humiliât, ſuivant les circonſtances. Elle cherchoit à ſe conſoler dans les charmes de l'étude & dans la converſation des Savans; mais c'eſt ſouvent un foible ſoulagement pour l'amour-propre offenſé. Cette Princeſſe étoit la correſpondante de preſque tous les hommes célebres de

l'Europe; ils ambitionnoient de l'avoir pour juge de leurs Ouvrages, regardant ſon approbation comme le dernier ſceau de leur gloire. Chriſtine devint la Fondatrice de l'Académie des Arcades, par les aſſemblées que les perſonnes les plus diſtinguées formoient régulierement dans ſon palais. Elle étoit une protectrice généreuſe; elle ménageoit ſur les dépenſes de ſa maiſon, afin d'avoir plus de libéralités à répandre. L'Archevêque Angelo della Noce, recommandable par ſon goût pour les Belles-Lettres, avoit une penſion de la Reine. Un jour que Chriſtine apprit que ce Prélat étoit dans un beſoin preſſant d'argent, elle lui écrivit : « Je vous en-
» voie deux cents ducats, qui ne
» répondent ni à votre mérite, ni à
» mon deſir; mais ſachez que vous
» êtes vengé en me faiſant rougir.

» N'en dites mot à personne, si vous » ne voulez pas offenser mortelle- » ment la Reine ». Sa maniere d'obliger étoit au-dessus de ses bienfaits; elle avoit toujours l'attention louable de cacher les secours qu'elle donnoit au mérite indigent. Plusieurs de ses secrets en ce genre inconnus, tant que Christine vécut, parcequ'elle l'ordonnoit ainsi, ne furent publiés qu'après sa mort, par la reconnoissance de ses illustres pensionnaires.

Le Marquis de Bourbon *del Monté*, 1672. premier Gentilhomme de la Chambre & suiv. de Sa Majesté, vint en Suede, avec la qualité d'Envoyé Extraordinaire, pour engager Charles XI à défendre la Pologne & plusieurs autres Pays Chrétiens, contre les entreprises des Cosaques & des Turcs. Christine saisissoit avec ardeur les occasions où elle pouvoit faire paroître sa recomman-

dation dans les grands intérêts des Etats. Elle avoit renoncé à la Royauté, mais elle vouloit encore représenter comme Reine; & au défaut d'une Couronne & de Sujets, elle croyoit être en droit de se prévaloir de son nom, de son mérite, de ses lumieres. Elle envioit sur-tout de se rendre utile à la Cour de Rome, & de marquer en même-tems son zele pour la Religion & pour le Souverain Pontife. L'affaire présente n'eut pas tout le succès qu'elle en attendoit, par les énormes subsides que le Roi de Suede exigeoit du Pape, & par la guerre dans laquelle les Suédois se trouverent eux-mêmes, peu de tems après, entraînés pour leur propre défense. Cette guerre, fatale à la Suede, par les pertes qu'y fit cette Nation, fut malheureuse pour Christine, qui se vit en danger de perdre la plus grande

partie

partie de ses revenus, les Provinces sur lesquelles ils étoient fondés ayant été conquises par les ennemis, & ses pensions ayant été appliquées aux besoins pressans du Royaume. De-là des plaintes nouvelles sur son *état nécessiteux*, suivant ses expressions. On ne voit qu'avec douleur la fille de Gustave obligée d'écrire aux Régisseurs de ses Domaines, au Roi, aux Sénateurs de Suede : » Je souffre
» plus qu'on ne sauroit croire, non
» seulement par rapport au nécessaire
» pour mon entretien, mais encore
» en mon crédit & en ma réputation,
» puisqu'on me juge hors d'état de
» tenir ma parole royale, & de
» remplir mes promesses, sur les
» avances que d'autres, touchés d'une
» affection, ou, pour mieux dire,
» d'une compassion plus louable,
» m'ont faites dans la situation fâ-

» cheuse où j'ai été ces années-ci;
» par rapport aux especes. »

La Reine, qui avoit aspiré à la Couronne de Jean Casimir, Roi de Pologne, prétendit encore à sa succession, lorsqu'il mourut, comme sa plus proche parente. Elle écrivit au Roi de France, à ses Ministres, à l'Ambassadeur de Suede, pour réclamer ses droits, & chargea le Nonce qui étoit à Paris, de sa procuration, & de la poursuite de ses affaires. Cette Princesse fit également ses diligences en Pologne, à Dantzic, à Naples, en Espagne; elle engagea en même tems le Pape de s'intéresser à ses demandes. Mais le feu Roi de Pologne avoit disposé de tous ses biens par testament en faveur de la Princesse Palatine. D'ailleurs les Souverains avoient aussi des droits à exercer sur les biens de cette succession, situés

dans leurs Etats, & ils n'eurent point de peine à se les approprier. Ainsi Christine ne put rien obtenir de cet héritage. Elle devoit être accoutumée à voir ses demandes rejettées, & tous ses projets s'évanouir avec son crédit & sa considération.

Il y avoit de grandes négociations pour la Paix, dans laquelle la France, l'Allemagne & la Suede étoient principalement intéressées. Les conférences des Ministres Plénipotentiaires se tenoient à Nimegue. Christine crut pouvoir paroître en Souveraine dans ces Traités de paix. Elle conçut le projet de se faire céder la possession ou le séquestre des Provinces d'Allemagne qu'elle avoit conquises durant son regne, & dont les ennemis s'étoient rendu maîtres. Elle chargea de ses intérêts Cerdeerantz, jeune Suédois, dont elle avoit, comme 1679.

elle le disoit elle-même, fait la fortune & formé l'esprit. Elle l'envoya en France, à Nimegue, à la Haye, en Suede.

Le Ministre de Christine sollicita une somme ou une pension viagere sur des subsides dont la France restoit encore redevable envers la Suede. Il demanda ensuite une lettre de recommandation du Roi Louis XIV, pour appuyer les prétentions de cette Princesse à la cour de Stockolm & auprès des autres Puissances intéressées. Ces négociations traînerent en longueur. Cerdeerantz, ne pouvant rien obtenir, reçut l'ordre de quitter Paris & de se rendre au congrès de Nimegue. Jamais Souverain ne fut plus attentif & plus délicat que Christine sur ses titres & sur les moindres parties du cérémonial. Elle écrivit elle-même, à ce sujet, une

ample instruction à son Envoyé. » La » Suede, dit cette Reine, n'est pas » seulement ma Patrie. Le Royaume » de Suede est à moi & au Roi; je » ne lui dispute pas son droit, & je » ne révoquerai jamais ce que je lui » ai une fois donné; mais la diffé- » rence qu'il y a entre moi & lui, » est que je dois tout ce que suis à » Dieu seul, & que le Roi doit à » Dieu & à moi tout ce qu'il est: » Ne souffrez pas que je sois nom- » mée après un autre Prince, sauf » le Pape & l'Empereur, auxquels » seuls je cede. Quand on parlera de » la Reine & du Roi de Suede, la » Reine doit être mise au premier » rang. Donnez aux Rois & aux Rei- » nes le titre de *Sérénissime*; mais » gardez-vous bien de me le don- » ner. Reine ou Christine, voilà mes » titres »

Elle exigeoit auſſi que le Gouverneur de ſes domaines eût la préſéance immédiatement après les Sénateurs, ſur les Grands Officiers de Suede, & qu'il fût traité d'*Excellence*.

Malgré la fierté de ſes prétentions, & le rang que Chriſtine ſe préparoit à tenir dans le Traité de Nimegue, elle vit bientôt évanouir l'eſpoir de ſe faire céder la jouiſſance & la garde des Pays que la Suede avoit perdus en Allemagne. Pluſieurs victoires remportées de ſuite par Charles XI, ſur les Danois, & les loix impoſées par la France à l'Electeur de Brandebourg, de ſe déſiſter de la plus grande partie de ſes prétentions, firent rentrer les Suédois dans la poſſeſſion de leurs Provinces. La paix fut rétablie entre les Nations belligérentes, ſans le concours de Chriſtine. Elle fut encore réduite à ſolliciter le paiement de ſes

revenus ; elle obtint des secours suffisans pour rétablir l'éclat de sa Cour.

Cependant Christine étoit entrée dans les intrigues du Conclave, après la mort de Clément X, pour élever sur le Saint Siege le Cardinal Conti, dont elle connoissoit le zele & l'attachement. Son frere étoit le premier Gentilhomme de la Chambre de Sa Majesté, & la Duchesse Muti, sœur du Cardinal, tenoit auprès d'elle le rang de premiere Dame d'honneur.

Cette Reine eut encore le chagrin de voir ses desirs trompés : les suffrages se réunirent en faveur de Benoît Odeschalchi, qui fut Pape sous le nom d'Innocent XI. Les mutations fréquentes des Pontifes Romains exposoient Christine à des vicissitudes singulieres. Elle eut peu de crédit sous Innocent XI. Ce Pape étoit d'un caractere simple, économe, mais ferme

& peu propre à se laisser gouverner.

L'affaire du Quiétisme faisoit alors grand bruit à Rome. Molinos, qui avoit répandu cette doctrine, fut enfermé dans les prisons de l'Inquisition. L'on soupçonna Christine d'entrer dans les nouveaux sentimens; elle parut du moins estimer beaucoup la personne de celui qui en étoit le fauteur. Elle prit un soin particulier d'adoucir sa captivité, & de le défendre contre la persécution. Le Pape lui-même disoit: *Molinos peut errer; mais au fonds, c'est très certainement un homme de bien.*

Mademoiselle Le Febvre, depuis Madame Dacier, étonnoit le monde littéraire par son érudition Grecque & Latine, & par ses connoissances de la docte Antiquité. A l'âge de seize ans, avec une figure aimable, elle préféroit le travail du cabinet à tout

autre amusement. Christine prévint la jeune Françoise, en lui faisant faire des complimens par le Comte de Konigsmark, Ambassadeur de Suede en France. La reconnoissance dicta à cette Demoiselle une lettre latine pour la Reine; elle lui présenta l'Histoire de Florus, dont elle étoit l'Editeur & Commentateur. Christine lui écrivit: » Vous, de qui on m'as-
» sure que vous êtes une belle &
» agréable fille, n'avez-vous pas de
» honte d'être si savante? En vérité,
» c'est trop; & par quel charme se-
» cret avez-vous su accorder les Mu-
» ses avec les Graces? Si vous pou-
» viez attirer à cette alliance la for-
» tune, ce seroit un accroissement
» presque sans exemple, auquel on
» ne sauroit rien souhaiter de plus,
» si ce n'est la connoissance de la vé-
» rité, qui ne peut être longtems ca-

» chée à une fille qui peut s'entre-
» nir avec les Saints Auteurs, dans
» leurs Langues naturelles. »

Mademoiselle Le Febvre étoit née dans la Religion protestante. La Reine voulut l'attirer auprès d'elle, pour la convertir à la Religion Romaine, & jouir de sa conversation. Cette aimable Savante ne se laissa point séduire par des offres considérables; elle refusa d'abandonner son pays : mais elle eut le bonheur de connoître la vérité après un examen sérieux, & de persuader M. Dacier, son mari, de faire une abjuration publique. Elle eut part aux bienfaits de Louis XIV, ayant travaillé pour l'instruction du Dauphin, & pour la gloire de la France.

Christine répandoit de tous côtés ses louanges, ses conseils, ses instructions. Elle composa une longue lettre

morale, pour porter à l'Etat Monastique le Comte de Wasanan, fils naturel d'Uladiflas VII, Roi de Pologne, & parent de cette Reine. Ce Seigneur avoit une figure agréable, un esprit orné, de la noblesse dans son air & dans ses sentimens; mais il étoit sans fortune, & il avoit erré dans plusieurs Cours de l'Europe, sans pouvoir réparer la disgrace de son sort.

Le Roi Casimir, qui s'étoit retiré en France, après son abdication, vouloit le reconnoître pour son neveu au Parlement de Paris; mais il fut détourné de ce dessein qui auroit donné un état au Comte de Wasanan, & mourut. Christine l'accueillit dans son infortune, elle l'avoua pour son parent, lui donna un rang dans sa Cour, & l'employa pour ses affaires; mais trop bornée par sa for-

tune, pour lui faire un grand état, elle l'excita à renoncer au monde. » Ne vous flattez point de vaines chi-
» meres, lui dit-elle, croyez de bonne
» foi qu'il n'y a rien à espérer pour
» moi ni pour vous dans le monde,
» & qu'il est fait de maniere que l'on
» est trop heureux, quand l'on n'y
» prétend & n'y espere rien... Quand
» vous pourriez devenir le seul Mo-
» narque de toute la terre, quand
» vous seriez environné de tout l'é-
» clat, de toute la gloire, de toutes
» les grandeurs, de toutes les for-
» tunes & de tous les plaisirs du
» monde, vous n'en seriez pas plus
» content que vous êtes à présent. Je
» vous parle d'expérience; vous n'en
» seriez pas plus heureux; au con-
» traire, vous auriez des chagrins,
» des dégoûts qui vous sont encore
» inconnus, & qui sont pires que

» tout ce que vous avez essuyé jus-
» qu'ici...Fiez-vous à Dieu, & si vous
» êtes convaincu de sa vocation, sortez
» du monde au plutôt, mais sortez-en
» comme d'une maison qui brûle, &
» dont il faut se sauver au plus vîte, si
» l'on n'aime à y périr »... Ce Seigneur ne se rendit point à ces pieuses invitations ; la Reine lui assura une pension viagere, & il devint un des Chevaliers d'honneur des Papes Alexandre VIII, & Innocent XII.

Charles XI, Roi de Suede, étoit 1681. tombé de cheval, & s'étoit fracassé & suiv. la jambe. Cet accident fit craindre pour sa vie. La Renommée, qui va toujours en s'accroissant, avoit répandu à Rome la nouvelle de sa mort. Ce bruit réveilla les inquiétudes & les desirs de Christine ; on fit même courir alors un testament attribué au Souverain, dans lequel les intérêts

de la Reine étoient oubliés. La fille de Gustave s'en allarma ; elle fit sentir qu'elle regardoit encore le trône comme son patrimoine, dont on ne pouvoit disposer à son préjudice : elle se préparoit à faire un nouveau voyage en Suede, pour soutenir ses prétentions ; mais ses espérances & ses craintes se dissiperent, le Roi ayant recouvré la santé.

Christine se fit instruire de l'Astrologie, comme elle s'étoit occupée de l'Alchymie. *Sa curiosité*, suivant ses expressions, *vouloit savoir tout*, & la folie de l'esprit humain n'est pas sans doute la moindre des sciences à connoître & à étudier.

Cette Princesse, malgré ses protestations de désintéressement, souffroit d'être Reine sans souveraineté. L'ambition étoit toujours dans son cœur, & cette passion se réveilloit

au moindre ſignal. Benoît Oxenſtiern venoit d'être nommé Grand Chancelier du Royaume, il avoit les talens & les qualités propres à cette importante dignité. Chriſtine le félicita ſur ſon élévation, lui rappella les bienfaits dont elle avoit comblé ſa famille, & l'engagea de ne point oublier les intérêts de ſon ancienne Souveraine. Le Grand Chancelier étoit informé que la Reine deſiroit d'avoir la pleine poſſeſſion du Duché de Brême, en échange de tous les domaines & revenus qu'elle poſſédoit en Poméranie, en Gothlande, à Oeſel & ailleurs. Il crut avoir occaſion de ſervir ſa bienfaictrice, en faiſant dans le même tems un arrangement utile à la Suede. En effet, Brême paroiſſoit difficile à conſerver, d'autant que ce pays étoit éloigné & expoſé à l'inſulte des ennemis. Chriſ-

tine pressa vivement la conclusion de cette affaire, qui devoit lui rendre une portion & une image de son premier état; mais afin de rendre sa fortune solide, elle demandoit l'entiére souveraineté de cette Province, & elle vouloit en faire garantir la neutralité par tous les Princes voisins de la Suede, en cas de guerre. Elle ne put obtenir aucune de ces deux conditions. L'échange n'eut point lieu, & la Reine fut encore réduite à dépendre de la Cour de Stockholm, pour la perception de ses revenus & pour la disposition de ses domaines.

Les sujets de mécontentement que Christine avoit souvent contre sa Patrie, ne l'empêcherent jamais de marquer le plus vif attachement pour la gloire & les intérêts de la Suede. Elle paroissoit dans tous les événe-

mens heureux & malheureux, qui arrivoient à ce Royaume. Elle félicitoit les Ministres du succès de leur administration, elle donnoit les avis qu'elle croyoit nécessaires au bien du Gouvernement.

Le fameux Jean Sobieski, Roi de Pologne, remporta une victoire éclatante contre une armée de deux cens mille Turcs qui assiégeoient Vienne. Le Héros qui commandoit les Chrétiens força les Infideles, malgré la supériorité du nombre, de se retirer avec précipitation au-delà du Danube, & d'abandonner leurs étendarts, leurs tentes, leurs munitions de guerre & de bouche, & toute leur artillerie. Cette action mémorable délivra la ville Impériale, & arrêta dans sa source ce torrent qui menaçoit d'inonder tout l'Empire. Jean Sobieski fut comblé de gloire. Chris- 1683.

tine écrivit au vainqueur une lettre en Italien, pour lui payer son tribut de louange. » Je dois à Votre Ma-
» jesté, dit cette Reine, la sûreté de
» mon indépendance royale & de
» mon repos, que je préfere à toutes
» les souverainetés de la terre. Il faut
» néanmoins que j'avoue mon in-
» gratitude envers un si grand Roi,
» puisque je lui porte une envie qui
» m'est d'autant plus insupportable,
» qu'il ne m'est plus facile de me
» soumettre à cette passion. Il n'y a
» aucune créature qui l'ait pu exciter
» dans mon cœur. Votre Majesté
» seule me l'a fait éprouver. . . . Je
» dois pourtant dire pour ma justi-
» fication, que les mouvemens dont
» je suis agitée ne proviennent pas
» d'une basse jalousie, puisqu'au lieu
» de refuser la justice qui est dûe à
» Votre Majesté, je me sens tou-

» chée vivement de la souveraine
» estime & de l'admiration qui lui
» appartiennent si légitimement. »

Christine louoit avec un égal enthousiasme les talens éminens d'un Poëte Italien nommé Vincenzo Filicaïa. » Vos Sonnets, s'écrie cette Rei-
» ne, égalent, à mon avis, tout ce
» que j'ai jamais vu de beau dans la
» Poésie lyrique, tant des Moder-
» nes que des Anciens... Si de bel-
» les actions pouvoient s'attendre à
» des récompenses hors de Dieu &
» de soi-même, certes il y en au-
» roit peu de ces récompenses plus
» dignes que celles de votre plume,
» qui ne fait que donner des louanges
» sublimes & véritables. Le Grand
» Alexandre même, s'il vivoit de nos
» jours, vous envieroit plus, & avec
» raison, aux Princes de notre siecle,
» qu'il n'envioit Homere à Achille

» dans le sien... J'ai lu & relu plus
» d'une fois tous vos Sonnets avec
» le plus grand plaisir, & j'avoue, en
» dépit de ma malignité naturelle,
» qui me rend mal intentionnée,
» n'avoir trouvé dans vos Poésies
» que matiere d'applaudissement. Je
» ne puis vous exprimer combien
» elles m'ont charmée! L'incompa-
» rable Pétrarque me paroît ressus-
» cité en votre personne, mais res-
» suscité avec un corps glorieux,
» sans aucun de ses défauts. *Vous*
» avez de l'art, du génie, du juge-
» ment & du savoir, & vous maniez
» en maître le sacré & le profane. »

Le Poète ne fut pas ingrat, il paya les éloges de Christine par un Poëme à sa gloire; ce qui excita encore la reconnoissance de cette Princesse, qui lui écrivit plusieurs lettres avec les expressions les plus vives. » Puis-

» qu'il ne vous déplaît pas d'être en-
» couragé de moi, faites-moi ce plai-
» sir de continuer de plus en plus à
» enrichir notre siecle de vos ou-
» vrages. Vous devez cela à Dieu,
» à l'Italie, à vous-même & à moi
» aussi, puisque vous le voulez. Pour
» moi, je tiendrai à honneur qu'il
» soit dit un jour que Christine,
» quoiqu'étrangere, a lu & goûté les
» ouvrages du grand Filicaïa ».

Ce Poete tant vanté, est pourtant peu connu, & ne tient pas un rang parmi les Pétrarques & les Tasses, au-dessus desquels Christine veut l'élever. Ses Poésies ne tirent leur éclat que des *concetti* Italiens & du brillant du faux bel esprit. Filicaïa étoit de Florence, d'une famille noble : il fut décoré par le Grand Duc de la qualité de Sénateur ; il eut une grande part aux bienfaits de Christine, qui

prit ſoin de l'éducation de ſes deux fils. Les libéralités de cette Reine étoient la principale cauſe du dérangement de ſes finances, elle étoit continuellément occupée à ſolliciter en Suede le retour de ſes revenus; & ſouvent elle étoit obligée de mettre ſes bijoux les plus précieux en gage. Les Juifs de Hambourg lui avançoient à gros intérêts de l'argent qu'elle employoit à encourager les talens, & à ſoulager le mérite indigent.

1686. Les perſécutions, qui s'éleverent alors en France contre les Proteſtans, & les moyens violens dont on ſe ſervoit pour les convertir à la Religion Romaine, exciterent les plaintes des bons Chrétiens. Chriſtine écrivit, à cette occaſion, au Chevalier de Terlon, Ambaſſadeur de France, qui l'avoit ſuivie, en 1660, dans ſon voyage en Suede. La lettre par

laquelle cette Reine marque ses sentimens, mérite d'être rapportée; elle est l'ouvrage d'une raison ferme & éclairée, & fait autant d'honneur à son cœur qu'à son esprit. » Puisque » vous voulez savoir mon sentiment » sur la prétendue extirpation de l'hé- » résie en France, je suis ravie de » vous le dire sur un sujet de cette » importance. Comme je fais profes- » sion de ne craindre & de ne flat- » ter personne, je vous avouerai fran- » chement, que je ne suis point per- » suadée du succès de ce grand des- » sein, & que je ne saurois m'en ré- » jouir comme d'une chose fort avan- » tageuse à notre sainte Religion : » au contraire, je prévois bien des » préjudices qu'un procédé si nouveau » fera naître par-tout. En bonne-foi, » êtes-vous bien persuadé de la sin- » cérité de ces Convertis ? Je souhaite

» qu'ils obéissent sincerement à Dieu,
» & à leur Roi : mais je crains leur
» opiniâtreté ; & je ne voudrois pas
» avoir sur mon compte tous les sa-
» crileges que commettront ces Ca-
» tholiques forcés par des Mission-
» naires qui traitent trop cavaliere-
» ment nos saints Mysteres. Les gens
» de guerre sont d'étranges Apôtres ;
» je les crois plus propres à tuer, à
» violer & voler, qu'à persuader :
» aussi des relations dont on ne peut
» douter, nous apprennent-elles qu'ils
» s'acquittent de leur mission fort à
» leur mode. J'ai pitié des gens qu'on
» abandonne à leur discrétion ; je
» plains tant de familles ruinées,
» tant d'honnêtes gens réduits à la
» mendicité, & je ne puis regarder
» ce qui se passe aujourd'hui en Fran-
» ce, sans en avoir compassion. Je
» plains ces malheureux d'être nés
» dans

» dans l'erreur, mais il me semble
» qu'ils sont plus dignes de pitié que
» de haine; & comme je ne voudrois
» pour l'empire du monde avoir
» part à leurs erreurs, je ne voudrois
» pas aussi être cause de leurs mal-
» heurs. Je considere la France comme
» un malade à qui l'on coupe bras &
» jambe pour le guérir d'un mal qu'un
» peu de patience & la douceur au-
» roient entierement guéri, & je crains
» qu'il ne devienne enfin incurable,
» que ce feu caché sous la cendre ne
» se rallume un jour plus fort que
» jamais, & que l'hérésie masquée
» ne devienne plus dangereuse. Rien
» n'est plus louable que le dessein de
» convertir les Hérétiques & les Infi-
» deles; mais la maniere dont on s'y
» prend est fort nouvelle, & puisque
» Notre Seigneur ne s'est pas servi
» de cette méthode pour convertir

» le monde, elle ne doit pas être la
» meilleure. J'admire & je ne com-
» prends pas ce zele & cette poli-
» tique qui me passent, & je suis de
» plus ravie de ne les pas compren-
» dre. . . .

Cette lettre devint publique, & si elle ne put arrêter l'ardeur d'un zele indiscret, elle rappella du moins les droits de l'humanité, & le véritable esprit de la Religion.

Bayle, en rapportant cette lettre dans ses Nouvelles, ajoute que *c'étoit un reste de Protestantisme.* Le Journaliste imprudent reçut bientôt un avis anonyme, pour l'avertir du danger qui le menaçoit, s'il ne rendoit point justice à une Reine Catholique, dont il avoit voulu, sans raison, faire suspecter la bonne-foi & la conversion. C'étoit la Reine elle-même qui avoit donné ordre à Gal-

denblad, son Secrétaire, de relever cette reflexion offenſante. Bayle menacé ſe retracta, il tâcha de juſtifier ſes expreſſions, ou du moins de les excuſer. Il écrivit à la Reine, & trouva ſans peine, auprès de Sa Majeſté, la protection & la bienveillance qu'elle accordoit aux Hommes de Lettres. Ce Savant entra dans une correſpondance intime avec Chriſtine, qui lui répondit : » Mon bien, mon ſang & » ma vie même ſont dévoués au ſer- » vice de l'Egliſe ; mais je ne flatte » perſonne, & ne dirai jamais que la » vérité. Je ſuis obligée à ceux qui » ont voulu publier ma lettre ; car » je ne déguiſe pas mes ſentimens, » ils ſont, graces à Dieu, trop no- » bles & trop dignes pour être déſa- » voués.... Je veux, continue cette » Princeſſe, vous impoſer une péni- » tence, c'eſt qu'à l'avenir, vous

» preniez ſoin de m'envoyer tout ce
» qu'il y aura de curieux en Latin,
» en François, en Eſpagnol, en Ita-
» lien & en quelque matiere & ſcien-
» ce que ce ſoit, pourvu qu'ils ſoient
» dignes d'être vus. Je n'excepte pas
» même les Romans ni les Satyres,
» & ſur-tout s'il y a des Ouvrages
» de Chymie, je vous prie de m'en
» faire part au plutôt. N'oubliez pas
» auſſi de m'envoyer votre Journal,
» Je fournirai à la dépenſe que vous
» ferez. »

Bayle donna dans ſon Journal une entiere ſatisfaction à la Reine, & mérita ſes bienfaits. Il entreprit l'Hiſtoire de Guſtave, de laquelle on a le commencement ; il avoit auſſi deſſein d'écrire la vie de Chriſtine, mais la mort de cette Princeſſe, qui ſurvint peu d'années après, l'arrêta dans des projets qui lui étoient apparem-

ment inſpirés par la flatterie & par quelques vues d'intérêt, puiſqu'il abandonna auſſi-tôt ces ouvrages.

Chriſtine parcourut l'Italie qui offre un ſpectacle continuel & varié aux yeux de l'Amateur & du Savant. Elle goûtoit à ce double titre un plaiſir infini. On voit encore en pluſieurs endroits des inſcriptions qui marquent l'attention de cette Reine à viſiter les monumens les plus curieux de l'induſtrie & du ſavoir.

L'affaire de la *Franchiſe des quartiers* à Rome excitoit alors beaucoup de rumeur. Ceux d'une même Nation ſe mettent ordinairement, dans cette Ville, ſous la protection de leur Ambaſſadeur; & faiſant partie de ſon cortege dans les cérémonies publiques, ils logent près de ſon palais, ils ſe diſent attachés à ſa perſonne; ſous ce prétexte, ils jouiſſent de beau-

coup de privileges. Plusieurs maisons, & même des rues entieres étoient regardées comme la suite du Palais de l'Ambassadeur, & avoient le nom & le droit de *Franchise*. Les Romains s'y refugioient, ainsi que les Etrangers; ces quartiers de Rome étoient les plus peuplés, ils étoient affranchis des poursuites de la Justice; ils devenoient souvent l'asyle du crime qui se montroit plus audacieux par l'impunité.

C'étoit un abus que le Pape Innocent XI voulut abolir, ou du moins diminuer. Il borna la franchise au Palais même des Ambassadeurs, & ne l'accorda qu'aux personnes attachées à leur suite & à leur service. Les Ambassadeurs de l'Empereur & du Roi d'Espagne consentirent à se conformer aux intentions de sa Sainteté, pourvu que la France voulût pareil-

lement suivre ce nouveau reglement. La Reine Christine, qui jouissoit aussi de ces franchises dans toute leur étendue, fut la premiere à donner l'exemple. Elle écrivit au Pape : » Très » Saint Pere, pour seconder les très » justes desseins de votre Sainteté » dans le desir qu'elle a d'abolir les » *quartiers*, je viens vous offrir & » vous remettre pour toujours le » mien, duquel, par la justice & par » l'honnêteté de vos prédécesseurs, » aussi-bien que de votre Sainteté, » j'ai joui jusqu'à cette heure sans » aucun trouble ; me réservant les » égards dûs aux demeures des gens » qui sont à mon service. J'avoue » que je n'offre à votre Sainteté que » ce qui lui appartient ; mais nous » ne pouvons non plus offrir à Dieu » que ce qui vient de lui ; & néan» moins une telle offrande est non

» ſeulement bien reçue, mais elle » eſt récompenſée par cette infinie » bonté des biens ineſtimables & » éternels. Pour moi, je ne prétends » ni ne deſire rien de Votre Sain- » teté; je la prie ſeulement qu'elle » veuille agréer, dans cette action, » l'exemple que je donne, & qui ne » lui ſera peut-être pas inutile, ſi » elle veut s'en prévaloir dans la » conjoncture préſente. »

1687. Cependant la Cour de France réſolut de maintenir ſes Ambaſſadeurs à Rome dans l'entiere poſſeſſion des anciennes franchiſes. Le Pape alléguoit que ſes Nonces & ſes Légats à Paris n'avoient point de priviléges hors l'enceinte de leur hôtel, & qu'ils n'en pouvoient faire jouir que leurs domeſtiques. Mais Louis XIV étoit bien éloigné de vouloir faire comparaiſon de ſes Ambaſſadeurs

avec les Nonces du Souverain Pontife. Il n'étoit point d'ailleurs fâché de trouver l'occasion d'humilier encore ce Pape dont il avoit eu sujet de se plaindre. Le Duc d'Estrée, Ambassadeur, étant mort, le Roi envoya, pour le remplacer, le Marquis de Lavardin, qui se rendit à Rome, avec un cortege nombreux. Sa Sainteté déclara qu'elle ne donneroit point d'audience au Marquis de Lavardin, & qu'elle ne le reconnoîtroit pas même pour Ambassadeur, s'il ne renonçoit auparavant aux franchises des quartiers, comme les Ambassadeurs de l'Empire & de l'Espagne l'avoient fait. Louis XIV répondit qu'il n'étoit pas accoutumé à suivre l'exemple, mais à le donner, & que la France, ayant rendu les services les plus signalés au Saint Siege, elle pouvoit sans doute prétendre quelques privileges

particuliers. L'Ambassadeur entra dans Rome bien escorté, & déterminé à soutenir ses droits. Il se tint plusieurs mois de suite, renfermé dans son hôtel; ce qui fit dire à Pasquin que les François étoient devenus *Quiétistes*. Enfin le Marquis de Lavardin sortit un Dimanche, & se rendit à l'Eglise de Saint Louis. On vit le surlendemain une Bulle d'excommunication contre l'Ambassadeur & contre l'Eglise de Saint Louis. Vers ce même tems Christine se trouva offensée que les Sbirres fussent venus jusque dans son Palais, saisir un malheureux qui s'y étoit réfugié. Elle entra en colere à la vue de cette action, & s'écria: » Je pourrois dissi-
» muler une affaire comme celle-là;
» mais le Pape me traite avec trop
» d'indignité: Je suis déterminée à
» lui faire connoître combien on se

» trompe d'agir envers moi de cette
» maniere. »

Elle fit venir aussi-tôt un de ses Officiers, elle parut vouloir faire armer ses gens, elle menaça les Sbirres, & les obligea de reconduire le prisonnier dans le lieu même où ils l'avoient enlevé. Le Tribunal du Trésorier instruisit cette affaire par ordre du Pape, & répandit un Monitoire contre l'Officier de la Reine; mais peu effrayée de ces poursuites, Christine écrivit au Trésorier ce billet hardi. « Vous deshonorez, vous
» & votre Maître, cela s'appelle au-
» jourd'hui faire justice dans votre
» Tribunal; vous me faites assez de
» pitié; mais vous m'en ferez encore
» davantage, quand vous serez Car-
» dinal. Cependant je vous donne
» ma parole que ceux que vous avez
» condamnés à mort, vivront, s'il

» plaît à Dieu, encore quelque tems;
» & que, si par hasard ils venoient
» à mourir d'une autre mort que de
» la naturelle, il ne mourront pas
» seuls. »

Cette Princesse, d'autant plus fiere que l'on prétendoit l'abaisser, demandoit raison de l'affront qui lui étoit fait. Elle assembla les Officiers & les gens de sa maison, & leur dit que, n'ayant point assez de force pour les protéger contre la rigueur d'un gouvernement injuste & tyrannique, elle leur rendoit la liberté, afin de ne les point envelopper dans le danger de sa cause; mais tous fondans en larmes, protesterent qu'ils étoient prêts de répandre jusqu'à la derniere goutte de leur sang à son service. Chistine accepta leur offre, & promit de les protéger & de les récompenser.

La résolution de la Reine & le parti violent auquel son caractere assuroit assez qu'elle pouvoit se porter, engagerent plusieurs Cardinaux & le Pape lui-même à entrer dans quelques négociations ; mais les esprits s'aigrirent de plus en plus. Innocent XI vouloit venger son autorité offensée dans les Officiers de la Justice, & Christine demandoit réparation de l'insulte faite à son rang. La Reine se rendit, avec tout son monde bien armé & bien déterminé, à l'Eglise des Jésuites ; c'étoit une espece de bravade à laquelle on crut ne devoir point faire attention. Le Pape lui envoya le jour même des fruits très rares à cause de la saison : Christine, en les recevant, dit, » qu'il ne pense » point m'endormir par son présent ; » je serai toujours sur mes gardes. » Innocent XI se contenta de répondre,

è Donna: c'est une femme! Ce mot piqua vivement la Reine. Elle se répandit en plaintes & en reproches. Le Pape lui ôta la pension de douze mille écus, que la Chambre Apostolique lui payoit depuis plusieurs années. Il comptoit par-là réduire cette Princesse; mais ce fut pour elle le sujet d'un nouveau triomphe. Le Cardinal Azzolino l'ayant avertie de cette résolution, Christine lui fit cette réponse singulière : » Je puis vous assurer que vous m'avez donné la » plus agréable nouvelle du monde; » je vous conjure de me rendre » cette justice; Dieu qui connoît le » fonds de mon cœur, sait que je ne » vous ments pas. Les douze mille » écus que le Pape me donnoit, » étoient l'unique tache de ma vie, » & je la souffrois de la main de » Dieu, comme la plus grande mor-

» tification qui pût humilier mon or-
» gueil. »

Christine s'unit au Marquis de Lavardin, ayant la même cause à défendre. Ils convinrent de se soutenir mutuellement contre les entreprises de la Cour de Rome. Louis XIV écrivit à ce sujet une lettre obligeante à Christine. Cette Reine lui répondit, & eut la satisfaction de voir revivre, sans la moindre avance de sa part, la bonne intelligence, qui étoit, depuis plusieurs années, refroidie & même interrompue entre elle & le Roi. Cependant les François se tenoient prêts à défendre à main armée leurs prétentions; la Reine, de son côté, se fortifioit dans son palais, & comme on lui représentoit qu'Innocent XI pourroit enfin lui faire sentir son autorité. *S'il est Pape*, répondit-elle, *je le ferai sou-*

venir que je suis Reine. Dans le même tems vinrent des Ambassadeurs de Siam à Rome, qui eurent audience du Pape, & qui en reçurent de riches présens. Christine dit à cette occasion : *Que le Pape fasse des honneurs aux Rois des Indes & à leurs Ambassadeurs, puisqu'il se comporte si mal envers ceux de l'Europe.*

L'Ambassadeur d'Espagne s'étoit désisté du droit de Franchises, sous condition que tout seroit égal pour les autres Puissances ; mais il voulut rentrer dans ses anciens privileges, lorsqu'il vit la France & Christine décidés à ne rien céder. Cette contestation faisoit beaucoup de rumeur dans toutes les Cours de l'Europe ; on avoit les yeux ouverts sur la Reine, & elle ne l'ignoroit pas. Aussi disoit-elle : *Je suis ici, comme autrefois César, entre les mains des Pirates, &*,

à son exemple, je les menace, & ils me craignent.

Les esprits s'animoient au point que le Pape disoit : *Je me sens assez de courage pour souffrir le martyre, plutôt que de me relâcher sur le droit des franchises des quartiers, que je veux absolument voir aboli.* Louis XIV & Christine étoient bien éloignés de vouloir fléchir devant le souverain Pontife, dont ils avoient lieu de se plaindre personnellement, quoique d'ailleurs ils ne pussent se dissimuler la justice & la nécessité de cette réforme. Il étoit difficile de prévoir le dénouement de cette grande affaire. Cependant la Cour de Rome négocioit, & attendoit du tems ce qu'elle ne devoit espérer de l'autorité, ni de la violence. La France eut une guerre à soutenir contre les principales puissances de l'Europe, & commença à

s'occuper moins de la contestation des franchises. La Reine disparut bientôt de dessus la scène. Le Marquis de Lavardin, après la mort de Christine, ne voulut point être seul exposé à l'orage; il se retira de Rome, sans prendre congé du Pape; il craignoit que le Peuple & l'Inquisition ne le poursuivissent comme un excommunié, & ne violassent en sa personne le droit des gens. Innocent XI mourut; le Pape Alexandre VIII, son successeur, n'eut point de peine à obtenir de Louis XIV l'abolition des franchises. Ce Roi n'avoit plus le même intérêt, ni les mêmes raisons pour s'opposer aux justes demandes du nouveau Pontife.

Christine étoit toujours la protectrice la plus zélée du savoir & des talens. Elle encourageoit le mérite chez toutes les Nations; elle faisoit

composer des Ouvrages, elle en avançoit les frais, elle en récompensoit les Auteurs. Ses libéralités donnerent naissance au Traité de Wastmuth sur l'Astronomie & la Chronologie, ainsi qu'à l'Histoire de la guerre triennale de l'Empire, par Puffendorf. Cette Reine étoit en correspondance avec les Savans de l'Allemagne & avec les Beaux-Esprits de France. Mademoiselle Scuderi lui ayant envoyé ses écrits, & lui recommandant un de ses amis, dans le tems que les François étoient suspects à Rome, à cause de la dispute des franchises, Christine lui répondit: » Je ne comprends pas Mademoiselle Scuderi, » comment une personne qui a écrit, » comme vous, sur la tyrannie de » l'usage, ignore celui qu'on a établi à Rome. Vous avez mal adressé » votre ami. Ne savez-vous pas qu'il

» seroit plus facile à vos François de
» voir la Grande Sultane, que moi,
» quoique personne ne soit amou-
» reux, ni jaloux de moi, & que je
» sois, Dieu merci, en mon entiere
» liberté. Il y a ici une espece de
» passion qui n'a pas de nom, qu'on
» substitue à l'amour & à la jalousie
» qui regnent à Constantinople; &
» l'on s'y venge sur votre Nation des
» chagrins bien ou mal fondés, qu'on
» prétend avoir reçus de moi. Je sup-
» pose toutefois que cet usage finira;
» & si jamais cela arrive, je ferai
» voir à votre ami que tous les hon-
» nêtes gens sont bien reçus chez
» moi, mais sur-tout ceux qui sont
» de votre connoissance. Je suis pour-
» tant résolue de ne contribuer en
» rien à ce changement, & la con-
» duite de ma vie passée doit per-
» suader aux gens, que je sais sans

» peine me priver de tout.... J'ai
» naturellement une grande aversion
» pour la vieillesse, & je ne sais com-
» ment je pourrai m'y accoutumer.
» Si l'on m'eût donné le choix d'elle
» & de la mort, je crois que j'au-
» rois choisi, sans hésiter, la der-
» niere. Mais puisqu'on ne nous
» consulte pas, je me suis accoutu-
» mée à vivre avec plaisir. Aussi la
» mort qui s'approche, & qui ne
» manque jamais à son moment, ne
» m'inquiete pas: je l'attends sans la
» desirer & sans la craindre..... Il
» est tems de vous parler de vos Ou-
» vrages, qui sont agréables, utiles
» & savans. Vous mettez si bien en
» œuvre les belles choses, que vous
» me charmez.... Que je vous dois
» d'agréables momens! & comment
» vous les payer! Cependant vous,
» qui écrivez si bien, pourquoi avez-

» vous laissé mourir Monsieur Le
» Prince, sans faire quelque chose
» pour lui en vers ou en prose ?
» Quelle perte pour la France ! &
» quelle perte pour le siecle dont ce
» grand homme étoit un des plus di-
» gnes ornemens ! Pour moi, je *l'ai*
» regretté autant qu'aucun des siens;
» & je vous condamne à faire quel-
» que chose digne d'un Héros d'un
» mérite si distingué & si extraor-
» dinaire. Il me semble que c'est un
» des plus grands plaisirs de la vie
» que de bien louer ce qui mérite
» de l'être. Vous, qui avez des talens
» faits exprès, ne refusez pas cet en-
» cens à ce Prince qui l'a si bien mé-
» rité. »

On voit que le Grand Condé étoit toujours le Héros de Christine, elle l'élevoit au-dessus de tous les plus fameux Guerriers anciens & moder-

nes ; elle le regardoit, suivant son expression ; comme l'honneur de l'humanité.

Le Prince Royal de Suede, qui devint dans la suite si fameux sous le nom de Charles XII, écrivit à Christine à l'âge d'environ six ans. Cette Reine présagea bien la gloire que ce Prince devoit un jour apporter à la Suede, par ses vertus & sa valeur ; mais elle se trompa sans doute, en annonçant aux Suédois un regne heureux, fondé sur la sagesse du Gouvernement de ce Monarque. Charles ne sut que combattre, & jamais régner. 1688.

Christine envoya en Suede le Marquis del Monte, fils de celui qu'elle avoit déja employé pour solliciter ses revenus, & négocier ses intérêts à la Cour de Stockholm. La Reine avoit obligé ce jeune Italien d'épouser la Niece de Monaldeschi, riche héri-

tiere, malgré la répugnance qu'il avoit de s'allier à un nom trop connu par la vengeance de Christine; mais c'étoit un nouveau motif pour cette Princesse de presser le mariage; elle vouloit réparer en quelque sorte la honte qu'elle avoit faite à cette famille, en montrant pour elle de l'estime & de la considération malgré le crime du coupable puni par son ordre.

Le Pere du Marquis del Monte mourut subitement. La Reine *le* regretta beaucoup, ayant tiré de grands services de son zele, de son attachement & de ses talens. Elle prit elle-même la peine d'apprendre cette triste nouvelle au fils, & de le consoler. » Tout ce que je puis, dit-elle, faire » dans cette occasion, c'est de vous » assurer que toute la tendresse qu'il » a eue pour vous, il me l'a léguée,

» &

» & que dorénavant vous serez mon
» fils, au moins d'affection... Que
» sommes-nous ! de la cendre, de la
» poussiere, rien.... Souvenez-vous
» que nous allons tous disparoître
» comme des ombres. La vie n'est
» qu'un songe, elle s'évanouit & s'en-
» fuit comme un éclair : nous cou-
» rons tous à l'éternité... Je vous en-
» voie la patente de Capitaine de
» mes Gardes, que je vous ai déja
» promise.... Priez Dieu qu'il me
» conserve la vie, & vous verrez ce
» que je ferai pour vous... »

La Cour de Stockholm se rendoit de plus en plus difficile sur les affaires de Christine ; il falloit solliciter long-tems avant que de pouvoir obtenir la délivrance de ses revenus. Cependant la Reine, privée de la pension de la Chambre Apostolique, & étendant de jour en jour ses dépenses &

ses libéralités, avoit besoin plus que jamais de jouir de toute sa fortune. Le Marquis *del'Monte* désespéroit de pouvoir réussir dans ses négociations. Il marquoit ses inquiétudes & ses défiances à la Reine, qui le rassuroit & l'encourageoit. » Aidez-le, *di-*
» soit Christine au Gouverneur de
» ses domaines en Suede, témoignez-
» lui de la confiance. Je vous ré-
» ponds de sa fidélité, & le reste
» viendra. Il se formera dans votre
» école : le Marquis ne s'étoit pas
» formé sous un si bon maître ; il étoit
» mon ouvrage seul. . . . Les hommes
» font les affaires, mais aussi les af-
» faires font les hommes ». Les Lettres que l'on a de cette Princesse, sont remplies de ces détails domestiques & économiques : elle donnoit elle-même à ses Ministres & à ses Officiers les instructions nécessaires ;

elle régloit le plan de leur conduite, elle traçoit toutes leurs démarches. On a pu remarquer quels soins & quelle attention elle apportoit aux moindres objets. Personne ne montra jamais tant de sensibilité & de scrupule sur les plus petites formalités.

Les intérêts des Têtes Couronnées ne l'occupoient pas moins que ses affaires personnelles. Elle se plaisoit à exercer sa politique sur les projets des Souverains. Elle avoit une vue très étendue & très perçante ; &, comme elle le disoit, *l'Astrologie terrestre vaut mieux que la céleste, pour présager l'avenir*. Les principales Puissances étoient alors divisées ; presque toute l'Europe étoit ébranlée ; la France, dont tant de Nations se montroient jalouses, reprenoit les armes pour faire respecter ses forces & sa grandeur. Christine, envisageant ces

événemens, écrivoit au mois d'Octobre 1688. » Voilà l'Allemagne pour » la seconde fois en feu & en flamme. Le Roi de France a fait un » coup de maître; s'il s'y fût pris ainsi » il y a quinze ou vingt ans, il se» roit allé bien loin. Ma grande cu» riosité est d'observer la contenance » de la Suede, & de voir le grand » dessein du Prince d'Orange décou» vert. Pour moi, je crains fort pour » le Roi d'Angleterre. Je prie Dieu » que je me trompe. Le Prince d'O» range est habile & brave. Je ne » crois pas qu'il se soit légérement » engagé, sans être presqu'assuré de » son coup. Le Pape, qui n'avoit » jamais voulu accepter la média» tion du Roi d'Angleterre, l'a enfin » acceptée. Nous verrons ce que cela » produira. L'événement du siege de » Philisbourg réglera tout ici. Pour

» moi, je ne doute presque pas de
» sa prise; mais il faut attendre l'é-
» vénement. Je tiens que Cologne
» se prendra aussi comme Strasbourg.
» Il faut voir si les miracles dont la
» Maison d'Autriche abonde, feront
» leur effet contre la France, comme
» ils ont prévalu contre les Turcs.
» Cependant voici un grand specta-
» cle ouvert, qui va faire rire &
» pleurer bien des gens.

» *P. S.* Nous avons ici la nouvelle
» certaine que Philisbourg est assiégé
» par une armée commandée par M.
» le Dauphin. Ainsi la France a rom-
» pu la treve, en attaquant l'Empire
» la premiere. Que dites-vous de ce
» coup ? Voilà une grande catastro-
» phe dans notre Europe. Je crois
» que dans peu vous aurez le plai-
» sir de voir Rome attaquée aussi.
» C'est une affaire de vingt-quatre

» heures. Vous verrez arriver d'é-
» tranges choses bientôt.... Tout
» tremble ici, excepté moi seule. »

1689. Tout s'accomplissoit suivant les prédictions de Christine. Louis XIV faisoit respecter ses armes dans *l'Empire*. Son Ambassadeur, malgré les foudres de l'excommunication, soutenoit avec dignité les droits de son rang à Rome. Le Roi Jacques avoit été obligé de fuir avec sa famille de l'Angleterre, & d'abandonner son trône au Prince d'Orange son gendre. Christine, intéressée elle-même dans une partie de ces troubles, les observoit avec tranquillité, & annonçoit les malheurs qui menaçoient l'Europe.

L'Electeur de Brandebourg offroit à la Reine une retraite digne d'elle, & des secours contre les persécutions de Rome & l'oubli de la Suede. La

fille de Gustave avoit encore des amis & des défenseurs. Elle songeoit à quitter un séjour devenu désagréable par les divisions qui y régnoient alors: peut-être même méditoit-elle de céder tous ses droits à la Maison Electorale de Brandebourg, à condition qu'elle seroit mise en possession & en pleine souveraineté du Duché de Brême. Du moins est-il certain qu'elle entretenoit une négociation secrette avec l'Electeur ; & c'est-là sans doute la source des reproches & des menaces mêmes que l'on trouve contre le Gouvernement de Suede, dans ses dernieres lettres. » Assurez-vous, » écrit-elle au Gouverneur de ses do- » maines, que, quand même tout » ne réussira pas, comme vous & moi » le souhaitons, je vous rendrai la » justice de croire que vous n'en » êtes pas la cause. Il ne m'importe.

» Aussi ai-je envie d'avoir toujours
» quelque querelle ouverte avec la
» Suede. J'espere de faire un jour
» repentir le Roi de son ingratitude
» & de son injustice : & sachez que
» je ne vous le dis pas en l'air. »

La Reine avoit entamé une autre affaire avec l'Electeur : c'étoit celle qui la flattoit davantage, & dont elle attendoit, suivant ses propres termes, le repos & la félicité. Elle avoit dessein de se fixer en Allemagne ; elle avoit fait proposer à l'Electeur de Brandebourg, que, s'il vouloit la faire jouir des revenus des pays de Magdebourg & de Halberstadt, elle le feroit son héritier universel après sa mort.

Tous ces projets approchoient, comme elle, de leur fin. Une maladie dangereuse l'avoit déja conduite jusqu'aux portes du tombeau : une

fausse lueur de santé l'abusoit, lorsqu'elle disoit : » Je suis encore pleine » de vie, par le miracle de la Grace, » de la nature & de l'art, qui ont » conspiré à me rendre la vie & la » santé. La force de mon tempéra- » ment est venue à bout d'une ma- » ladie capable de tuer vingt Her- » cules. » Christine fut, peu de tems après sa premiere maladie, attaquée pour la seconde fois d'une fievre maligne. Elle ne douta plus que son heure ne fût arrivée ; elle envisagea la mort avec la même fermeté d'ame qu'elle avoit toujours fait paroître. Ses derniers sentimens furent ceux d'une bonne Chrétienne & d'une Catholique Romaine. Elle demanda, pour ses domestiques, la protection du Pape ; elle pria le Saint Pere de pardonner les actions & les expressions peu mesurées dont elle se re-

connoissoit coupable envers lui. Le Souverain Pontife accorda un Bref d'absolution à cette Reine. Le Cardinal Azzolini, qui avoit pris un ascendant sur l'esprit de Christine, ne s'oublia point dans cet instant fatal. Il dressa un testament où il s'étoit fait nommer légataire universel, après avoir établi beaucoup d'autres legs particuliers, soit pour fonder des Chapelles & des Messes, soit pour récompenser les Officiers & domestiques de sa Maison.

La statue du Sauveur, par Bernini, Sculpteur célebre, fut léguée au Pape régnant comme une marque, dit le Testament, de vénération & d'estime pour le Vicaire de Jesus-Christ sur la terre.

Christine signa l'écrit qui lui fut présenté, sans y apporter beaucoup d'attention. Elle étoit à cette heure

où l'ame, toute occupée de l'éternité, ne demande qu'à se débarrasser des soins temporels. Christine mourut le 19 Avril 1689, à six heures du matin. Ses obseques furent magnifiques, quoiqu'elle eût recommandé beaucoup de simplicité ; & le Pape fit composer à son honneur une épitaphe fastueuse, malgré la disposition par laquelle cette Reine ne vouloit sur son tombeau que ces mots : *Vixit Christina annos LXIII.* Christine a vécu 63 ans. Elle fut inhumée dans l'Eglise de Saint Pierre, avec l'habit qu'elle s'étoit fait faire à ce dessein. On voit encore le buste doré de cette Reine au-dessus de sa sépulture.

Aussi-tôt que Charles XI, Roi de Suede, eut été informé de la mort de Christine, il prit possession & fit la réunion au fisc de tous les domaines & de tous les fonds affectés à

l'entretien de cette Princeſſe. Le Cardinal Azzolini ne joüit pas longtems de ſon legs, ou plutôt il n'en eut que l'embarras, par la réſiſtance qu'il trouva dans le Roi de Suede & l'Electeur de Brandebourg. Il mourut deux mois après ſa bienfaictrice; ſon neveu recueillit cette riche ſucceſſion. Ainſi un petit Gentilhomme de la Marche d'Ancône devint, par un caprice ſingulier de la fortune, héritier d'une Reine, fille du Grand Guſtave.

Le Pape Alexandre VIII, de la famille d'Ottoboni, acheta la Bibliotheque de Chriſtine, qui étoit ſi riche en manuſcrits, & l'unit, pour la plus grande partie, à celle du Vatican, où elle eſt diſtinguée ſous le nom de *Bibliotheque Alexandrine*.

Don Livio Odeſchalchi, neveu d'Innocent XI, acquit la ſuperbe col-

lection des Médailles. Les statues & les tableaux qui étoient en très grand nombre & du plus beau choix, passererent entre les mains de divers Amateurs. M. le Duc d'Orleans, Régent, a orné son magnifique cabinet du Palais Royal, à Paris, de plus de deux cens cinquante morceaux des meilleurs Maîtres de l'Italie. Les trésors de Christine en ce genre ont fait les délices de plusieurs Princes & Potentats.

Christine étoit née avec l'enthousiasme d'un Héros, & avec le génie d'un grand homme; elle avoit la tête d'un Ministre d'Etat, & le cœur d'un bon Roi. Lorsqu'elle prit les rênes du Gouvernement, elle étonna, malgré sa jeunesse, tous ces Sénateurs qui avoient vieilli dans la science des Loix & dans l'étude de la Politique. Jamais Souverain ne s'occupa avec

plus de sagacité & de constance de tous les détails de l'administration. Elle vouloit tout voir & tout entendre : elle consultoit toujours ; mais elle ne se laissoit point entraîner par l'autorité, ni par le crédit. Elle jugeoit elle-même des divers sentimens ; elle ouvroit souvent une nouvelle opinion, & sa décision étoit respectée & regardée comme l'oracle de la raison. Elle étoit parvenue à ce grand art de régner, par les dispositions d'une ame forte & active, par une éducation laborieuse & toute virile. Sa parure l'arrêtoit très peu ; elle ne pouvoit souffrir les miroirs ; elle vouloit paroître aimable, mais à sa maniere. Elle méprisoit les jeux & les occupations qui ont un caractere efféminé. Apprendre les Langues anciennes & modernes, approfondir les Sciences, cultiver les Lettres,

s'instruire des Arts utiles & agréables, se livrer à tous les soins du Gouvernement, remplir toutes les fonctions de la Royauté, c'étoit ses occupations ; entreprendre de longues traites, soit à pied, soit à cheval, courir à de grandes chasses, faire des armes, coucher au serein, sur la dure, veiller, c'étoit ses exercices. Elle étoit infatigable & continuellement en action : elle passa, dans son enfance, plusieurs jours sans boire, parcequ'on ne lui permettoit point de faire usage de l'eau pure, & qu'elle avoit une aversion insurmontable pour le vin & les liqueurs spiritueuses. Elle se faisoit un jeu de souffrir la faim, le froid, le chaud. Christine s'est jugée elle-même, & c'est d'après elle que nous dirons qu'*elle étoit méfiante, soupçonneuse, ambitieuse jusqu'à l'excès, emportée, superbe & impatiente,*

méprisante & railleuse : elle étoit peu dévote, incrédule, d'un tempérament ardent & impétueux, qui se portoit à l'amour; mais, si on l'en croit, elle ne succomba point à son penchant, par fierté, & parcequ'elle étoit incapable de se soumettre à personne. Elle négligeoit toutes les bienséances de son sexe ; elle ne s'en mettoit pas en peine. *J'aurois mieux fait*, disoit-elle, *de m'en émanciper tout-à-fait, n'étant pas née pour m'assujettir.* Elle vouloit s'illustrer par de grandes actions, & s'inquiétoit peu de se singulariser par de petites fantaisies. Elle mettoit dans son langage beaucoup de juremens ; elle rioit fort haut ; elle marchoit avec précipitation. Elle n'avoit enfin ni les vertus, ni les defauts, ni les graces, ni les foiblesses ordinaires de son sexe. La fille du Grand Gustave étoit d'une nature

en quelque ſorte différente des autres femmes ; & comme Guſtave le ſouhaitoit, cette fille valut bien un garçon. Le deſir de la gloire étoit ſa paſſion dominante ; mais ſouvent elle ſe laiſſa ſéduire par l'apparence, & elle ſe porta toujours à l'extrême. Le reproche le plus fondé que l'on puiſſe faire à Chriſtine, c'eſt d'avoir quitté le trône où ſa naiſſance, ſes talens & ſon inclination devoient la fixer. Son adminiſtration fut glorieuſe à la Suede. Chriſtine eût été comptée au nombre des plus illuſtres Rois, ſi elle eût continué à gouverner. Les ſingularités de ſes mœurs & de ſon caractere n'euſſent donné que plus d'éclat à ſa perſonne. Un génie tranſcendant a des traits de force qui le rendent original, & qui l'élevent au-deſſus du Vulgaire ; mais il faut qu'il ſoit placé : hors de ſon point

de vue favorable, il contraste trop durement avec les esprits ordinaires, & il en est mal jugé. Ce fut ce que Christine éprouva après son abdication. Elle étoit capable des plus grandes choses, mais un amour *mal conçu* pour la liberté & pour l'étude des Lettres, l'ayant emportée hors de sa sphere, cette Princesse vint jouer dans la société un personnage ridicule. Elle voulut en vain conserver le sentiment de son ancienne grandeur, agir & figurer en *Souveraine*: ses défauts, ses qualités, ses vertus mêmes ne convenoient plus à l'état où son caprice l'avoit engagée (1).

(1) Un Poete moderne a tracé heureusement le portrait de Christine par les principaux traits de sa figure & de son caractère, que ses vers rassemblent, & auxquels on ne peut la méconnoître.

Chriſtine a composé dans le loiſir de ſa retraite des ouvrages qui ſont bien penſés, d'un ſtyle aſſez pur & très fleuri; outre un nombre prodigieux de Lettres en différentes Langues, qu'elle adreſſoit dans preſque toutes les parties de l'Europe, étant en correſpondance avec beaucoup de

---

A ſa jupe courte & légere,
A ſon pourpoint, à ſon collet,
Au chapeau chargé d'une plume,
Au ruban ponceau qui pendoit
Et par-devant, & par-derriere,
A ſa mine galante & fiere
D'Amazone & d'Aventuriere,
A ce nez de Conſul Romain,
A cette fierté d'Héroïne,
A ce grand œil tendre & hautain,
Soudain je reconnus Chriſtine;
Chriſtine des Arts le maintien,
Chriſtine, qui céda pour rien,
Et ſon Royaume & ſon Egliſe,
Qui connut tout, & ne crut rien,
Que le Saint Pere canoniſe,
Que damne le Luthérien,
Mais que la gloire immortaliſe.

Souverains & de Savans. Cette Reine a mis elle-même en François, vers l'an 1681, l'Histoire de sa vie, & l'a dédiée à Dieu. On n'a pu recouvrer qu'un fragment de cette Histoire, qui se termine aux *premieres* années de son regne; & l'on ignore si cette Princesse avoit porté plus loin son travail.

Elle a fait aussi des notes sur deux Abrégés qui avoient été rédigés sous ses yeux en forme d'Annales de son regne, jusqu'à son abdication.

On a encore de Christine un grand nombre de pensées détachées & divisées par Centuries. Elle a tracé le plan de son Histoire Métallique; elle a fait une Dissertation sur l'origine & les armes de la Maison Royale de Wasa, ainsi que des Réflexions sur la vie & les actions de César, & sur Alexandre le Grand. Elle s'amusoit,

mais rarement, à composer des vers en différentes Langues. Ce fut d'après ses idées, que le Poete Alexandre Guidi fit sa Pastorale d'Endymion, & cette Reine a enrichi ce Poeme de plusieurs Strophes de sa composition.

Je ne porterai point de jugement sur ces différentes productions; c'est au Lecteur impartial à les apprécier, ayant égard aux tems & aux circonstances où ils ont été composés : mais quelques défauts que la Critique puisse y trouver, elle ne doit point disconvenir qu'ils décelent une imagination vive, avec un esprit éclairé, & qu'ils suffiroient seuls pour immortaliser Christine.

FIN.

FAUTES A CORRIGER.

Page 88, *ligne* 2, de se retirer, *lisez* de se sauver.
Page 96, *ligne* 19, présence, *lisez* préséance.
Page 315, *ligne* 21, Ceerderantz, *lisez* Cedercrantz.
Page 323, *ligne* 2 & 17, Walanan, *lisez* Wasenaer

TABLE DES MATIERES.

A.

R

FIN.

1143



